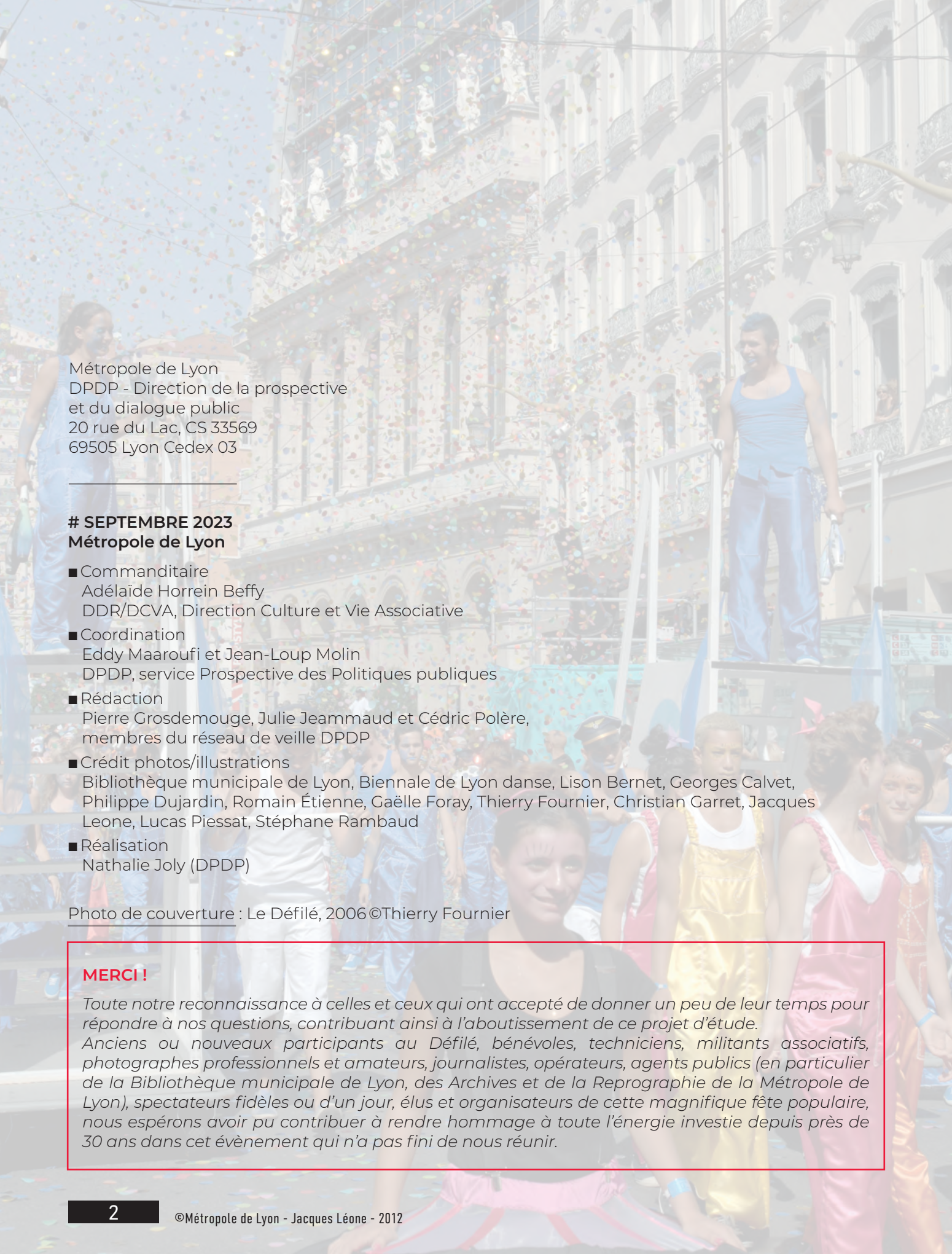


Le Défilé ... en mémoires



MÉTROPOLE

GRAND LYON



Métropole de Lyon
DPDP - Direction de la prospective
et du dialogue public
20 rue du Lac, CS 33569
69505 Lyon Cedex 03

SEPTEMBRE 2023 Métropole de Lyon

- Commanditaire
Adélaïde Horrein Beffy
DDR/DCVA, Direction Culture et Vie Associative
- Coordination
Eddy Maaroufi et Jean-Loup Molin
DPDP, service Prospective des Politiques publiques
- Rédaction
Pierre Grosdemouge, Julie Jeammaud et Cédric Polère,
membres du réseau de veille DPDP
- Crédit photos/illustrations
Bibliothèque municipale de Lyon, Biennale de Lyon danse, Lison Bernet, Georges Calvet,
Philippe Dujardin, Romain Étienne, Gaëlle Foray, Thierry Fournier, Christian Garret, Jacques
Leone, Lucas Piessat, Stéphane Rambaud
- Réalisation
Nathalie Joly (DPDP)

Photo de couverture : Le Défilé, 2006 ©Thierry Fournier

MERCI !

Toute notre reconnaissance à celles et ceux qui ont accepté de donner un peu de leur temps pour répondre à nos questions, contribuant ainsi à l'aboutissement de ce projet d'étude. Anciens ou nouveaux participants au Défilé, bénévoles, techniciens, militants associatifs, photographes professionnels et amateurs, journalistes, opérateurs, agents publics (en particulier de la Bibliothèque municipale de Lyon, des Archives et de la Reprographie de la Métropole de Lyon), spectateurs fidèles ou d'un jour, élus et organisateurs de cette magnifique fête populaire, nous espérons avoir pu contribuer à rendre hommage à toute l'énergie investie depuis près de 30 ans dans cet évènement qui n'a pas fini de nous réunir.

sommaire

Le Défilé de la Biennale de la danse

Édito, par Tiago Guedes, directeur de la Maison de la danse et de la Biennale	5
1. Aux origines, des transformations profondes de la société	7
• Années 80, politiques culturelles, le virage Lang	9
La danse contemporaine à Lyon	10
La Marche pour l'égalité et contre le racisme, un emblème bien au-delà de Lyon	11
La culture, moyen de lutte et de revendications dans les périphéries de Lyon	12
• Années 90, reconfiguration de l'action publique	14
De la reconnaissance à l'institutionnalisation du hip-hop	14
Sur le territoire, l'État au soutien des jeunes talents	15
L'invention de la formule du Défilé	16
2. Un Défilé au service d'objectifs politiques et territoriaux	19
• L'art au service du social, les objectifs initiaux du Défilé	20
Susciter la rencontre	20
Donner accès aux établissements culturels	20
Intégrer les habitants des quartiers « sensibles »	20
Faire ciment entre les habitants	22
Mettre l'artistique au service de la citoyenneté	22
• Objectifs du Défilé : de nouveaux mots, de nouvelles perceptions	23
3. Organisation, pilotage, financement : les coulisses du Défilé	31
• Le pilotage d'un projet hors-norme	34
Fonctionnement du comité de pilotage	34
Moments forts du comité de pilotage	36
Les évolutions marquantes du comité de pilotage du Défilé	38
• Le financement du Défilé	40
Défilé et Biennale de la danse : des budgets distincts	40
État, collectivités locales, mécènes... Les financeurs du Défilé	41
4. Qui participe au Défilé ? Des territoires et des publics	47
• Les territoires du Défilé	50
Modalité de sélection des projets et de recrutement des participants	50
Une tendance des territoires à s'unir	51
• Ces territoires qui participent le plus	52
Des communes « clés » : quand la Biennale va à la rencontre des élus	52
La présence croissante des territoires hors métropole	53
• Évolutions récentes des publics participants	54
Un événement dont il a fallu contenir la croissance	54
Des publics tributaires de la géographie prioritaire	55
Le public en insertion, sous pression des politiques de retour à l'emploi	58
Présence puis disparition du public des détenus	59
Beaucoup de femmes, encore et toujours plus !	60
Un événement profondément intergénérationnel	60
25 ans et toutes ces danses	62
25 ans de Défilé : Revue de presse & reflets d'une confluence	64
Making of / Retour rapide sur la méthodologie d'enquête	82



édito

LA DANSE EST PARTOUT !

Le Défilé, un héritage à faire fructifier

Le Défilé de la Biennale de la danse est bien plus qu'un événement culturel, c'est une tradition bien vivante qui façonne notre identité collective. En tant que nouveau directeur de cet événement, je mesure la responsabilité qui m'incombe de prendre en main cet héritage, tout en veillant à insuffler un vent de renouveau.

Dès mon arrivée à Lyon en septembre 2022, j'ai pris conscience de la valeur inestimable du Défilé dans notre société et sur nos territoires, dans ce qu'il déploie toute l'année qui précède le grand jour de la parade, avec une force rassembleuse hors du commun.

Porté par les élans collectifs, le Défilé est une aventure sociale et artistique unique qui incarne notre patrimoine culturel et qu'il faut préserver. Mais je suis également convaincu que la forme du Défilé n'est ni sacrée ni figée. Nous avons l'opportunité de la questionner, de réinventer ses codes pour mieux répondre aux aspirations de notre époque.

Pour que la danse soit accessible à tous, il est essentiel d'œuvrer pour le décroisement des territoires et des pratiques, en soulignant l'importance du croisement des pratiques chorégraphiques professionnelles et amateurs.

La danse est un langage universel qui nous connecte et renforce le tissu social de notre territoire.

Ainsi, le titre «LA DANSE EST PARTOUT» guide mes réflexions pour le Défilé de la Biennale de la danse en 2025.

Ce titre incarne notre appel à la mobilisation générale. La danse ne se limite pas aux scènes traditionnelles, elle se trouve dans nos rues, nos associations, nos clubs, nos parcs, nos communautés. Elle anime nos vies et rythme nos mouvements. En reconnaissant cela, nous réaffirmons l'importance de la danse dans notre société et lui accordons la place qu'elle mérite.

Je m'engage à préserver l'essence du Défilé, tout en encourageant l'innovation et l'émergence de nouvelles formes d'expression artistique qui l'enrichiront. Ensemble, nous forgerons un avenir où la danse sera une force motrice de l'épanouissement culturel et social des citoyens. Engageons-nous à préserver cet héritage, à favoriser l'inclusion de tous les acteurs de la danse, car la danse est véritablement partout !

Tiago Guedes,
Directeur artistique de la Biennale de la danse
Co-directeur de la Biennale de Lyon

Le Défilé

DES TERREAUX
A BELLECOUR

PAR LA RUE DE LA REPUBLIQUE

DE 15H A 18H

DANS LE CADRE DES "PROJETS
CULTURELS DE QUARTIERS"
DU MINISTERE DE LA CULTURE



7^e BIENNALE DE LA DANSE

partie 1

AUX ORIGINES, DES TRANSFORMATIONS PROFONDES DE LA SOCIÉTÉ

Le Défilé est né en 1996, sous l'impulsion de Guy Darnet, alors directeur de la Maison de la danse et de la Biennale de la danse. Véritable reflet d'une époque, il résulte de la rencontre de groupes sociaux variés, portant chacun leurs enjeux.

Dans cet évènement multidimensionnel, se mêlent monde de la danse contemporaine, mouvement hip-hop, politiques sociales et culturelles, institutions publiques et énergies associatives.

Pour retracer les origines du Défilé, et comprendre comment l'évolution de chacun de ces mondes a joué sur sa construction, il nous faut rendre visibles quelques-uns de leurs événements fondateurs, et la manière dont ils se sont rencontrés.



ANNÉES 80, POLITIQUES CULTURELLES, LE VIRAGE LANG

En 1981, l'arrivée au pouvoir de la gauche et de François Mitterrand marque une rupture dans la politique culturelle française, incarnée de 1981 à 1993 par un ministre emblématique : Jack Lang. Le budget de la culture est alors multiplié par deux. Ce choc budgétaire, bien que minime pour l'État (de 0,5% à 1% du budget), va donner à la politique culturelle les moyens de ses ambitions.

Jack Lang s'engage d'abord pour la culture française, en reprenant dans un premier temps le flambeau d'André Malraux pour résister à la « colonisation » culturelle américaine : « Notre destin est-il de devenir les vassaux de l'immense empire du profit ? », interroge-t-il à Mexico, en 1982.

Face à la concurrence de la culture de masse, Jack Lang entend revivifier la création et les acteurs culturels français (notamment le cinéma, les auteurs), lutter contre le franglais, ou l'implantation d'Eurodisney (1985). Il amplifie le mouvement de reconnaissance de l'art contemporain, entamé sous Georges Pompidou (création du Centre Pompidou), en défendant l'implantation de la Pyramide du Louvre, puis des colonnes de Buren, mais aussi la création de nouveaux centres d'art contemporain, ou encore des Fonds régionaux d'art contemporain (FRAC), opposant les avant-gardes au conservatisme.

C'est également la danse qui va connaître une reconnaissance sans précédent, et pouvoir s'autonomiser en tant qu'art majeur : multiplication des lieux de professionnalisation et de création (Centres Chorégraphiques Nationaux), renforcement des crédits aux compagnies indépendantes et aux festivals spécialisés, valorisation de l'existence d'une « nouvelle danse », contemporaine, en France notamment.

Ce « vitalisme culturel » (Urfalino, 1996) et cette liberté de création ne doivent cependant pas rester le monopole de quelques artistes, ou de Paris : Jack Lang va amplifier la dynamique de décentralisation culturelle, en encourageant les collectivités locales (majoritairement de gauche) à s'emparer de cette compétence (multiplication par 10 des effectifs des DRAC en 10 ans). Il va également accélérer la formation des professionnels et de la population aux questions culturelles en multipliant par 100 les budgets de l'éducation artistique en milieu scolaire.



↑ de gauche à droite : Jack Lang et Alain Meiland, directeur du Centre régional de la Chanson au Printemps de Bourges en Avril 1986 ©Paul Kiujcom

Le ministre facilitera également la reconnaissance de toutes les formes de culture populaire : cultures régionales, pratiques créatives individuelles (Fête de la musique), pratiques dites « mineures » : rock, jazz, BD, mode, design, gastronomie, mais aussi rap et graffiti.

« Ces pratiques de "création" étaient certes déjà consacrées par leur succès auprès de la jeunesse et leur popularité auprès de larges couches de la société. L'intuition de Jack Lang était qu'en élargissant le champ culturel couvert par l'État, on pouvait élargir en même temps le public de "la culture" au-delà des élites cultivées au sens traditionnel, et du même coup populariser le concept de culture » (Girard, 1996).

À travers la légitimation de ces pratiques, c'est également celles des populations qui les portent qui est en jeu, tout particulièrement celles des quartiers populaires : « Mon projet politique était que ces quartiers puissent avoir un véritable droit à l'art, à la culture, à la rencontre », déclarera Jack Lang (*Libération*, 2018).

Si l'on peut voir un certain intérêt politique à cette évolution du rapport entre État et « banlieues », on constate également que les artistes du mouvement hip-hop commencent à recevoir moyens financiers et matériels, à s'intégrer à la programmation des équipements culturels et à bénéficier d'une forme de validation intellectuelle au sein des milieux culturels. L'atténuation du conflit entre le culturel et le socioculturel comme le soutien aux amateurs faciliteront le financement public de la culture hip-hop.

LA DANSE CONTEMPORAINE À LYON



↑ Francisque Collomb, Guy Darmet, Joannès Ambre, Merce Cunningham et Jean Palluy / Biennale 1984 © Christian Ganet

Sous l'impulsion des nouvelles orientations des politiques culturelles, la danse contemporaine explose en France dans les années 1980. Cette scène vit une période intense : de nombreux chorégraphes émergent et avec eux de nouvelles visions.

La création prend le pas sur l'académisme, les corps expérimentent de nouvelles libertés, les spectacles se font plus ambitieux, et la danse se diffuse de manière plus large dans la société. On parle même de « nouvelle vague » de la danse pour décrire ce renouveau artistique et esthétique (Charles Picq, 2010).

Tandis que Lyon souffre depuis longtemps de l'image de ville terne et peu culturelle, la danse contemporaine y prend son envol à la fin des années 1970, lorsque cinq compagnies menées par des personnalités de la danse (Claude Decaillet, Michel Hallet Eghayan, Lucien Mars, Hugo Verrecchia et Marie Zighéra) se réunissent au sein de l'Action Danse Rhône-Alpes (Adra) avec l'objectif commun d'ouvrir un espace de création et de diffusion.

Côté institutionnel, les élections municipales de 1977 marquent l'irruption des politiques culturelles à l'agenda politique local, et Francisque Collomb, nouveau maire de Lyon, publie un programme ambitieux visant à articuler cohésion sociale et excellence artistique (Arnaud, 2008). Des conditions propices pour recevoir la proposition de l'Adra d'un nouveau lieu dédié à la danse.

La confiance des pouvoirs publics locaux en poche, la discussion est portée au ministère de la Culture, qui, après un premier refus, accepte le projet... à condition qu'il s'installe à Paris. Mais comme le résume la journaliste Marie-Christine Vernay, « la détermination des Lyonnais sera plus forte que les réticences parisiennes ».

La Maison de la danse ouvre finalement ses portes en 1980, dans l'ancienne salle des fêtes de la Croix-Rousse. Guy Darmet, à l'époque jeune journaliste passionné de danse, deviendra rapidement le directeur de ce premier lieu inédit en Europe. Il en fera « la maison de toutes les danses régionales, nationales, internationales » (Vernay, 2021).

En 1983, la jeune Maison de la danse jouit déjà d'un important soutien du public et des responsables politiques locaux. Alors que le monde culturel et institutionnel cherche à revitaliser le festival de Lyon-Fourvière¹, Guy Darmet saisit l'occasion et se voit confier un festival, la Biennale de la danse, dont la première édition se déroule en 1984.

1. Le grand amphithéâtre romain de Fourvière a été redécouvert et inauguré en 1946, grâce à l'impulsion du maire Edouard Herriot, qui y lança des fouilles dès 1933. Depuis, il accueille une programmation artistique variée, notamment d'importants festivals : le festival Lyon-Charbonnières entre 1949 et 1959 (créé par Georges Bassinet, directeur du casino de Charbonnières, et qui propose une programmation alliant théâtre, musique, danse et peinture), puis le festival Lyon-Fourvière lancé en 1960 par le maire Louis Pradel, qui deviendra en 1994 Les Nuits de Fourvière.

Dès ses premières années d'existence, la Biennale s'organise autour de l'objectif de diffuser une programmation éclectique, pour proposer au plus grand nombre des danses de toutes origines, de tous styles, qu'elles soient traditionnelles ou émergentes. Le jeune directeur fait alors le tour du monde à la recherche de formes d'expressions chorégraphiées variées.

Les années 1980 sont également marquées par d'importants mouvements sociaux et culturels venus des banlieues. En toile de fond, une forte revendication de reconnaissance et d'égalité s'exprime de la part de jeunes issus de l'immigration.

LA MARCHÉ POUR L'ÉGALITÉ ET CONTRE LE RACISME, UN EMBLÈME BIEN AU-DELÀ DE LYON

La Marche pour l'égalité et contre le racisme symbolise « à la fois l'immense soif d'égalité et l'apparition des enfants d'immigrés maghrébins dans l'espace public français » (Hajjat, 2014). En effet, longtemps considérée comme provisoire, l'immigration maghrébine en particulier était cantonnée à l'image du travailleur isolé, souvent méprisé, jusqu'à ce que la deuxième génération d'immigrés ne fasse l'actualité lors des rébellions urbaines lyonnaises, devenues un symbole de la « crise des banlieues » (Hajjat, 2013).

Des événements violents se multiplient durant les années 1980 dans l'Est Lyonnais, à Vaulx-en-Velin, à Villeurbanne, et à Vénissieux, en particulier dans la ZUP des Minguettes, véritable « laboratoire des tensions sociales et politiques de la société française » (Hajjat, 2014). C'est dans ce grand ensemble construit en 1967, que l'idée d'une grande marche naîtra.



† Marche pour l'égalité et contre le racisme (1983) © Dominique Faget- AFP

Le quartier se crispe sous l'influence de nombreux facteurs : crise économique et montée du chômage des jeunes, départ des classes moyennes et logements vacants, traitements policier et judiciaire racistes, détérioration des relations entre les classes ouvrières stabilisées et précarisées, etc. (Hajjat, 2013). Plus généralement, les injustices à caractère raciste persistent sur les cendres encore fumantes de la Guerre d'Algérie, dans un contexte pesant d'augmentation du chômage.

Les logements insalubres, les contrôles au faciès, le harcèlement et les violences policières sont le quotidien de beaucoup de personnes d'origine maghrébine, qu'elles soient étrangères ou de nationalité française, tandis que l'extrême droite prend une place importante dans le débat public, jusqu'à obtenir sa première victoire aux élections municipales en 1983.

Les jeunes issus de l'immigration, qui se heurtent à une société profondément discriminante, naviguent difficilement entre deux cultures : considérés comme étrangers en France autant que dans le pays d'origine de leurs parents, ils vont vouloir être reconnus comme Français à part entière (Panassier, 2008).

C'est dans ce contexte qu'une première révolte éclate à l'été 1981, surnommé « l'été chaud », rapidement suivie d'une seconde rébellion dénonçant les dérives policières violentes. Les révoltes se convertissent en mouvement pacifique avec le soutien de l'important tissu militant présent à Vénissieux, composé d'enseignants, d'éducateurs spécialisés, de nombreuses associations, de MJC, de centres sociaux, etc., qui agissent dans le sens d'une plus grande égalité et d'une meilleure intégration (Panassier, 2008).

Le père Delorme et le pasteur Costil auront un rôle déterminant dans ce processus, tous deux déjà engagés auprès des jeunes - notamment à travers une grève de la faim contre la « double peine », c'est-à-dire l'expulsion des jeunes issus de l'immigration faisant l'objet d'une condamnation. S'ensuit la création de l'association « S.O.S. Avenir Minguettes », qui initiera la Marche pour l'égalité après que son président Toumi Djaidja ne soit blessé par les forces de police.

Le principal objectif revendiqué par la Marche est d'obtenir «l'égalité dans le droit à la vie, l'égalité dans le droit au respect, l'égalité dans le droit au bonheur ici en France». Partie de Marseille le 15 octobre 1984, la Marche arrive le 1^{er} décembre à Paris. La manifestation finale réunit plus de 100 000 personnes et «produit un immense espoir et un unanimisme antiraciste dans l'opinion publique» (Hajjat, 2013).

Le célèbre slogan «La France c'est comme une molyette, pour avancer il lui faut du mélange» résume bien l'idée d'une France pluriculturelle et multiethnique qui s'est largement répandue à cette époque, supplantant au passage d'autres enjeux sociaux, politiques, économiques et juridiques à l'origine de la Marche².

LA CULTURE, MOYEN DE LUTTE ET DE REVENDICATIONS DANS LES PÉRIPHÉRIES DE LYON

Si cette Marche est retenue a posteriori comme le paroxysme du mouvement, d'autres formes de luttes antiracistes agitent Lyon et ses alentours durant toute la décennie, comme des grèves de la faim, des concerts de soutien, des forums d'associations, animées et relayées par un écosystème disparate d'acteurs (collectifs de jeunes issus de l'immigration et de familles des victimes, gauche libertaire, gauche catholique, etc.).

Le collectif «Zaâma d'banlieue» est certainement le plus connu, emmené par une trentaine de jeunes femmes des banlieues lyonnaises entre 1981 et 1984 (Blézat et al., 2014) qui s'investissent autour des problématiques «police/justice» (Nasri, 2013).

Expressions politique et artistique se mêlent dans ces luttes (radios, fanzines, concerts, films³, etc.). Le rock alternatif y tient une place de choix, Lyon s'en revendiquant même la capitale au début des années 1980, forte de groupes comme Starshooter, Ganafoul, et Carte de Séjour. Fondé en 1980 à Rillieux-la-Pape par Rachid Taha, Djamel Dif, Mokhtar Amini, Mohamed Amini, et Jérôme Savy, le groupe arpente les concerts de soutien.

2. Néanmoins, malgré la création de la carte de séjour de 10 ans à l'issue d'une rencontre entre le président Mitterrand et une délégation de marcheurs, l'affichage public de tolérance et d'égalité par le gouvernement socialiste aura peu de traduction concrète sur le plan social.

3. L'agence de presse autonome IM'média a largement participé à la mémoire de ces luttes, à travers des films comme *Minguettes 83. Paix sociale ou pacification* (1983), ou *Douce France. La saga du mouvement beur* (1993).

Leur musique fait se rencontrer rock et musique orientale, ouds, darboukas, batteries et guitares électriques, et traite des problèmes de la jeunesse issue de l'immigration. Refusant les assignations identitaires, le groupe prolonge la lutte des enfants d'immigrés pour leur reconnaissance dans l'espace public sur le front culturel (Hanus, 2015). Les valeurs portées par la Marche résonnent ainsi dans une partie du champ culturel de l'époque.

En 1986, Carte de Séjour chante *Douce France*, écrite sous l'occupation par Charles Trenet. Cette reprise engagée «fut entendue comme un cri du "Beur", c'est-à-dire une prise de parole radicale de jeunes franco-maghrébins, transformant ainsi ce lieu de mémoire français en un manifeste politique» (Hanus, 2015). Elle restera dans la mémoire collective comme un véritable hymne de ces mouvements sociaux.

LE HIP-HOP, NOUVEAU LANGAGE ARTISTIQUE ET POLITIQUE

Tandis que le rock reflue, c'est au hip-hop de déferler en France. Né à New-York à la fin des années 1970, le hip-hop –dont l'étymologie quoiqu'assez obscure pourrait signifier le fait d'évoluer grâce à l'intelligence, «hip» signifiant en argot américain l'intelligence, la débrouillardise, être affranchi, mais aussi compétition, et «hop» le saut– est un mouvement culturel associant la musique (DJing, rap et beatbox), la danse (break, popping, smurf), et les arts plastiques (graffiti, tag).

En moins de dix ans, il se diffuse dans le monde entier, et s'installe en France dans des périphéries urbaines présentant des similitudes avec les ghettos américains où il a émergé (pauvreté, stigmatisation, etc.). Les premiers tags et graffitis envahissent l'espace urbain, des groupes de rap apparaissent, Sidney lance l'émission H.I.P. H.O.P. sur TFI qui deviendra culte pour toute une génération. De nombreux jeunes reproduisent les pas de break «en bas des tours».

Le hip-hop s'inscrit dans le prolongement des luttes précédentes, dans «un mouvement de contre-stigmatisation des minorités par l'identification à des valeurs positives». Par son intermédiaire, «les "jeunes de banlieues" peuvent renforcer un sentiment d'appartenance et affirmer la valeur de leur existence» (Arnaud, 2008, 45). Cette danse constitue un mode original d'expression dans l'espace public, qui permet aux jeunes chorégraphes de prendre place symboliquement dans la ville.



↑ A spray can of paint (brand : Altona -1986) ©Jean-Noël Lafargue

Naissance du hip-hop

Le hip-hop est né dans le quartier du Bronx, ravagé par la récession économique, l'abandon des pouvoirs publics et des promoteurs et leurs effets de ségrégation sociale et ethnique. Le quartier paupérisé sera le berceau de nombreux gangs. Parallèlement, les mouvements qui militent pour les droits des Noirs (Black Panthers, Black Power) sont sévèrement réprimés, ce qui favorise le repli sur soi et accentue le développement de la délinquance.

C'est dans ce contexte que naissent les premières « block parties » (portées notamment par Kool DJ Herc), réunions dans la rue de DJing et danse (inspirées des sound systems jamaïcains). Le break s'y invente, mêlant des influences nombreuses (danse funk, up-rock portoricaine, salsa, arts martiaux, etc.).

La figure emblématique de ce mouvement est Afrika Bambaataa, membre de gang et DJ de la première génération qui devient apôtre de la non-violence face aux exacerbations des tensions sociales et des affrontements impliquant des gangs et la police. Il fonde l'Universal Zulu Nation, groupe non violent aux règles morales strictes, basé sur le hip-hop («Peace, Unity, Love and Having Fun»).

De soirées en block parties, l'organisation et ses MC (maîtres de cérémonies) visent à pacifier les quartiers en valorisant la créativité et en détournant la jeunesse de la vie de gang : le courant artistique devient mouvement social.

Au début des années 1980, les *Bboy Breakers* de Rillieux-La-Pape et *Traction Avant* à Vénissieux sont les premières compagnies de *breakdance* lyonnaises. C'est à nouveau dans le quartier des Minguettes à Vénissieux que s'activent les pionniers de *Traction Avant*, qui influenceront largement les spécificités de ce que l'on nomme parfois «l'école lyonnaise» (Polère, 2010), par opposition à la scène parisienne plus «puriste».

Initié en 1983 par Marcel Notargiacomo, agent de développement social, le travail de la compagnie est orienté dès le début par sa volonté d'ouvrir les jeunes danseurs à d'autres formes artistiques et d'autres espaces que celui de leur quartier. Le hip-hop, nouveau témoin du bouillonnement des banlieues, est pour lui, et d'autres professionnels de terrain, un véritable levier de développement social.

En 1985, *Traction Avant* présente son premier spectacle *Kaskadanse*, travaillé durant plus d'un an avec le chorégraphe contemporain Pierre Deloche. La compagnie essaime grâce à la tournée des «semilles urbaines» qui parcourt la France entre 1984 et 1985, et de nombreux stages de danse organisés dans l'agglomération lyonnaise.

L'hybridation avec la danse contemporaine que porte *Traction Avant* ne tardera pas à se répandre, encouragée par des structures et acteurs culturels. Entre la fin des années 1980 et le début des années 1990, de nouvelles compagnies émergent, telles qu'Accrorap à Saint-Priest (avec Samir Hachichi, MouradMerzouki, Kader Attou), Azanie (compagnie de Fred Bendongué, ancien de *Traction Avant*), ou Käfig (détachée d'Accrorap).

Pour ses pionniers, le hip-hop se révélera être un important tremplin vers d'autres horizons culturels et professionnels, notamment dans le contexte lyonnais, où les pouvoirs publics et institutions culturelles ont largement accompagné ce mouvement.

ANNÉES 90, RECONFIGURATION DE L'ACTION PUBLIQUE

Dans le prolongement de la décennie précédente, le hip-hop s'institutionnalise à Lyon en même temps que les politiques publiques locales et nationales se réorientent. Le réseau d'acteurs qui se tisse, et la convergence de leurs divers intérêts, permettra la concrétisation de l'idée de Guy Darmet.

C'est encore par les Minguettes qu'il faut passer pour comprendre l'évolution des politiques publiques. Les événements qui ont agité le quartier permettent la prise de conscience par les pouvoirs publics d'un « malaise des banlieues », laissées à l'abandon, et dans lesquelles les services publics se sont révélés incapables d'assurer l'insertion des jeunes. C'est la question de l'intégration qui s'expose au grand jour à travers les violences, puis la Marche, qui dénonce les ingrédients de l'exclusion des descendants de l'immigration (Panassier, 2008).

Le constat d'échec des pouvoirs publics mènera à renouveler en profondeur les conceptions de l'intervention publique entre les années 1980 et 1990. L'État, qui conduisait jusqu'alors des politiques indifférenciées à l'échelle nationale, va penser des réponses spécifiques aux problématiques des grands ensembles. Il se détache également d'une approche sectorisée des politiques publiques pour adopter une approche globale et transversale (urbain, social, culture, etc.). Enfin, il place ces nouvelles catégories d'action sous l'autorité des municipalités.

Les prémices de la Politique de la ville se donnent à voir dans une période d'expérimentation entre 1981 et 1984, durant laquelle sont créés les opérations de développement social des quartiers (DSQ), la commission nationale de développement social des quartiers (CNDSQ), les missions locales, ou encore les zones d'éducation prioritaires (ZEP) (David, 2001). C'est dans cette même période que sont votées les lois de décentralisation, instaurant d'autres modalités de collaboration entre État et collectivités.

Au niveau local, la crise urbaine et sociale de nombreux quartiers de Lyon et ses alentours préoccupent tous les élus de l'agglomération (Vaulx-en-Velin, La Duchère, Mermoz, Bron, Rillieux-la-Pape, etc.), et c'est dans ce contexte que « la Communauté urbaine apprend la nécessaire solidarité d'agglomération » (Panassier, 2008).

La forte présence d'un milieu militant informé sur la situation de ces quartiers, notamment au sein de l'Agence d'urbanisme, va pousser à l'adoption de nouveaux points de vue quant à la fabrique de la ville.

Après ces phases d'expérimentation, la Politique de la ville s'institutionnalise dans les années 1990, avec la nomination d'un ministre d'État, puis de sous-préfets. Des fonds d'intervention sont créés, les moyens financiers s'étoffent.

La Politique de la ville qui se met en place fait la part belle aux habitants en tant qu'acteurs du changement, et à la culture comme facteur de développement social et économique : les cultures vernaculaires deviennent des atouts à valoriser (Panassier, 2008 ; Arnaud, 2008). Par conséquent, le hip-hop se retrouve rapidement « affilié » à la Politique de la ville (Faure et Garcia, 2008).

DE LA RECONNAISSANCE À L'INSTITUTIONNALISATION DU HIP-HOP

À Lyon, plusieurs associations, professionnels de terrain et institutions, ont permis le passage assez rapide du hip-hop « de la rue à la scène », ce qui singularise le cas français par rapport au reste de l'Europe ou aux États-Unis.

Le hip-hop apparaît en effet rapidement aux acteurs institutionnels comme un « outil d'intégration » de la jeunesse des quartiers visés par la Politique de la ville. Il est pensé comme une pratique révélatrice de « l'énergie positive » de ces quartiers (Faure et Garcia, 2008). En toile de fond, le ministère de la Culture encourage une politique de développement culturel et d'éducation artistique dans une double perspective : rapprocher les publics « éloignés » de la culture légitime, et légitimer les pratiques artistiques non reconnues par les établissements culturels. Des chercheurs (Arnaud, 2008) suggèrent également que le hip-hop pourrait servir l'objectif de production de cohésion sociale, en apaisant, via l'art, les classes populaires.

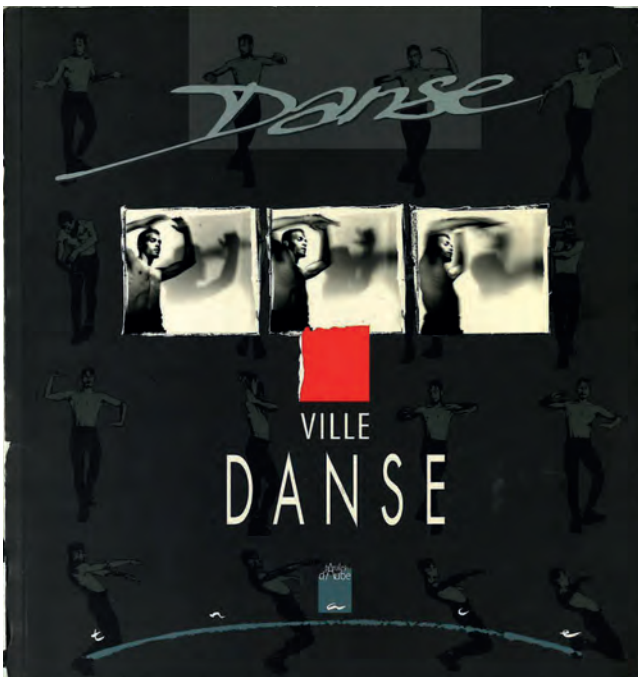
Entre culture et Politique de la ville, ce sont d'importants moyens qui peuvent être mis à disposition de projets à destination des habitants des banlieues. Mais cette institutionnalisation va de pair avec l'injonction au métissage, à l'hybridation de ce que l'on nomme alors les « cultures urbaines » avec la danse contemporaine. Les danseurs de hip-hop, soutenus par les pouvoirs publics, sont poussés à travailler avec des chorégraphes contemporains, qui représentent alors l'univers artistique le plus légitime.

Au-delà de l'implicite d'une pratique « limitée », qui ne pourrait se suffire à elle-même, l'ouverture vers d'autres danses est également associée aux qualités de la citoyenneté (curiosité, respect de l'autre, etc.) (Faure et Garcia, 2008). Nuançant cette idée d'obligation, des témoignages plus tardifs de chorégraphes concernés laissent néanmoins entendre que cette hybridation pouvait correspondre à leur propre volonté, à leur souci d'échapper à des pratiques assignées (Merzouki, ITW 2022).

SUR LE TERRITOIRE, L'ÉTAT AU SOUTIEN DES JEUNES TALENTS

À Lyon, ce sont particulièrement l'État via la DRAC (Direction Régionale des Affaires Culturelles) et le FAS (Fonds d'Action Sociale), l'association Inter Services Migrants, et la Maison de la danse qui ont accompagné le développement de ce nouveau vocabulaire artistique. Initiée dans les années 1980, cette dynamique se renforce à l'orée des années 1990.

Les fonds à disposition et les orientations des politiques publiques semblent très bien s'accorder aux convictions des professionnels de terrain, souvent bercés de référents de l'éducation populaire et du « socio-culturel ». De plus, la volonté d'intégration institutionnelle rencontre fertilement la volonté des jeunes danseurs d'être reconnus en tant qu'artistes.



Inter Services Migrants, structure financée par le FAS et dédiée à l'interprétariat, s'est dotée dans les années 1990 d'un service culturel, qui donnera naissance à un guide des pratiques culturelles des immigrés en France. L'objectif de mise en avant de leur patrimoine immatériel mène à réserver un volet aux « cultures urbaines » aux côtés des cultures traditionnelles. Ce répertoire s'appuie sur des professionnels très impliqués dans les différents quartiers de la région Rhône-Alpes, qui se constituent rapidement en réseau de jeunes danseurs de hip-hop.

En 1989, la DRAC publie un ouvrage qui répertorie les initiatives de « cultures urbaines », *Sensible*, qui donnera lieu à un festival du même nom à Feyzin en 1990. En 1992, c'est au tour de l'ouvrage *Danse ville danse* de recenser et interroger les expressions chorégraphiques des grands ensembles urbains.

Danse ville danse sera également le nom de rencontres hip-hop organisées dans la foulée, en partenariat avec la Maison de la danse. De nombreux jeunes répondent à l'appel, et ces expériences encourageantes permettent à la fois aux divers professionnels d'accorder leurs points de vue sur les enjeux de la reconnaissance des pratiques « émergentes » (Faure et Garcia, 2008), et de reproduire la démarche avec de nouveaux partenaires (MJC, centres de loisirs, etc.).

Danse ville danse (1992)

Financé par la DRAC, les ministères de l'Éducation nationale et de la Culture, et la Préfecture de la Région Rhône-Alpes, l'ouvrage entend « témoigner, au-delà des clichés et des préjugés, de la vitalité de ces nouvelles expressions culturelles et poursuivre la réflexion sur les liens secrets qui unissent la danse et la ville ».

Entre annuaire des groupes de la région et restitution du témoignage de jeunes danseurs, le livre veut accompagner leur passage « de la rue à la scène ». Plus encore, ils sont présentés comme les facteurs de « changement du quotidien », ceux qui « annoncent le monde de demain ».

Les acteurs institutionnels projettent sur leurs pratiques culturelles un moyen de développement social des banlieues, et une occasion de rebond pour la danse contemporaine, à condition que les créateurs « acceptent de sortir de leur théâtre et de regarder, et que les groupes de danses, à qui cette publication est consacrée, s'ouvrent aux influences, aux rencontres, acceptent ce grand pari de la création qui, pour eux aussi, est le risque du métissage... ».

Ce dernier enjeu, l'usage du hip-hop pour revivifier la danse contemporaine, revient de manière systématique dans des discours qui pointent la « vitalité » des danseurs, leur « énergie », leur « fraîcheur », mais aussi le nouveau public qu'ils mobilisent.

De son côté, la Maison de la danse qui a gagné en notoriété, déménage en 1992 dans le Théâtre du 8^e, afin d'avoir la capacité d'accueillir les spectacles ambitieux de chorégraphes convoités. La Biennale explose à l'international en 1990 avec l'édition consacrée à la *modern dance* américaine, *Un siècle de danse aux États-Unis*.

La Maison s'investit dans la reconnaissance des «cultures urbaines», et Guy Darnet se rapproche des porteurs de ces initiatives. Il rencontre également les jeunes chorégraphes de hip-hop, notamment Accrorap, dont il programmera rapidement un spectacle, et avec qui il nouera un lien durable.

Guy Darnet est alors en position d'inventer ce qui va devenir le Défilé de la Biennale de la danse. Les plans sont en train de s'aligner !

Ses voyages de préparation des Biennales lui donnent de l'inspiration. Ses excellents rapports avec les techniciens et politiques locaux, les liens tissés entre mondes institutionnel, associatif, culturel et la scène hip-hop, renforcent son ancrage territorial.

De même, les habitudes de travail et les convictions partagées entre un noyau de personnes hyper-mobilisées au sein de municipalités, de la Communauté urbaine, de la DRAC, du FAS donnent une assise solide au projet. En parallèle, le vivier de jeunes chorégraphes de hip-hop mobilisables, motivés et expérimentés dans la relation aux publics amateurs et l'expression artistique dans l'espace public ouvrent de belles perspectives en direction des habitants des quartiers populaires.

Enfin, un ministère de la Culture qui réfléchit à utiliser la culture pour lutter contre la fracture sociale, et va bientôt concocter un programme sur mesure, finit de compléter un cadre idéal. Sans oublier que Lyon s'appuie énormément, depuis le mandat de Michel Noir, sur la culture pour son rayonnement international, utilisant déjà pour cela des événements comme la Biennale (internationale) de la Danse, mais aussi des événements plus «classiques» comme le Festival Berlioz poursuivi par la Biennale de la musique française (1991) et les Musicades (1989).

Dans les stratégies d'internationalisation de la ville, où l'image est déterminante, les événements spectaculaires sont les bienvenus.

L'INVENTION DE LA FORMULE DU DÉFILÉ

L'idée d'un défilé inaugural prend progressivement forme dans l'esprit de Guy Darnet. Pour ouvrir la Biennale 1988 «Quatre siècles de Danse en France», il fait venir dans les rues de Lyon une pégoulade, traditionnel Défilé d'ouverture des férias avec bergers, moutons et Arlésiennes. En 1992, plus de 100 000 personnes répondent à l'invitation de la «Feria du Vieux Lyon». La Biennale met ainsi à l'honneur l'Espagne, où Guy Darnet a été frappé par les défilés traditionnels et processions (fêtes des *Moros y Christianos*, les *Fallas de Valencia*...). En 1994, «la Fête en couleur» mélange hip-hop, *tap dance* et formes venues du Brésil pour ouvrir l'édition *Mama Africa*.

C'est son voyage au Brésil en 1993-1994 qui va offrir à Guy Darnet la matrice du premier véritable «Défilé de la Biennale». Il a coutume de raconter qu'il a été stupéfait de voir dans les écoles de samba, situées aux périphéries de Rio, des gens très divers socialement et par leur couleur de peau se rassembler pour répéter la samba, chanson qui accompagne le Défilé du carnaval. L'idée germe d'un Défilé à Lyon répondant à un ensemble de problématiques artistiques et sociales.

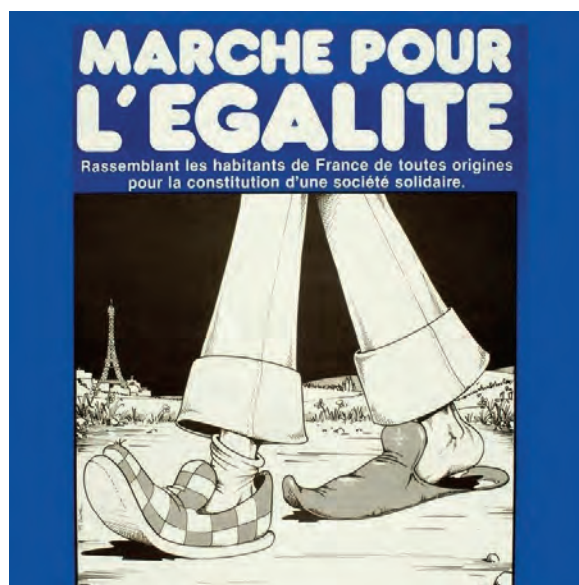
Philippe Douste-Blazy, alors ministre de la Culture, lance les Projets Culturels de Quartier (PCQ), visant à encourager les institutions à mettre en œuvre des projets artistiques intégrant les zones «sensibles». C'est par cette voie que le Défilé sera en partie financé.

Par ailleurs, Guy Darnet et les techniciens de la Biennale de la danse mobilisent le réseau constitué précédemment : DRAC, FAS, Inter Services Migrants, pouvoirs publics, et professionnels de terrain s'activent pour concrétiser le projet dans Lyon et ses banlieues. Le vivier de jeunes chorégraphes hip-hop répond présent, contrairement au monde de la danse contemporaine, très peu investi sur le premier Défilé. Certains chorégraphes sont habitués au travail avec les amateurs, comme Accrorap, qui a déjà accompagné un groupe de jeunes de quartiers au Carnaval de Nice. À travers cette expérience fondatrice, les hip-hopeurs expérimentent une nouvelle place dans la société, et un nouveau rapport à l'art au service de la société.

La naissance du Défilé, souvent qualifiée «d'invention d'une tradition», est donc rendue possible par la rencontre de nombreuses dynamiques, dans ce contexte lyonnais propice à l'irruption d'un événement d'une telle ampleur. Dès la première année, il réunit de nombreuses parties prenantes au sein de son comité de pilotage, qui portent chacune leurs enjeux et leur vision des objectifs auxquels doit répondre le Défilé.

Sources

- Arnaud Lionel, « Réinventer la ville. Artistes, minorités ethniques et militants au service des politiques de développement urbain : une comparaison franco-britannique », collection *Res Publica*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2008, 173 p.
- Blézat Mathilde, Hermelin Tifenn, Bulbari Juliette et al., « Zaâma d'banlieue. Ne comptons que sur nous-mêmes. Sur les traces d'une expérience d'auto-organisation des héritières de l'immigration », *Z : Revue itinérante d'enquête et de critique sociale*, 2014/1 (n°8), p.34-37. DOI : 10.3917/rz.008.0034. URL : <https://www.cairn.info/revue-z-2014-1-page-34.htm>
- Bendongué Fred, Up Rock, « Histoire de danse, histoire d'une vie », 2022, Les 3 Colonnes, 222 pages.
- Brun François, « Les marches (1983-1985) : un rendez-vous manqué, mais une étape pour l'émancipation. Entretien avec Kaïssa Titous », *Migrations Société*, 2015/3-4 (n°159-160), p.191-208. DOI : 10.3917/migra.159.0191. URL : <https://www.cairn.info/revue-migrations-societe-2015-3-page-191.htm>
- David Jérôme, « Politique de la ville : chronologie », *Revue française des affaires sociales*, p.15-22. DOI : 10.3917/rfas.013.0015. - <https://www.cairn.info/revue-francaise-des-affaires-sociales-2001-3-page-15.htm>
- Dujardin Philippe, Hugouvieux Gilberte, & Bove Sonia (2000). *Quand la ville danse : la naissance d'un Défilé : [Biennale de la danse de Lyon, 7^e, 1996]*. Éditions Lyonnaises d'Art et d'Histoire.
- Faure Sylvia, Garcia Marie-Carmen, « Hip-Hop et Politique de la ville », *Agora débats/jeunesses*, 2008/3 (n°49), p.78-89. DOI : 10.3917/agora.049.0078. - <https://www.cairn.info/revue-agora-debats-jeunesses-2008-3-page-78.htm>
- Girard Augustin, *Les politiques culturelles d'André Malraux à Jack Lang : ruptures et continuités, histoire d'une modernisation*, 1996.
- Hajjat Abdellali, « Retour sur la Marche pour l'égalité et contre le racisme », *Hommes & migrations* [En ligne], 1304 | 2013, mis en ligne le 18 mars 2014, consulté le 3 janvier 2022. - <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2677> ;DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.2677>
- Hajjat Abdellali, « 61. La Marche pour l'égalité et contre le racisme », dans : Michel Pigenet éd., *Histoire des mouvements sociaux en France. De 1814 à nos jours*. Paris, La Découverte, « Poche / Sciences humaines et sociales », 2014, p.671-680. DOI : 10.3917/dec.pigen.2014.01.0671. - <https://www.cairn.info/---page-671.htm>
- Hanus Philippe, « "Douce France" par Carte de Séjour. Le cri du "Beur" ? », *Volume !*, 12 : 1 | 2015.
- Lafargue De Grangeneuve, Loïc. *Politique du hip-hop : Action publique et cultures urbaines*. Presses universitaires du Midi, 2008.
- Nasri Foued, *Permanences et discontinuités dans les mobilisations associatives des héritiers de l'immigration maghrébine au sein de l'agglomération lyonnaise : le cas de Zaâma d'Banlieue et des Jeunes Arabes de Lyon et Banlieue (1979-1998)*, thèse soutenue le 29 novembre 2013.
- Panassier Catherine, *Les Minguettes, un marqueur national de la Politique de la ville : retour sur les années 1980 et zoom sur la Marche pour l'égalité*. 2008. Millénaire3. Grand-Lyon.
- Polère Cédric, « Les enjeux de la reconnaissance du hip-hop par les institutions culturelles : le cas de l'agglomération lyonnaise ». *Millénaire 3*. 2010. - <https://www.millenaire3.com/dossiers/EMERGENCES-CULTURELLES/Les-enjeux-de-la-reconnaissance-du-hip-hop-par-les-institutions-culturelles-le-cas-de-l-agglomeration-lyonnaise>
- Urfalino Philippe, *L'Invention de la politique culturelle*, Paris, La Documentation française, 1996.
- Vernay Marie-Christine, *Danse la vie, danse la ville. Histoires de Guy Darnet*, Éditions Hippocampe, Lyon, 2021.
- Archives du site de la Biennale de la danse. - <https://www.labiennaledelyon.com/la-biennale-de-lyon/archives/archives-de-la-biennale-de-la-danse/de-1984-a-2021-19-editions>
- « Histoire de la danse à Lyon », Interview de Charles Picq, par Catherine Panassier, *Millénaire 3*. 2010. - <https://www.millenaire3.com/Interview/2010/Histoire-de-la-danse-a-Lyon>
- *Douce France, la saga du mouvement beur*, 52', Mogniss H. Abdallah/Ken Fero, IM'media/Migrant Media, avec la participation de LKJ, 1992 (VF 87', 1993).



↑ ©DR



partie 2

UN DÉFILÉ AU SERVICE D'OBJECTIFS POLITIQUES ET TERRITORIAUX

Tous ceux qui ont vécu le démarrage du projet ont rapporté les incertitudes du départ : le Défilé allait-il être un succès ? Le public allait-il répondre présent ?

Personne n'imaginait que le Défilé deviendrait un événement majeur et régulier, il n'est pas surprenant alors qu'aucun écrit ou discours de l'époque n'énonce le « panorama des objectifs » poursuivis par le Défilé.

Ces objectifs ont été énoncés par petites touches, par des acteurs distincts. Ils ont aussi été reformulés chemin faisant, au vu de ce que les uns et les autres pouvaient observer du Défilé et de ses impacts artistiques, sociaux, ou d'insertion.

Pour savoir comment a été pensé le Défilé, à quels objectifs il est censé répondre, il nous faut plonger dans les multiples déclarations, interviews et archives qui ont accompagné ses 25 ans d'existence.

L'ART AU SERVICE DU SOCIAL, LES OBJECTIFS INITIAUX DU DÉFILÉ

SUSCITER LA RENCONTRE

Guy Darmet entend créer un événement qui permette la rencontre et l'échange, ceci au moins à deux niveaux. La préparation du Défilé va être l'occasion d'échanges entre des personnes n'ayant jamais l'occasion de se rencontrer, parce qu'elles appartiennent à des milieux sociaux différents.

En préparant un Défilé, les participants seront tous unis par le même projet et le même objectif. Qu'on parle de rencontre ou d'échange, cet objectif sera toujours accolé au Défilé, parce qu'il intéresse toutes les institutions partenaires qui contribuent à son financement, notamment du côté de la Politique de la ville, soucieuse de lutte contre l'exclusion sociale. Plus tard, le terme de « mixité » (sociale ou intergénérationnelle) sera constamment utilisé.

Guy Darmet entend confronter et faire dialoguer des formes artistiques traditionnelles et contemporaines, savantes et populaires. Justement à Lyon, de jeunes danseurs et chorégraphes inventent de nouvelles formes en confrontant le hip-hop à diverses sources d'inspiration. Or ils peinent à trouver de la visibilité et à être reconnus comme artistes.



↑ Guy Darmet, Feria du Vieux Lyon (1992) © Creative Commons

DONNER ACCÈS AUX ÉTABLISSEMENTS CULTURELS

Un deuxième objectif impartit d'emblée au Défilé va donc être de donner une visibilité aux jeunes danseurs et chorégraphes qui s'inscrivent dans la mouvance hip-hop et forment un vivier dans l'agglomération.

Au-delà du coup de projecteur donné par le Défilé, l'idée, soutenue par la DRAC, qui devient de manière assez naturelle partenaire du Défilé, est de « prendre en compte les aspirations des jeunes groupes amateurs lyonnais, en leur permettant de se confronter à des parcours professionnels »⁴.

Il s'agit de leur permettre de se professionnaliser chemin faisant, et tout au long de l'année, d'accéder aux scènes de danse, d'être financés et reconnus. Des documents d'archives révèlent que la volonté d'utiliser le Défilé à des fins de formation et de professionnalisation s'étend aussi aux stylistes et aux musiciens.

INTÉGRER LES HABITANTS DES QUARTIERS « SENSIBLES »

Guy Darmet avait observé dans les écoles de samba que ce sont les habitants des communautés des périphéries de la ville de Rio qui préparent le Carnaval. Un fonctionnement qu'il entend acclimater à l'agglomération lyonnaise. Heureux « hasard », ce modèle coïncide avec le programme national des Projets Culturels de Quartiers (PCQ), visant à « lutter – par la culture – contre l'exclusion en milieu urbain ».

Le Défilé est retenu comme l'un des 29 projets pilotes de ce programme, source de financements bienvenue pour démarrer. Cette opportunité ne dévie pas le Défilé de la trajectoire imaginée par Guy Darmet : il est évident à ses yeux qu'il faut associer les habitants des quartiers en Politique de la ville, qu'il est possible de mobiliser autour de la danse hip-hop la jeunesse des quartiers dit « sensibles », garçons et filles, et qu'enfin il est extrêmement important sur le plan symbolique qu'ils défilent au cœur de la ville-centre.

Inviter les quartiers et leurs habitants au cœur de la ville, les faire applaudir par les habitants de Lyon, c'est produire un geste fort qui traduit leur appartenance à la cité⁵. Il ne suffit pas de désenclaver physiquement les périphéries lyonnaises par des lignes de transport en commun, il convient aussi de les reconnaître sur un plan symbolique.

L'affirmation selon laquelle le Défilé, sa créativité, son énergie, doivent venir des «quartiers», dans un mouvement de la périphérie vers le centre, procède de la même volonté.

C'est à l'échelle du quartier, jugée pertinente, que s'élabore le Défilé, là qu'il faut mettre en valeur des potentialités artistiques, là qu'il faut obtenir la participation des habitants, là qu'il faut organiser des échanges entre eux et les chorégraphes pour nourrir les projets⁶.

Selon le sous-préfet à la Politique de la ville, le Défilé doit «enraciner l'opération dans les quartiers»⁷, être bénéfique pour les quartiers et leurs populations, en appuyant en particulier leurs initiatives culturelles.

Cet objectif est réalisé quand ce sont ces chorégraphes lyonnais issus du hip-hop (Käfig, Accrorap, Azanie, Cie Fred Bendongué, etc.) qui encadrent une grande partie des groupes du premier Défilé en mobilisant des jeunes des quartiers.

Dès lors, les financeurs de l'événement –l'État avec le plus de constance– veilleront à ce que ces publics qualifiés parfois de «populaires» forment bien le noyau des participants du Défilé, et parmi eux les populations dites «migrantes» ou «immigrées», très présentes dans ces quartiers.

Pour les observateurs attentifs de la scène lyonnaise et française que sont Benoît Guillemont (représentant de la DRAC) et Philippe Delpy (chargé de mission culture du FAS), il est une chance que les jeunes issus de l'immigration revendiquent leur droit à l'égalité ou cherchent à percer dans la culture, et ne soient pas tentés par une lutte «race contre race», comme aux États-Unis.

Le Défilé est perçu par ces acteurs comme une machine à intégrer. Lors du comité de pilotage du 3 décembre 1997, le FAS souligne par exemple l'intérêt de faire appel à Inter-Services Migrants (lié par convention à la Biennale) «pour amener à participer au projet les publics issus de l'immigration les moins intégrés comme par exemple la communauté turque».



↑ Le Défilé (1996) ©Georges Calvet

4. Lettre adressée par Patrice Beghain, directeur de la DRAC Rhône-Alpes et Henri Destezet, directeur général des biennales au maire de Lyon, 27 octobre 1995.

5. L'assertion selon laquelle «le Défilé ce sont les banlieues qui arrivent dans le centre» va néanmoins rapidement disparaître des discours, à mesure qu'il deviendra une évidence que les défilants sont loin de venir majoritairement de ces «banlieues». Le premier Défilé fait ainsi davantage participer des Lyonnais (10 groupes), que des habitants de la périphérie lyonnaise (6 groupes).

6. En 1997, le directeur de la DRAC indique parmi les raisons de sa participation financière au Défilé que le projet contribue à la «mise en valeur des potentialités artistiques de chaque quartier», et à «nourrir les chorégraphes des échanges avec les habitants des quartiers» (CR de la réunion du 14 nov. 1997).

7. «Monsieur le Sous-Préfet a (...) insisté sur la nécessité d'enraciner de la même façon cette nouvelle opération dans les quartiers» (CR de la réunion tenue à la Préfecture le 14 nov. 1997).

FAIRE CIMENT ENTRE LES HABITANTS

Au moment de la naissance du Défilé, la réflexion sur la cohésion sociale existe déjà : comment conjuguer nos différences, voire les cultiver ? Comme l'écrit Alain Touraine, c'est le même titre du livre qu'il publie en 1997, *Pourrons-nous vivre ensemble ? Égaux et différents ?* Pour penser le Défilé, ses organisateurs évoquent plutôt de la capacité d'un tel événement à «faire ciment entre les habitants» :

«Le carnaval est le ciment social de la vie au Brésil. Dans cet esprit, la Biennale, en collaboration avec la DRAC, la Ville de Lyon et différents partenaires publics de l'agglomération, a proposé l'organisation d'un Défilé (...).

L'investissement des populations, la convivialité qui résulte de l'organisation des écoles de samba, les échanges entre les groupes qui préparent le Défilé, c'est tout cela qui peut faire du Défilé un ciment social.

Il est jugé par ailleurs extrêmement intéressant que cet événement réunisse l'ensemble des habitants de l'agglomération "en les associant à tout le programme de préparation"». ⁸

METTRE L'ARTISTIQUE AU SERVICE DE LA CITOYENNETÉ

Les partenaires institutionnels du Défilé s'accordent à le dire : «la qualité artistique du Défilé est au service d'objectifs sociaux». C'est là un solide point de consensus entre l'équipe de la Biennale, les financeurs⁹ et les partenaires artistiques et sociaux du Défilé. Cela n'empêche pas des tensions d'apparaître de temps à autres, surtout lors de la sélection des projets et de la mise en œuvre du Défilé, pour arriver à trouver la bonne articulation.

Un compte rendu du comité de pilotage fait ainsi état de la «difficulté à résoudre la tension entre la priorité au travail social donnée par certains opérateurs et la priorité à la qualité artistique voulue par des chorégraphes». Il est ajouté que ce «genre de contradiction est au cœur même de la notion des projets culturels de quartiers».

Le Défilé devient alors un emblème du volet culturel de la Politique de la ville. Il est voulu comme un spectacle gratuit, ouvert à tous, au cœur de l'agglomération. L'idée est d'aller bien au-delà du public qui entre dans un théâtre, et de se démarquer aussi du rapport de producteur à consommateur en instaurant une participation active du public.

Le ministère de la culture milite pour ces nouvelles formes de participation qui s'affranchissent des pratiques instituées et se déploient dans l'espace public¹⁰.

Autre point de consensus, l'idée d'utiliser le Défilé pour renverser le regard porté sur les danseurs hip-hop (des artistes à part entière), sur les habitants des quartiers dits sensibles (des habitants-citoyens comme les autres), et sur les publics en difficulté sociale ou en situation de handicap (des personnes qui ont des capacités).

Il est souvent question dans les discours de transformer les perceptions, de déplacer des marges vers le centre, qu'il s'agisse des artistes, des habitants, ou des publics.

«Rendre visibles ceux qui ne le sont pas», «audibles ceux que l'on n'entend pas», «ouvrir à tous l'espace public du centre-ville» sont des éléments de discours très présents dans la bouche de Guy Darmet ou de chorégraphes comme Pierre Deloche. Dans tous les cas, cela est décrit comme un processus transformateur, pour le participant au Défilé comme pour son public. Le participant va par exemple faire l'expérience d'une révélation à lui-même de ses capacités enfouies, et va se ressentir comme membre d'une communauté.

Ces approches intéressent des structures sociales, qui, comme l'Association Rhône-Alpes pour l'insertion et le logement social Aralis (opérateur du Défilé en 1998, 2000, 2002) s'emploient à renverser le regard porté sur leurs publics : plutôt que souligner leurs manques, leurs handicaps ou leur statut «victimaire», elles cherchent au contraire à les mettre en situation de contribuer, d'exprimer leurs capacités.

Margot Carrière, chorégraphe du groupe Aralis montrera que c'est possible, en associant de belle manière à l'aventure du Défilé chômeurs, réfugiés politiques, «naufragés de la vie» et personnes sans ressources suivies par l'association.

8. Document de travail A. Husson, DDEFP 69, Projet de cahier des charges des volets insertion des biennales 2000.

9. «M. Demonet rappelle l'objectif du Défilé de la Biennale de la Danse pour la Politique de la ville : «prééminence du projet artistique sur le projet social ; le projet artistique reste central, c'est lui qui permet des actions d'insertion ; l'inverse pourrait dénaturer le projet global du Défilé : forte présence de personnes issues des quartiers sensibles de la région ; intégration de quelques personnes en insertion sociale et/ou professionnelle quand cela est possible». (François Demonet, sous-préfet chargé de la Politique de la ville. CR de réunion du 6 avril 2001 en Préfecture sur le volet insertion du Défilé).

10. Lettre d'information du ministère de la culture, 7 juillet 2001.

11. Jean-Loup Amselle, Nicolas Journet. «Le métissage : une notion piège», Nicolas Journet éd., *La culture. De l'universel au particulier*, Éditions Sciences Humaines, 2002.

Warda Hissar Houti et Michèle Daclin exposent l'intérêt pour Aralis de participer au Défilé (2003)

« La grande difficulté du travail social tel que nous le pratiquons est la façon de considérer la personne uniquement à partir de ses handicaps, à partir de ce qui lui manque, comme un sujet à qui il manque quelque chose.

On utilise dans le domaine social des notions médicales : on parle de handicap, de cumul d'handicaps sociaux et on se rend compte en définitive qu'il est très difficile et très peu fréquent de travailler à partir du potentiel des gens en faisant l'effort de déplacer le regard et de considérer que la personne est d'abord porteuse de capital social, porteuse de capital culturel.

Depuis 5-6 ans, nous mettons en avant le fait que la remobilisation de ce capital peut-être un levier pour que la personne s'en serve à son propre profit. C'est de cette manière que nous sommes entrés dans l'action culturelle.

Cette entrée est le fruit d'un hasard entre Aralis et la Biennale de la danse. Il me semblait qu'il était intéressant de pouvoir utiliser cet événement prestigieux qui allait être médiatisé, qui allait se passer au cœur même de la ville comme un support. Se servir donc de ce support pour faire en sorte que les personnes que l'on loge, qui vivent en périphérie de la ville pour la majorité d'entre eux puissent une fois être participants d'un événement pour la cité et avec la cité en n'étant pas à la marge mais au cœur. (...)

Je vais être un peu provocatrice : nous essayons d'instrumentaliser l'art au service de la citoyenneté, car il nous semble que c'est de cette manière que nous pouvons recréer la notion de désir. Le désir est le moteur de la vie et lorsqu'il a disparu parce que l'on y croit plus, que l'on est pauvre, que l'on a été mis à l'écart depuis très longtemps, la recherche d'un travail, d'un logement disparaît également.

Nous nous sommes rendu compte aussi que créer des espaces libres comme ceux-là permettait de provoquer des rencontres interindividuelles avec des gens qui, *a priori*, ne se rencontrent pas dans la vie : un travailleur immigré rencontre assez difficilement une étudiante par exemple.

Créer des espaces où ces gens se rencontrent est une manière de leur permettre d'avoir le sentiment d'appartenance à une communauté globale et que ce soit tangible, pas uniquement des mots. C'est parce qu'ensemble nous réalisons une œuvre commune que le sentiment d'appartenance naît et que nous pouvons parler de manière décente de citoyenneté. »



↓ ↑ Le Défilé (2002) ©Philippe Dujardin





↓ ↑ Le Défilé (2004) ©Philippe Dujardin



Guy Darnet répond à un journaliste sur les messages du Défilé, 2004 (Archives Biennale)

“ Quel message voulez-vous faire passer à travers ce Défilé ? Un message humain ? social ? politique ?

Les trois à la fois. Dans toutes les Biennales que je fais, ce qui m'intéresse le plus, et je l'ai toujours dit, c'est d'aller à la rencontre de l'autre, à la rencontre des artistes mais aussi des habitants de ces pays, puisque la culture est une représentation de la vie. Donc un message d'humanisme, de confiance. Montrer que l'être humain peut créer et inventer des choses belles et généreuses, et on a vraiment besoin de ce message aujourd'hui.

Un message social, parce qu'il est important de dire que ce Défilé s'adresse essentiellement à des personnes issues des quartiers dits sensibles et que c'est une manière pour elles de s'exprimer, d'être les acteurs principaux et de retrouver parfois un emploi, une formation, une dignité perdue.

Message politique, oui. À l'intérieur de ce Défilé il y a peut-être 40 nationalités différentes, toutes les couleurs de peau, toutes les religions, et ce jour-là cela ne pose aucun problème, tout le monde est ensemble. C'est pour ça que ce Défilé reçoit un soutien politique fort, mais qu'il est toujours condamné aujourd'hui par ceux qui condamnent l'insertion des immigrés dans la société.

C'est un combat pour dire qu'il peut y avoir une immense générosité, que les 300 000 spectateurs applaudissent tous ceux qui sont dans le Défilé, les artistes de ce jour, quelle que soit leur origine. Ne soyons pas utopistes, nous n'allons pas régler les grands conflits mondiaux, mais c'est une petite pierre apportée à un plus grand respect, une meilleure connaissance de l'autre, dans la joie et l'émotion. Pour moi c'est un message absolument essentiel. »

Lettre adressée par Sylvie Burgat, directrice générale de la Biennale de Lyon, à la Caisse des Dépôts et Consignations pour proposer un partenariat avec le Défilé (12 oct. 2005)

“ [Le Défilé] constitue une réponse concrète donnée à une société en recherche de sens, de participation et de construction collective. Le Défilé est également le signe d'une intégration en marche (...). Intégration à la société locale des personnes issues de l'immigration et des personnes en difficulté, mais aussi émergence d'une conscience d'agglomération en tant que bassin de vie solidaire et riche dans sa diversité (...). »

OBJECTIFS DU DÉFILÉ : NOUVEAUX MOTS, NOUVELLES PERCEPTIONS

Les objectifs initiaux du Défilé n'ont jamais été démentis. Pour autant, les termes qu'il mobilise ont régulièrement changé, à l'instar de la société. Petit panorama des mots du Défilé et de leur évolution pendant ses 25 années d'existence.

Entre 1996 et 2021, on parle de moins en moins de «quartiers» : le Défilé est aussi devenu l'affaire de villes et de territoires parfois ruraux ou semi-ruraux. On évoque également de moins en moins «l'intégration», un objectif qu'il devient malaisé d'aborder. De moins en moins aussi de «reconnaissance des danses urbaines», un objectif réalisé au milieu des années 2000, quand des compagnies furent financées sur les crédits d'aide aux compagnies de danse du ministère de la Culture, et plus au titre de l'action culturelle dans les quartiers. Mais de nouveaux mots émergent, tel l'omniprésent «vivre-ensemble».

1998, LE MÉTISSAGE

En 1998, suite à la décision du Conseil régional de Rhône-Alpes, dont le vice-président de la commission culture appartient au Front National, de suspendre ses subventions, la notion de «métissage» devient très présente dans les discours consacrés à cette édition, dont le thème est «*Mediterranea*, un cercle ouvert sur le monde».

C'est bien le métissage que condamne l'extrême droite, et que vont défendre les organisateurs du Défilé. Pierre Vial, premier vice-président F.N. de la commission culture, explique lors de la session plénière du Conseil régional, le 28 juillet 1998 :

“ En refusant une subvention supplémentaire de 400 000 F, lors de la Commission permanente du 25 juin, nous avons voulu envoyer un signal fort.

Pour dire que nous ne sommes pas dupes du fait que la Biennale s'inscrit dans une perspective idéologique très claire : il s'agit de justifier et de glorifier le thème d'une nécessaire société multiculturelle et multi-ethnique dont le vecteur est le métissage culturel (thème et terme désormais à la mode et de rigueur chez les cultureux et dans les médias).

Il s'agit de valoriser un processus de colonisation culturelle, conséquence de la colonisation de peuplement que subit notre pays sous le nom d'immigration. »

Le quotidien *Le Monde* titre en retour « Un Défilé métissé et fédérateur » (12 septembre 1998). Le métissage est dans ces années une notion très employée dans le monde de la culture pour « désigner quelque chose comme le libre mélange des genres, sur fond de mélange des couleurs de peau »¹.



↑ Le Défilé - *Mediterranea*, un cercle ouvert sur le monde (1998) © Métropole de Lyon

1999, RITUEL, EMBLÈME D'AGGLOMÉRATION : LA PUISSANCE SYMBOLIQUE DU DÉFILÉ

Au moment où l'agglomération lyonnaise s'engage dans le troisième millénaire, il paraît essentiel qu'elle ait conscience de son identité et des valeurs qu'elle peut mobiliser pour construire son avenir. S'appuyant sur les réflexions de Philippe Dujardin, chercheur et politologue au CNRS, la nouvelle mission Prospective, partie prenante de l'élaboration du projet d'agglomération, ne tarde pas à voir dans le Défilé le symbole d'une identité lyonnaise rassemblée et dynamique. Le Défilé est valorisé pour sa capacité à « connecter » les cultures entre elles, à les « ouvrir vers l'extérieur », à intégrer et valoriser les nouvelles « forces vives » que constituent les habitants des quartiers populaires.

Philippe Dujardin, spécialiste des fêtes lyonnaises, a eu l'intuition presque immédiate, en assistant au premier Défilé, d'assister à la naissance d'un « rituel d'agglomération », un moment fondateur où la cité prend corps¹², en particulier par la présence, place Bellecour, « de ce nous-tous-chacun, faisant l'agglomération ».

Selon cette hypothèse, le Défilé contribue à faire prendre conscience, voire à fonder, une réalité politique métropolitaine, celle d'une agglomération riche de la diversité de ses territoires, de ses habitants, mais unie : habitants d'une même agglomération, citoyens partageant les mêmes valeurs. Dans cette perspective, le Défilé contribue à révéler l'identité, le génie, voire la dimension politique de *polis* de l'agglomération lyonnaise, en donnant du même coup une épaisseur humaine à sa collectivité, le Grand Lyon. La mission Prospective et stratégie d'agglomération s'approprient ces clés de lecture.¹³

C'est la première fois qu'est exprimée aussi clairement l'idée que le Défilé a une puissance symbolique telle qu'il peut modifier l'image de la ville et de l'agglomération : associer Lyon à la fête, à l'ouverture, à la créativité.¹⁴ Les élus et la presse le comprennent d'ailleurs immédiatement : « Le Défilé, nouvel emblème festif de la ville » (*Lyon Capitale*, 13-19 septembre 2000) ; « Lyon rompt avec son image de ville repliée sur elle-même : Gérard Collomb » (*Le quotidien*, 19 septembre 2004).

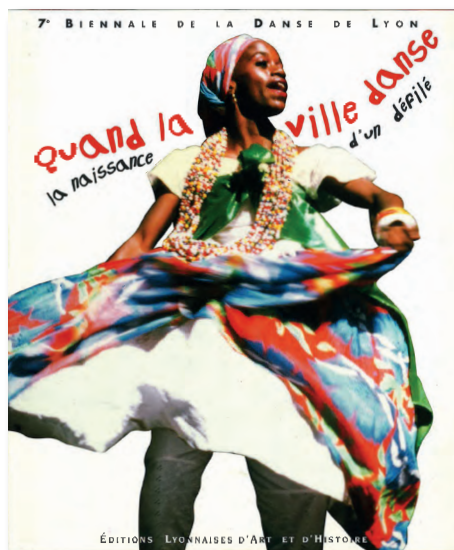
Le Défilé contribue ainsi aux relations de Lyon avec l'extérieur : il donne lieu à des échanges entre villes (celles organisant parades et Défilés), à l'accueil de compagnies professionnelles et de groupes amateurs étrangers, et au voyage de groupes lyonnais/régionaux dans d'autres pays. Le « volet international » du Défilé est présent dès le départ.

Le Défilé est aussi perçu comme une aubaine pour modifier l'image « technocratique » de l'établissement public qu'est encore la Communauté urbaine de Lyon, en lui associant des caractéristiques du Défilé (humanité, créativité, ouverture...).

Ces mots, qui sont autant de manières de penser le Défilé, de lui conférer du sens, de reformuler ses enjeux et objectifs, seront repris, tant du côté de la Biennale de la danse que des élus et des journalistes.

Extraits de « Le Défilé de la Biennale de la Danse vu par Millénaire 3 », note interne, Patrick Lusson et Jean-Loup Molin, Grand Lyon, 25 mai 1999.

- « Le Défilé est le signe d'une intégration en marche. »
- « Émergence d'une conscience d'agglomération, en tant que bassin de vie solidaire et riche de sa diversité (le Défilé c'est la banlieue qui est accueillie au centre de la ville-centre !) »
- « Il fait une place plus large à l'initiative des personnes et aux dynamiques de projet »
- « Rayonnement de la métropole dans un contexte de réactivation du festif. »
- « Après deux éditions, en 1996 et 1998, on peut déjà affirmer que le Défilé est agglomérant ». Et l'on peut se demander si l'on n'assiste pas à la naissance d'un premier « rituel d'agglomération ».



12. Philippe Dujardin, « Quand la cité prend corps », *EspacesTemps*, Les Cahiers, n°78-79, 2002.

13. Elle est à l'initiative de la publication de l'ouvrage *Quand la ville danse. La naissance d'un Défilé*. 7^e Biennale de la danse de Lyon (éditions Lyonnaises d'Art et d'histoire, Lyon, 2000), écrit par Philippe Dujardin, Gilberte Hugouvieux et Sonia Bove.

14. L'impact du Défilé à ce niveau va être constaté rapidement : « Le Défilé a sans doute contribué à modifier l'image de Lyon, à lui donner un caractère plus ouvert » - itw G.Darmet, 2002, https://www.labiennaledelyon.com/files/368ba819/dp2002de_file.pdf

Édito du maire de Lyon et président
du Grand Lyon Gérard Collomb à l'occasion des
10 ans du Défilé (Extrait, 2006)

« Pour ses 10 ans, le Défilé confirme son caractère de rituel d'agglomération. Rituel par sa récurrence, rituel par sa parenté avec la procession et le carnaval, rituel enfin, parce qu'il célèbre à la fois la diversité et le besoin profond d'appartenir à une communauté.

Expression populaire, moment de communion, geste esthétique, cette parade a largement contribué à faire naître et à promouvoir une identité d'agglomération, à donner tout son sens à cette communauté de vie et à fonder une citoyenneté vivante.

En effet, pendant le Défilé tous les quartiers, toutes les cultures, les couleurs, les langues, les âges dansent à l'unisson et vibrent ensemble aux rythmes des musiques du monde. Ce moment d'effervescence, où s'expriment l'exubérance, le mouvement, tous les talents, les ressources, l'inventivité, la vitalité, la formidable énergie de l'ensemble des habitants du Grand Lyon et de la région, est source de cohésion. »



Biennale de la danse

le défilé

dim. 17 sept. 2006

14h30 / rue de la République
Terreaux → Bellecour **Lyon**

GRAND LYON Rhône-Alpes RHONE-ALPES MARAISON LYON

ADONIS Canal+ DCCO France 2 Europe 1 RTL 100% TV5 MONDIALE L'ÉCRÉAN Télérama Canal+ marie claire L'ÉPIQUE

©Poste 4



1 Le Défilé (2012) ©Métropole de Lyon-Jacques Leone

2002, PARADE CITOYENNE

Jusqu'à-là, il était question de « parade de rue », « parade dansée ». Le Défilé est désormais qualifié de « parade citoyenne ». Ces mots viennent de la Zinneke Parade de Bruxelles créée en 2000, quand Bruxelles devient capitale européenne de la culture. Un réseau européen des Parades citoyennes est créé cette année-là, avec une dizaine de partenaires.

2004, GRANDE FÊTE URBAINE

Deux journées de réflexion sur la place et les enjeux des fêtes urbaines se déroulent la veille du Défilé, les 17 et 18 septembre 2004 à Lyon. Cette rencontre intitulée « Nouvelles fêtes urbaines, nouvelles convivialités en Europe » est organisée par le réseau Banlieues d'Europe, en partenariat avec l'Atelier de recherche sur les fêtes dans l'espace public de la Ville de Lyon.

Ses participants constatent que se développent en Europe de nouvelles fêtes urbaines associant étroitement la population et que les nouvelles formes festives refont la ville, retissent des liens forts d'engagement et de convivialité.¹⁵

2005, ÉLARGISSEMENT DE L'IDENTITÉ MÉTROPOLITAINE ET DE LA NOTION DE PATRIMOINE

La Ville de Lyon transfère au Grand Lyon la compétence des « grands événements culturels », à savoir les Biennales d'art contemporain et de la danse, et les Journées européennes du patrimoine. Ces événements ont en commun d'avoir ouvert l'identité lyonnaise et métropolitaine à de nouvelles dimensions.

Ce transfert est possible parce qu'il n'ôte aucun élément identitaire aux communes¹⁶ : le Défilé est perçu comme déjà largement métropolitain, et la Biennale aussi, puisque les spectacles ont lieu à Lyon, dans l'agglomération et parfois au-delà. Ces événements partagent aussi la même logique de valorisation.

Le transfert des Journées européennes du patrimoine est ainsi l'occasion de valoriser autre chose que les grands monuments lyonnais : le patrimoine industriel très présent dans les communes périphériques, mais aussi le patrimoine urbanistique du XX^e siècle (à l'instar de la cité des Étoiles de Renaudie à Givors). C'est une façon d'élargir cette notion et de valoriser les périphéries lyonnaises.



↑ Dominique Hervieu, directrice artistique de la Biennale, aux côtés des participants (2014) © Stéphane Rambaud

2012, UTOPIE ÉMANCIPATRICE, POUVOIR DE L'ART, NOUVELLE FAÇON D'ÊTRE AU MONDE

Danseuse et chorégraphe, Dominique Hervieu est nommée en 2010, par la Ville de Lyon et la Communauté urbaine, directrice artistique de la Biennale de la danse et de la Maison de la danse de Lyon, fonctions qu'elle prend en juillet 2011.

Dominique Hervieu ne donne pas au Défilé de nouveaux objectifs, mais les réactualise, à partir d'une conviction : « L'art peut changer notre manière d'être au monde. Il a une portée émancipatrice ». C'est même cela qui réunit les deux axes de la Biennale de la danse de Lyon : le soutien à la création contemporaine d'une part et la pratique amateur d'autre part (présentation du Défilé 2018).

L'ancienne directrice du Théâtre national de Chailly imprime sa marque dès sa première édition de la Biennale du Défilé en 2012, renforçant les actions à destination des amateurs (Battle des enfants, Cinébals, Flashmobs, Bals africains), « afin de diversifier le rapport aux citoyens, de les mettre en contact avec la danse ». Selon elle, « l'avenir de la participation des amateurs ne peut en effet pas se cristalliser seulement autour du Défilé, il faut ajouter en qualité de médiation, en renforçant le lien avec la Biennale et sa "Fabrique de l'amateur" » (CR du Copil 13 janvier 2013).

Elle utilise tous les moyens à sa disposition, à la Maison de la danse, à la Biennale de la danse et au Défilé pour populariser la danse, sans renoncer à l'excellence et à l'expérimentation. Le Défilé gagne en qualité artistique.

Partageant avec Guy Darnet la conviction que le Défilé doit créer des moments d'unité, elle reprend la formule inventée en 2010 d'un final place Bellecour qui met la foule à l'unisson des danseurs, utilisant la forme de la Tarentelle (danse traditionnelle venant du Sud de l'Italie). Elle crée en 2012 un leitmotiv chorégraphique avec les « tutti », deux moments dans le parcours du Défilé où les participants exécutent le même geste.

Elle a aussi pour objectif de monter le niveau de la qualité artistique du Défilé en partant de l'idée que dès lors que l'art est au service du social, cela profitera aux objectifs « sociaux » du Défilé. Considérant que l'art modifie la relation à autrui, la qualité à cette relation, et peut faire tomber les préjugés et l'intolérance, elle entend élargir les espaces de rencontre et de mixité sociale et mettre le Défilé sous le signe de l'inclusion.

Dominique Hervieu présente sa vision de l'art : 2012, « Entre ciel et terre » - Extrait d'interview (Biennale de Lyon)

“ Entre ciel et terre, voici le thème onirique du 9^e Défilé de la Biennale de la danse de Lyon : vous êtes tous invités au décollage !

Pourquoi ce thème ? Parce que l'art est la force d'enchantement sans cesse renouvelée qui propose le véritable oxygène de la vie, le souffle qui nous fait "décoller au-dessus du sol".

En ces temps de crise, s'élever ou faire un pas à côté de la réalité est aussi l'occasion de créer des parenthèses, des "petites bulles utopiques" où il fait bon créer des choses ensemble. »

2021, LA RÉSILIENCE

Le mot « résilience » aurait pu être utilisé lorsque le Défilé se déroula dans le stade de Gerland en septembre 2016, après que la France a été frappée par une série d'attentats islamistes. Il a néanmoins peu été utilisé. Il l'est davantage lorsque la crise sanitaire chamboule le Défilé, sans conduire comme envisagé un temps à son annulation.

Dominique Hervieu, Stéphanie Claudin, Xavier Phélut (Archives Biennale)

“ En 2021, c'est la résilience qui est le moteur de la participation des amateurs qui n'ont jamais pensé abandonner « leur » Défilé. Nous devons être à la hauteur de leurs espoirs et de leurs désirs d'art !

Le Défilé renforce les liens qui ont besoin d'être tissés en permanence, comme ceux de l'accueil d'autres cultures et de la solidarité.

Véritable « art de la rencontre », il montre une nouvelle fois et après de nombreux mois de crise sanitaire qu'il constitue une des réponses aux problèmes d'isolement, de perte de repères et de lien social ».

15. Banlieues d'Europe est un réseau et lieu ressources constitué en 1990 en Lorraine autour d'acteurs culturels, d'artistes, de militants, de chercheurs, pour repenser et faire valoir les projets d'action culturelle naissant dans les périphéries urbaines en Europe. La Ville de Lyon a par ailleurs mis en place un Atelier de recherche sur les fêtes dans l'espace public en 2003 pour faire évoluer l'idée de la fête auprès des élus. Un ouvrage rend compte de ces débats, *La place et le rôle de la fête dans l'espace public, Nouvelles fêtes urbaines et nouvelles convivialités en Europe* (CERTU, 2006).

16. Patrice Béghain l'adjoint à la culture de Lyon souhaite aller plus loin et a obtenu de Gérard Collomb d'animer une commission, qui va proposer de transférer des politiques culturelles (lecture publique, enseignement de la musique, de la danse et du théâtre) au niveau métropolitain. Il doit renoncer face aux oppositions communales.



† Le Défilé sur scène, au Théâtre antique de Fourvière, sur le thème Africa 2020 (2021) ©Métropole de Lyon-Thierry Fournier

partie 3

ORGANISATION, PILOTAGE, FINANCEMENT : LES COULISSES DU DÉFILÉ

Avant chaque Défilé, il faut procéder à des choix (thèmes, parcours, enchaînement des groupes, sélection des projets...), réunir les financements et arbitrer leurs utilisations, mettre en place toute une organisation.

Les séquences, bien réglées, n'ont guère bougé depuis la première édition de 1996, si l'on excepte l'édition 2020-21 perturbée par la pandémie.

Nous donnons ici les principaux repères sur l'organisation du Défilé, les étapes de sa mise en œuvre, son pilotage par un comité dédié et son financement.

le DÉFILÉ de la BIENNALE

10 à 20 PROJETS
ARTISTIQUES
SÉLECTIONNÉS



1 an et demi avant



Qui fait quoi?

EQUIPE BIENNALE

Choix du thème

Direction artistique
Com'
Admin' Équipe technique Chef-fe:s de projet

ACCOMPAGNEMENT GLOBAL

le JOUR J



Soutien technique



Mise en relation



costumier.e
Conseils artistiques
plasticien-ne
chorégraphe



COMITÉ de PILOTAGE



le parcours

la sélection des projets

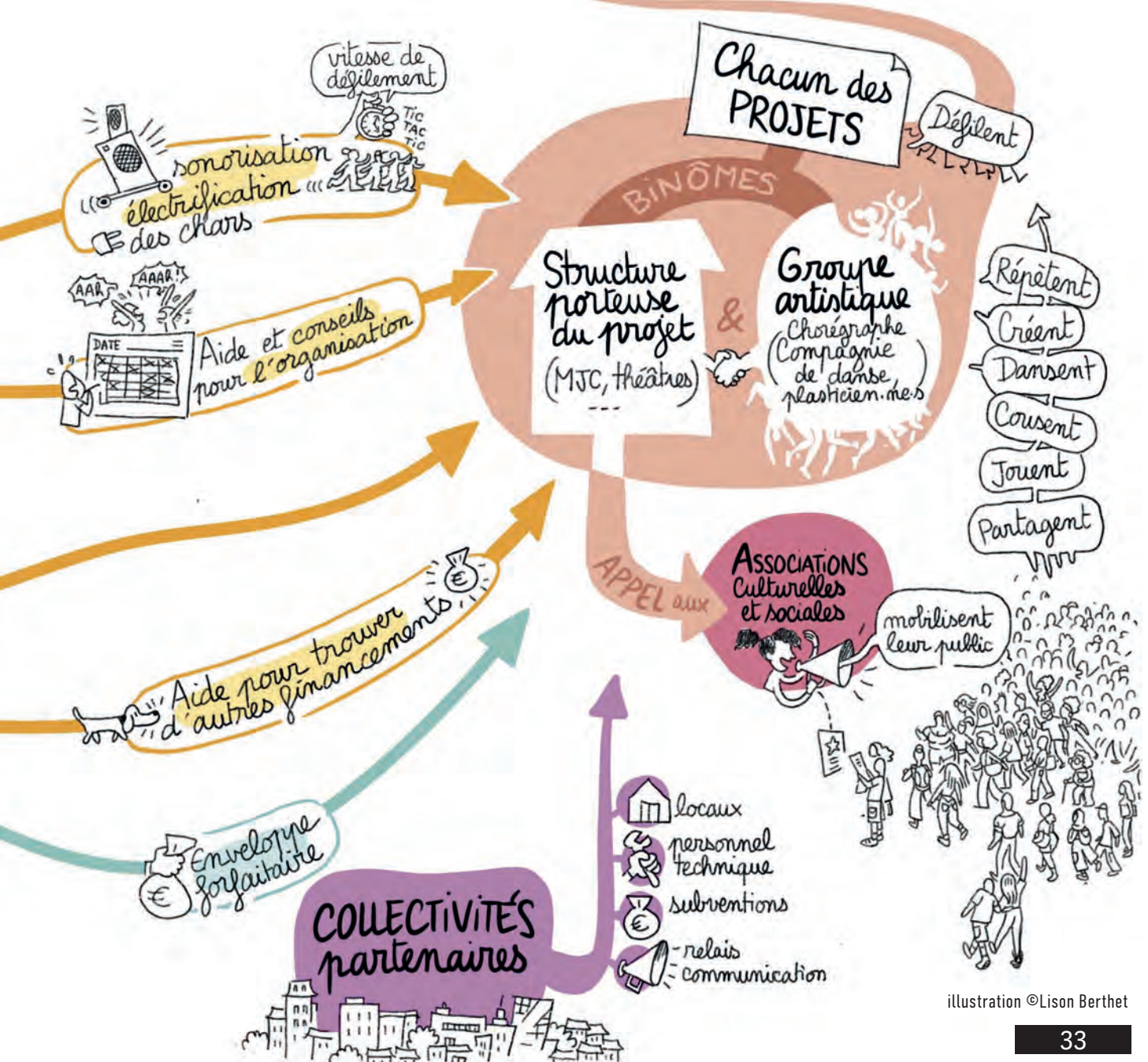
le budget le thème

FINANCEURS

État
Région Auvergne Rhône-Alpes
Métropole de Lyon
Ville de Lyon
Mécènes & sponsors
Culture & politique de la ville

Plusieurs MOIS
d'ATELIERS avec
4000 AMATEURS

≈ 250 000
SPECTATEURS
le JOUR J



Du choix du thème à la parade, avancer pas à pas

La préparation d'un Défilé est ponctuée d'étapes. Les participants qui démarrent les répétitions dans les ateliers n'ont pas forcément conscience du considérable travail qu'il a fallu produire en amont.

J -24 mois

Le ou la directrice artistique du Défilé choisit le thème du suivant. Il est présenté au comité de pilotage du Défilé, pour discussion et approbation. Le thème du Défilé est parfois une déclinaison de celui de la biennale de la danse.

J -17 mois

Les chefs de projet diffusent l'appel à projets auprès de nombreuses structures (compagnies de danse, centres socioculturels, associations, équipements culturels, organismes d'insertion, etc.).

J -15 mois

Le comité de pilotage sélectionne les projets, déposés la plupart du temps par un binôme opérateur-chorégraphe, l'un étant le responsable administratif et financier, l'autre le directeur artistique. Le projet reçoit alors une enveloppe forfaitaire.

J -9 mois

Les ateliers de pratique artistique démarrent, dans les domaines de la danse, de la musique, des costumes, voire des arts plastiques (chars). Ils mobilisent un grand nombre de partenaires locaux. La Biennale soutient la mise en œuvre du projet à tous les niveaux (artistique, administratif, financier, technique, communication/presse, partenariats).

J -3 mois

La conférence de presse du Défilé permet de présenter les projets aux médias et de dévoiler le visuel.

J -4 mois... et quelques jours avant

Les premières répétitions publiques et générales ont lieu. Les groupes sont rejoints par le régisseur général, qui veille à anticiper les problèmes lors du cortège le jour J. Souvent un pré-Défilé a lieu dans la commune qui a accueilli les ateliers et apporté son aide au projet.

Le Jour J

Les participants défilent devant un large public en ouverture de la Biennale de la danse.

LE PILOTAGE D'UN PROJET HORS-NORME

Dans la conduite de ce projet, le directeur artistique du Défilé est en première ligne, appuyé par l'équipe de la Biennale et entouré au sein du comité de pilotage de l'ensemble des partenaires, dont les financeurs.

FONCTIONNEMENT DU COMITÉ DE PILOTAGE

Deux grands « pôles » prennent les principales décisions. Le premier est celui de la Biennale de la danse. Elle fait partie, avec la Biennale d'art contemporain, de l'association Biennale de Lyon. Cette association comporte une équipe de direction avec deux co-directeurs/trices et un directeur délégué qui organise, en les alternant, ces deux grands festivals.

La Biennale de la danse est directement connectée à la Maison de la danse, alors que la Biennale d'art contemporain l'est avec le Musée d'art contemporain, via les directeurs artistiques des Biennales, également directeurs des institutions correspondantes.

Une seule personne assume donc la direction artistique de la Biennale de la danse et du Défilé, garantissant la cohérence de l'événement. Elle définit le projet artistique du Défilé, veille à son respect par les groupes, et donne son accord pour les choix des chorégraphes.

L'administrateur tient les cordons de la bourse. Deux chefs de projets jouant le rôle de coordinateurs –Xavier Phélut et Stéphanie Claudin, en poste depuis la deuxième édition– sont les chevilles ouvrières du Défilé. Ils diffusent l'appel à projets, peuvent parfois associer un opérateur à un chorégraphe, fusionner des projets, ou en faire émerger un d'une commune dont l'absence est difficilement envisageable (Lyon, Vénissieux, Vaulx-en-Velin...).

Une fois les ateliers démarrés, les chefs de projet font la liaison entre la Biennale et les groupes, auprès desquels ils sont très présents à toutes les étapes de la préparation du Défilé. Autre rôle clé, celui du directeur technique qui coordonne les aspects logistiques. L'équipe de la Biennale de la danse a donc un rôle considérable dans le Défilé, à la fois responsable du projet artistique et de sa mise en œuvre.

MOMENTS FORTS DU COMITÉ DE PILOTAGE

PARCOURS DU DÉFILÉ

La Biennale propose les parcours potentiels du Défilé, laissant à la direction technique de la Biennale le soin d'en vérifier la faisabilité (chantiers en cours, coordination des interventions de voirie...). Il valide ensuite les parcours.

Le Défilé a une puissance symbolique telle qu'il peut situer la centralité lyonnaise, autrement dit : le choix d'un nouveau parcours peut dire où se situe le centre de la Métropole, comme l'a noté le comité de pilotage. Le parcours peut aussi valoriser un site ou symboliser un tournant : le parcours le long du Rhône, choisi en 2002 et 2004, avant l'inauguration en 2007 des «Berges du Rhône», annonce ainsi ce qui est représenté comme une réconciliation des Lyonnais avec leur fleuve.

Durant des années, le président du comité de pilotage Maurice Charrier exprime systématiquement son attachement à la symbolique de «la rue de la Ré», alors que d'autres membres, tel Benoît Guillemont, sont des militants de la nouveauté.

Comité de pilotage du 17 mai 2005

« La rue de la République, parcours initial du Défilé (1996, 1998, 2000) est techniquement maîtrisé par l'équipe de la Biennale, mais le « retour en arrière » est-il souhaitable en termes d'image ? Les réactions sont diverses, certains défendent la valeur symbolique de l'artère centrale de Lyon qu'est la rue de la République, d'autres proposent d'innover et de changer du tout au tout en direction de Gerland ou en faisant un Défilé nocturne le samedi soir... En conclusion le parcours retenu est celui de la rue de la République, en ajoutant le contournement par le sud de la place Bellecour, permettant l'accueil d'un public plus nombreux. »



↑ Le Défilé (2010) ©Métropole de Lyon-Jacques Leone

COHÉSION ET UNITÉ DU DÉFILÉ

Depuis le début du Défilé, le comité de pilotage se penche sur les moyens de donner plus d'unité au Défilé. Ses membres sont ici surtout à l'écoute du directeur artistique. Parmi les solutions trouvées : un final place Bellecour où le public est à l'unisson des danseurs, des moments d'unité chorégraphique et de cohésion entre les groupes et le public.

Comité de pilotage du 25 avril 2007

« Mourad Merzouki de la Compagnie Käfig étant le chorégraphe invité de la prochaine Biennale, Guy Darmet lui a demandé d'imaginer une intervention globale sur le Défilé, dans le but de lui amener une touche de cohésion, d'unité et de «fluidité», sans pour autant remettre en cause la particularité de chaque projet artistique et la liberté de chaque équipe artistique.

Par exemple, Mourad Merzouki pourrait :

- soit proposer aux chorégraphes d'intégrer dans leur projet une boucle chorégraphique «à l'unisson» qui pourrait être reprise à plusieurs moments par l'ensemble des groupes,
- soit travailler avec eux sur les intervalles entre les groupes, sur le groupe de tête (la *comissão de frente* au Brésil) chargé d'«annoncer» le groupe à venir.
- Il a également commencé à réfléchir à une intervention scénographique sur l'ensemble du parcours.»

THÈMES DU DÉFILÉ : COMMENT «LA VIE EN ROSE» A ÉTÉ CHOISIE EN 2009

Le choix du projet artistique dépend du directeur artistique. Il peut néanmoins mettre en discussion son projet. Le comité de pilotage devient alors un espace de réflexion et de débat.

Lors du tour de table consacré au choix du thème de l'édition 2010, chacun donne son avis. La discussion se poursuit par mails, parce qu'il est demandé aux membres du comité de valider le texte de l'appel à projets présentant la thématique. Tous acceptent, à l'exception de Philippe Dujardin (chercheur au CNRS, invité régulier du comité de pilotage), qui estime que le titre et le thème manquent de fond, et peuvent évoquer des heures sombres de l'Histoire : le triangle rose des homosexuels dans les camps de concentration.

Cet épisode permet de souligner une dimension importante : la présence d'un chercheur dans le comité de pilotage. La réponse que Guy Darmet lui adresse témoigne du crédit accordé aux échanges intellectuels pour penser le Défilé (voir ci-contre).

Thématique 2010

Guy Darmet annonce que la prochaine Biennale n'aura pas, comme par le passé, un thème précis mais un titre, «Encore !», évocateur de grands retours et de multiples créations.

Le thème et le titre du Défilé ne pourront donc pas cette année être une déclinaison de ceux de la Biennale.

L'équipe du Défilé énonce quelques pistes de réflexion, de titres :

- réaction à «la crise» : partager un moment de joie, de fête...
- imaginer un monde meilleur : vivre-ensemble, inventer de nouvelles solidarités...
- revenir aux origines du Défilé : le carnaval de Rio, les écoles de samba...
- «Liberté, égalité, fraternité»
- «Encore heureux !»

P.Dujardin fait part de ses propositions issues d'un «brainstorming» avec G. Darmet et l'équipe du Défilé :

- Carnavals imaginaires, par opposition à «vrai» carnaval / «carnavaliser» la vie / enchanter avec rien / suspendre le temps
- La fête toujours/la fête est vitale quel que soit le contexte/le Défilé c'est la fête/fêter veut dire honorer, créer un temps particulier/la fête s'impose encore plus en période de crise/répondre par la joie.

Guy Darmet propose un tour de table :

- La fête est l'occasion de conforter les utopies, les rêves et les envies...
- Aborder la notion d'enchantement, enchanter la vie, enchanter la ville, réintroduire de la poésie...
- Explorer de nouvelles utopies, profiter du Défilé pour se projeter vers autre chose...
- Évoquer les valeurs fondamentales du Défilé : mixité, laïcité, reconnaissance, expression libre...

Le carnaval est une notion qui revêt plusieurs connotations, ne correspondant pas toutes à l'esprit du Défilé.

Liberté, égalité, fraternité : cette devise «telle quelle» peut être reçue de diverses manières, même si l'on s'accorde sur la nécessité de se la réapproprier. La possibilité de la transformer légèrement est évoquée, soit en y ajoutant un mot (solidarité ?), soit en enlevant un, soit en remplaçant «fraternité» par «fraterniser» (liberté, égalité, fraterniser).

À l'issue de cette discussion Guy Darmet et l'équipe du Défilé ont proposé et fait valider à l'ensemble du comité de pilotage par mail le projet suivant :

“La vie en rose ! Pour cette 8^e édition –la dernière sous la direction artistique de Guy Darmet– le Défilé s'autorise à rêver une société plus solidaire, et à inventer de nouvelles utopies. Il s'agira d'aborder la construction d'un monde meilleur, la question du vivre ensemble, en laissant s'exprimer tous vos désirs.

Nous vous proposons, par exemple, d'interpréter, d'interroger ou de vous réapproprier les notions suivantes : liberté, égalité, fraternité, solidarité, mutualité, générosité, communauté, citoyenneté, diversité, félicité...

En ces temps difficiles et moroses, le Défilé sera placé sous le signe de la fête, du rêve et de l'optimisme. Cet optimisme ne devra pas être béat mais porteur d'espoir.»

(...) Une seule réaction négative, celle de Philippe Dujardin, concernant non pas le thème mais le titre et la couleur. La réponse de Guy Darmet :

“Cher Philippe Dujardin,

Nous savons votre passion pour le Défilé. Vous avez toujours su trouver les mots pour le qualifier et nous vous en remercions. Pour la première fois, nous voici en désaccord sur le titre «La vie en rose». Permettez-moi de vous rappeler tout d'abord que le plus important n'est pas le titre mais le thème.

«La vie en rose» est une chanson d'amour qui a fait le tour du monde. Les premiers mots de son refrain sont «Quand il me prend dans ses bras, il me parle tout bas, je vois la vie en rose». Communiquer, se parler, échanger, prendre dans ses bras au sens latino «abrazo», n'est-ce pas là toute l'histoire du Défilé et ce que nous voulons particulièrement exprimer en 2010 ?

N'oublions pas que Grace Jones et Jean-Paul Goude ont complètement revivifié cette chanson dans une version elle aussi culte. Quant à la couleur rose, elle est en effet beaucoup moins mièvre que vous voulez le dire. Ses connotations sont multiples et contradictoires. Et on ne peut la réduire à ce terrible triangle rose...

Rappelons que la Biennale de la Ville à Saint-Étienne avait paré tout le centre-ville de couleur jaune sans que personne ne fasse référence à l'étoile jaune. Faudrait-il ne plus utiliser l'expression «rire jaune» ou «broyer du noir» ?

Enfin comment ne pas se rappeler comme nous l'a signalé Abraham Bengio¹⁸ que Rose Sélavy était le pseudonyme choisi par Marcel Duchamp pour quelques citations telle que : Rose Sélavy et moi esquivons les ecchymoses des Esquimaux aux mots exquis.

Comptant sur votre compréhension, très cordialement. Guy Darmet»

¹⁸ Guy Darmet fait allusion à Abraham Bengio, alors Directeur de la culture à la Région, qui avait terminé son mail de validation par un humoristique «et puis... Rhose, Sélavy !»

LES ÉVOLUTIONS MARQUANTES DU COMITÉ DE PILOTAGE DU DÉFILÉ

ADIEU À GUY DARMET : 2010, SON DERNIER DÉFILÉ, LES REMERCIEMENTS DU COMITÉ

Compte-rendu du Comité de pilotage
du 14 décembre 2010

“ Guy Darmet profite de son dernier Défilé pour remercier chaleureusement les membres du Comité de pilotage, les personnes comme les institutions qu’elles représentent, passées et actuelles.

Il rappelle en effet que sans volonté politique, son idée « un peu folle » n’aurait jamais vu le jour en 1996 et ne serait jamais devenue cet événement emblématique à bien des niveaux, dont il est extrêmement fier.

Maurice Charrier le remercie au nom du Comité pour ce travail accompli au fil des années, créant et développant une manifestation qui incarne à merveille les valeurs d’humanisme, d’engagement, de rencontre et de métissage. »

RETRAIT DE L’ÉTAT : LE GRAND LYON SUR LE DEVANT DE LA SCÈNE

Dans les premières années, le comité de pilotage du Défilé est coordonné par l’État. Les réunions se tiennent à la préfecture et sont présidées par le sous-préfet à la ville. En 1997, on lit dans un compte rendu : « Le sous-préfet à la Politique de la ville s’est présenté comme l’autorité-arbitre, l’intermédiaire entre les communes, le comité de pilotage et l’équipe de coordination artistique ».

Au moment du transfert de la Ville de Lyon au Grand Lyon de la compétence « grands événements culturels » en 2005, le préfet propose que les collectivités prennent le relais dans le portage du Défilé. Cela se justifie d’autant plus, explique-t-il, que l’État diminue ses financements au Défilé. Le pilotage du comité revient au vice-président du Grand Lyon en charge de la Politique de la ville, Maurice Charrier, également maire de Vaulx-en-Velin.

UN PILOTAGE RESSERRÉ, PUIS PLUS LÂCHE... MOINS DE PLACE À LA CO-CONSTRUCTION

Durant les premières éditions du Défilé, les réunions s’enchaînent : elles réunissent les partenaires du comité de pilotage et les acteurs de l’insertion. Bien des choses sont à inventer et à mettre en place.

Quand des questions importantes doivent être tranchées rapidement, la Biennale, la Ville de Lyon et la Préfecture se réunissent. Ce pilotage « resserré » est aussi le reflet de l’exigence de l’État, qui tient à ce que le Défilé respecte ses promesses. La sélection des projets par exemple donne lieu à deux réunions spécifiques. Lors de la première, des réserves sont émises sur certains projets. Si leur évolution permet de les lever, décide-t-on, ils pourront être sélectionnés.

L’État est soucieux de s’assurer que les publics cibles du Défilé sont bien présents parmi les participants. Il interpelle constamment les représentants de la Biennale sur ce sujet, obtient la mise en place d’indicateurs, et se montre actif sur le volet insertion (pas moins de cinq réunions du comité « insertion » lors de l’édition 2000, pour en mobiliser les acteurs).

Au fil des années, les comités de pilotage se sont espacés. Est-ce parce que le Défilé est devenu une « machine bien rodée » ? Ou que le Grand Lyon nourrit moins d’attentes envers le Défilé que l’État ? Ou que la dématérialisation croissante des communications sur ce type de projet a permis un échange constant, plutôt que de grandes réunions ? Sans doute un peu de tout cela. Toujours est-il que de cinq ou six réunions du « Copil » sur une édition aux débuts du Défilé, il n’y en a plus que trois à partir de 2006, et même deux à partir de 2014.

Une forme de routine s’est installée. Les comités de pilotage deviennent pour l’essentiel une chambre d’enregistrement de décisions préparées par l’équipe de la Biennale, qui a gagné sans doute en autonomie. Alors que dans les premières éditions, le directeur artistique exposait ses intuitions, ses idées, ses projets, et que l’évocation de tous ces possibles pouvait nourrir une réflexion collective, ces moments sont plus rares.

Deux réunions du comité de pilotage pour un Défilé : illustration par l’édition 2016

Le premier comité de pilotage du Défilé 2016 a lieu en juillet 2015. Dominique Hervieu y présente aux financeurs son projet artistique.

Les chefs de projet présentent les résultats de l’appel à projets diffusé en avril. L’administratrice de la Biennale présente à son tour le budget prévisionnel. Les 18 projets candidats sont exposés, dont 12 sont sélectionnés durant ce comité. Le second comité de pilotage se tient 18 mois plus tard, en mars 2017.

Le bilan du Défilé occupe une bonne partie de la réunion (expérience du stade de Gerland, chiffres clés, bilan financier). Les financeurs découvrent le projet de thème pour 2018, les collaborations envisagées, les pistes de candidatures au moment de la réunion, et un tour de table financier est réalisé.



↓ ↑ Défilé : les adieux à Guy Darmet (2010) ©Métropole de Lyon-Jacques Leone



LE FINANCEMENT DU DEFILÉ

Environ un an et demi avant chaque Défilé, un moment crucial a lieu lors d'une réunion du comité de pilotage : le «tour de table des financeurs». Chacun dit à quelle hauteur il contribue au budget qui finance l'organisation de la manifestation et assure l'enveloppe forfaitaire. Le directeur artistique de la Biennale sait alors s'il pourra ou non maintenir ses ambitions et lancer l'appel à projets.

DÉFILÉ ET BIENNALE DE LA DANSE : DES BUDGETS DISTINCTS

Pas de miracle : le Défilé de la Biennale de la danse a besoin de financements. L'événement est gratuit, tant pour les quelques 4 000 participants que pour les 250 000 personnes qui y assistent.

Le Défilé ne génère donc pas de ressources directes, alors qu'il engendre des frais techniques, d'organisation (salaires des chefs de projets et techniciens), de promotion, de sécurité. Par ailleurs chaque groupe sélectionné reçoit une enveloppe forfaitaire –à compléter par d'autres financements– qui l'aidera à mettre en œuvre son projet.

L'association La Biennale de Lyon gère le budget de la Biennale de la danse et celui du Défilé. Deux budgets distincts, sans commune mesure, puisque celui du Défilé pèse, selon les éditions, 6 à 7 fois moins que celui de la Biennale.

Des financements qui s'additionnent : illustration par le groupe Vaulx-en-Velin / Lyon 2018

REPUBLICQUE FRANCAISE
COMMUNE DE VAULX-EN-VELIN
EXTRAIT DU REGISTRE DES DELIBERATIONS DU CONSEIL MUNICIPAL
Séance du 14 décembre 2017
Compte rendu affiché le 21 décembre 2017
Date de convocation du Conseil municipal le 08 décembre 2017

Le montant global du projet est de 81 177 €. Le plan de financement du défilé s'établit de la façon suivante :

	Biennale de la danse de Lyon	Ville de Vaulx-en-Velin	Ville de Lyon	Compagnie Kadia Faroux
Participation	24 177 €	30 000 €	30 000 €	7 000 €

Pour l'ensemble de cette prestation, le coût pour la Ville de Vaulx-en-Velin s'établit à 30 000 € réparti sur les deux années d'exploitation de la manifestation, 2017 et 2018 réparti de la façon suivante : 10 000 € en 2017 et 20 000 € en 2018 versés sous la forme de subvention à la Compagnie Kadia Faroux.

Si besoin, l'association utilise le jeu des vases communicants, par exemple, pour remettre de l'argent sur le Défilé. Les subventions de la Région –qui ne flèche pas son financement entre Biennale et Défilé– l'argent issu du mécénat privé et les ressources propres de l'association (recettes de billetterie) permettent aussi de rééquilibrer les budgets. Jusqu'en 2019, le budget a été élaboré par une directrice générale des Biennesales redoutable d'efficacité, Sylvie Burgat.

LES MOYENS FINANCIERS ET MATÉRIELS DE CHAQUE GROUPE

Lors du premier Défilé, hormis le chorégraphe salarié par la Biennale, les groupes ne reçoivent pas systématiquement une aide financière du Défilé, il faut la demander au comité de pilotage qui décide de l'accorder ou non, en fonction de l'intérêt du projet (dans la limite de 40 000 francs).

Dès 1998, le fonctionnement a été celui qui perdure aujourd'hui : appel à projets, sélection, enveloppe financière forfaitaire accordée à tous les groupes sélectionnés. L'enveloppe, d'un montant de 12 958 euros en 1998, a atteint 27 000 euros en 2020-21. À charge pour chaque groupe de trouver le complément nécessaire auprès de financeurs publics ou privés, en numéraire ou en nature.

La Biennale de la danse communique à titre indicatif une répartition possible de cette enveloppe entre la rémunération du chorégraphe et l'aide au projet (achat de matériel, rémunération d'un plasticien pour le char, etc.), laissant chaque groupe utiliser l'enveloppe à sa guise.

Certains chorégraphes négocient avec leur opérateur une rallonge par rapport aux prévisions, car le volume de temps est énorme. D'autres au contraire ont moins, parce qu'ils partagent leur enveloppe avec plusieurs assistants.

Soit l'enveloppe est versée complètement à l'opérateur, qui s'arrange ensuite avec le chorégraphe, soit le chorégraphe est directement salarié par la Biennale avec un contrat de travail et des cachets. L'opérateur émet alors une facture de son côté pour l'aide au projet. Bien qu'assurant au chorégraphe la moitié des cachets nécessaires pour obtenir le statut d'intermittent, cette solution est aujourd'hui très peu utilisée. Solution la plus courante, le chorégraphe fait une facture à la Biennale et l'opérateur en fait une autre de son côté, pour l'aide au projet.



↑ de gauche à droite : N. Vallaud-Belkacem (porte-parole du gouvernement), G. Collomb (maire de Lyon) et A. Filippetti (ministre de la culture et de la communication) -2012 © Métropole de Lyon-Jacques Leone

Un groupe correspond presque toujours à un territoire à l'instar de la compagnie Kadia Faroux qui portait en 2018 un projet associant Lyon et Vaulx-en-Velin. Le groupe demande des aides aux collectivités qui lui correspondent : communes, intercommunalités, conseil départemental.

La participation des communes étant très variable, cela occasionne de profondes disparités de ressources entre les groupes. Certaines apportent un financement, d'autres apportent des moyens humains et techniques, d'autres les deux. La commune de Bron met ainsi à disposition ses personnels du service culturel (coordination du projet), de la communication, des services techniques, mais aussi des véhicules et accueille les soirées de clôture. Les contributions des villes ne sont pas proportionnelles à leur taille : avec moins de 10000 habitants, Feyzin a fait du Défilé un point d'appui à sa politique culturelle et apporte des moyens conséquents.

L'équipe de la Biennale a défendu la philosophie de l'enveloppe forfaitaire de même montant pour tous les projets sélectionnés, à chaque fois que le sujet est revenu en comité de pilotage. Sans cette enveloppe de départ, expliquent les chargés de projet du Défilé, des groupes dépourvus de soutien financier de leur commune n'auraient jamais tenté l'aventure, comme le groupe de Pont-de-Chéruy, qui a pu participer aux éditions 2000, 2002 et 2004.

L'enveloppe forfaitaire limite ainsi l'inégalité des chances de participation au Défilé entre territoires. La question revient néanmoins de manière têtue lors des comités de pilotage : faut-il en rester à ce fonctionnement, ou laisser chaque groupe trouver seul ses financeurs ? Il serait en effet possible que ce budget commun serve uniquement à financer l'organisation de la manifestation, et non les projets des groupes.

ÉTAT, COLLECTIVITÉS LOCALES, MÉCÈNES... LES FINANCEURS DU DÉFILÉ

L'État finance le Défilé par le biais de la DRAC AURA et par le FAS devenu FASILD, ACSE puis CGET/Commissariat Général à l'Égalité des Territoires, qui l'a financé sauf sur les éditions 1996, 2004, 2006, 2008. La Préfecture du Rhône et le Fonds d'Intervention pour la Ville (FIV) l'ont financé entre 1998 et 2008, et la Direction Jeunesse et Sports entre 2000 et 2004.

Lors des trois premiers Défilés, l'État, dans son rôle moteur, apporta un financement supérieur à celui des collectivités territoriales. À partir de 2002, celles-ci ont pris le relais. Ainsi, le financement de l'État a atteint un sommet lors des éditions 2000 et 2002, avant de descendre à 200 000 euros environ par édition, répartis à parts égales entre la Politique de la ville (CGET) et la DRAC.

Compte-rendu du Comité de pilotage du Défilé du 18 avril 2001

« Lors du tour de table financier « MM. Démonet et Guillemont soulignent la forte implication de l'État par rapport aux Collectivités territoriales et souhaitent voir s'équilibrer les crédits de l'État et ceux des Collectivités. »

« Le Comité de pilotage souligne que le Défilé est un événement d'agglomération, et qu'en conséquence, si le Grand Lyon se dote de compétences en matière culturelle, un effort financier de sa part serait justifié. »

La Région Rhône-Alpes apporte un financement en baisse, alors que le Grand Lyon l'a augmenté fortement. La Métropole de Lyon apporte à elle seule aujourd'hui 60% du budget « pot commun » du Défilé (70% si l'on rapporte son financement à l'ensemble des financeurs publics), sans compter une contribution non chiffrée de différents services (voirie, nettoie-ment, etc.) à la mise en œuvre du Défilé.

La Ville de Lyon et le Conseil général du Rhône ont cessé leur financement respectivement en 2004 et 2010, parce que le Grand Lyon s'est vu attribuer en 2005 la compétence des grands événements culturels, et qu'en 2015, il fusionnait avec le département du Rhône sur son périmètre, devenant Métropole. La Ville de Lyon continue à prendre en charge la logistique et le parcours du Défilé, un poste important qui n'a sans doute jamais été chiffré complètement¹⁹.

¹⁹. Une année, la Direction Logistique Garages et Festivités de la Ville de Lyon avait chiffré à environ 30 k€ son aide logistique : barrières, podiums, tribune PMR, tables, bancs, tentes et autres mobiliers pour le village des participants à l'arrivée. Le reste n'est pas chiffré : mise à disposition d'équipements municipaux (gymnases, écoles pour servir de loges le matin du Défilé, où la Biennale ne paye que le nettoyage et les heures supplémentaires du gardien), mise à disposition de nombreux agents de la police municipale, de réseaux d'affichage, etc.

Côté privé, le seul partenaire régulier est la Caisse des Dépôts. Le Club des Biennales réunit de petits mécènes, PME ou professions libérales, qui apportent chacun quelques milliers d'euros en contrepartie d'un accès privilégié à des moments dédiés (répétitions, rencontres d'artistes, etc.). D'autres partenaires ont soutenu le Défilé sur une édition (Sacem, Vivendi, BNP, Grand Casino de Lyon, SNCF, Cabinet Maât, GL Events, Fondation Groupe EDF, etc.).

D'autres financeurs auraient été possibles mais le comité de pilotage s'est opposé à la présence de partenaires privés dont l'activité contredit les axes de politique publique : comment justifier que McDonald's ou Coca-Cola apportent leur écot alors que les élus déplorent les dégâts de la malbouffe dans les quartiers ? Un autre partenaire a été le CNASEA de 1998 à 2002, sur le volet insertion.

HAUSSE DES COÛTS ET BAISSÉ DU « POT COMMUN » : UNE ÉQUATION DIFFICILE

Le Défilé de la Biennale doit faire avec cette équation : des participants nombreux qu'il faut encadrer, costumer ; des professionnels plus nombreux qui demandent –à juste titre– à être rémunérés pour leur travail de création et d'encadrement ; une équipe de la Biennale de la danse qui demande aux groupes d'améliorer la qualité des prestations (édition 2004 : travailler davantage avec les plasticiens sur les chars et donc accroître les dépenses sur ce volet ; édition 2008 : uniformiser la qualité des sonorisations), le tout avec une enveloppe financière en légère baisse depuis 2012 (le budget total du Défilé est passé de 1,14 million d'euros en 2012 à 1,04 en 2018²⁰).

INCERTITUDES ET FINANCEMENTS : LE LOT DES DIRECTEURS ARTISTIQUES

En amont du tour de table des financeurs, l'équipe de la Biennale consulte chacun pour connaître ses intentions. Et à chaque édition du Défilé ou presque, il faut se battre, convaincre, négocier avec les représentants de l'État qui doivent composer avec les décisions nationales de réduction des dépenses publiques, négocier avec les collectivités qui entendent redéployer leurs subventions sur des axes qu'elles jugent plus «stratégiques».

À l'issue de ce tour de table, l'addition des subventions apportées au Défilé permet de savoir si le socle est là pour lancer l'appel à projets. En général, ces échanges le permettent, mais il arrive aussi que les engagements des partenaires ne soient pas suffisants pour envisager sereinement la suite.

Compte-rendu du Comité de pilotage du Défilé du 26 juin 2001

« Sylvie Burgat souligne que de nombreux financements sont encore incertains : D.R.A.C., Région, Grand Lyon, Conseil général, Caisse des Dépôts et Consignations...

Le Sous-Préfet M. Demonet demande à chaque partenaire de prendre ses responsabilités et de préciser son niveau d'intervention le plus rapidement possible. »

Les incertitudes financières compliquent le lancement du Défilé. Est-il bien raisonnable de diffuser l'appel à projets sans avoir la garantie de leur financement ? Raisonnable ensuite d'annoncer à des groupes qu'ils sont sélectionnés sans certitude de pouvoir les financer ? Pour cette raison, le Copil a pu attendre, pour informer les candidats de leur sélection, d'avoir les garanties des financeurs. Il a même pu aller jusqu'à agiter le spectre d'une annulation du Défilé (édition 2006).

Compte-rendu du Comité de pilotage du 6 juillet 2005

« Rappel : au dernier Comité le tour de table financier faisait apparaître une « incertitude » d'environ 150 000 €.

À ce jour, l'État annonce une baisse de 28% (25% au dernier Comité) de son apport via le FIV et la DRAC.

La DRDJS ne pourra apporter de réponse avant janvier ou février 2006 mais pense que son apport ne dépassera pas 50% de la somme budgétée (apport 2004).

La Région ne peut rien confirmer pour l'instant et indique que le financement du Défilé fera l'objet d'une négociation globale Biennale-Défilé.

Le Conseil général a été contacté par le Président du Comité mais n'a pas donné de réponse.

Conclusion : l'incertitude s'élève maintenant à 230 000 €, dont 57 000 € ne seront de toute façon pas confirmés, puisqu'ils correspondent à la diminution de l'apport de l'État. »

20. La baisse est plus importante en réalité parce que depuis 2014, le budget du Défilé incorpore pour environ 10% une ligne qui ne le concerne pas directement («projets amateurs dans les Biennales» : cours de danse dans l'espace public, *battle* des enfants, bals...), et qu'on raisonne ici à euros constants.

21. Comité de pilotage n°2 – Bilan 14 mars 2017.



↑ Le Défilé 2016_Gerland©Philippe Dujardin

FAUTE DE FINANCEMENT, DES RENONCEMENTS : LES DÉFILÉS 2014 ET 2016

L'arrivée de Dominique Hervieu à la direction artistique du Défilé donne lieu, nous l'avons dit, à un renouveau : elle fourmille d'idées pour davantage mobiliser les amateurs, pour qu'entre deux Défilés la dynamique perdure, et que les projets mobilisent des publics variés. Las, des problèmes budgétaires s'ajoutent à d'autres déconvenues pour signer la suppression de plusieurs de ses inventions. Ces alertes sont aussi pour l'équipe de la Biennale le moyen de remobiliser ses financeurs.

Finalement, des solutions seront trouvées pour limiter les dégâts. Lors de l'édition 2016, des cours de danse sont maintenus grâce au financement du centre commercial de la Part-Dieu. Les Cinébals annulés dans la Métropole peuvent malgré tout avoir lieu à Clermont-Ferrand. Le volet international (Turin et Barcelone) n'a pas l'envergure prévue initialement, mais est quand même maintenu²¹. Ces contraintes budgétaires ne se répercutent pas sur la qualité de l'événement, parce que l'enveloppe forfaitaire ne baisse pas, que les groupes ont recours à d'autres sources de financement souvent bien plus importantes, et que l'engagement des artistes et le savoir-faire des chorégraphes ayant une ancienneté dans la manifestation sont des garde-fous.

CR du Comité de pilotage (Bilan) du 13 mars 2015

« Dominique Hervieu souligne que des projets entiers ont été abandonnés pour faire face à la baisse des financements : ainsi les Tutti, les Cinébals, le Flashmob et le Bal africain n'ont pas été reconduits cette année. Elle ajoute que ces nouvelles propositions signaient sa direction artistique. (...) Dominique Hervieu signale également qu'elle n'a plus de marge de manœuvre artistique pour enrichir et renouveler l'événement, ce qui est très frustrant pour une directrice artistique qui a déjà abandonné en 2014 les Tutti et le Cinébal, deux événements remarquables par le public et les médias en 2012. Elle précise enfin qu'en aucun cas elle ne fera une édition « au rabais », pour le respect du public et des participants, et pense que le Comité de pilotage devra peut-être assumer collectivement de mettre en suspens l'édition 2016 du Défilé. »

CR du Comité de pilotage du 7 juillet 2015

« Les ajustements possibles pour faire des économies sur le budget 2018 sont la suppression du char d'ouverture, la suppression du spectacle de la Place Bellecour. »

Dominique Hervieu demande que le Comité de Pilotage puisse se réunir de nouveau en novembre 2017, en cas de baisses budgétaires importantes, pour que les tutelles décident des coupes à faire. »

Pré-bilan financier de l'édition 2016

« Il est décidé de :

- diminuer le budget de l'ouverture (invitation de la Cie Transe Express avec des amateurs de Drôme-Ardèche),
- maintenir le budget du spectacle final place Bellecour (invitation de la compagnie iséroise Yoann Bourgeois),
- supprimer les t-shirts offerts aux participants,
- diminuer le coût du repas offert aux participants,
- diminuer le budget affecté aux activités, menées dans les établissements pénitentiaires,
- diminuer le budget dédié aux cours de danse place des Terreaux. »

↓ Défilé au stade de Gerland (2016)©Métropole de Lyon-Thierry Fournier



DES OPÉRATEURS À LA PEINE

Les opérateurs lyonnais font souvent remonter qu'ils ont des moyens insuffisants, tant financiers que « directs » (accès à des espaces de répétition, personnel municipal mis à disposition, prêt de matériel ou de véhicule...) pour porter des projets de Défilé. D'autant plus que dès la première édition, il a été démontré qu'une participation engendre un engagement énorme, pour tous les professionnels concernés.

Les difficultés financières des groupes lyonnais deviennent un sujet central dans les réunions du comité de pilotage. Après le Défilé 2008, la MJC de La Duchère, opérateur du groupe Lyon 9^e/Écully/Dardilly, se retrouve avec un déficit dont elle va mettre des années à se remettre. Avoir porté le Défilé à quatre reprises ajoute à ses difficultés structurelles.

Bilan du Comité de pilotage du 14 mars 2002

« La Duchère : la M.J.C., opérateur du projet, sollicite une aide supplémentaire du Comité de pilotage à hauteur de 20 000 €. Celle-ci ne peut être accordée pour deux raisons : d'une part le budget ne le permet pas, et d'autre part les financeurs ont déjà soutenu ce projet plus fortement que d'autres (Ville de Lyon, FASILD, Politique de la ville). »

Les directeurs de centres sociaux et MJC, qui sont les opérateurs traditionnels du Défilé à Lyon renoncent bien souvent à déposer une candidature, pour ne pas s'exposer à des difficultés budgétaires. En 2012, une subvention exceptionnelle permet de combler le déficit du projet porté par la MJC Laënnec-Mermoz et le centre social Laënnec pour Lyon 8^e.

En 2013, quand il est avéré qu'un seul groupe lyonnais participera à l'édition 2014, l'adjoint lyonnais au logement et à la Politique de la ville Louis Lévêque interpelle le comité de pilotage sur les problèmes de financement du projet lyonnais. Historiquement, explique-t-il, en plus de sa participation au « pot commun », la Ville de Lyon consacrait 50 000 euros aux groupes lyonnais du Défilé, quel que soit leur nombre. Une somme insuffisante, qui mettait systématiquement les opérateurs en difficulté à l'issue de l'événement (Comité de pilotage du 20 juin 2013).

La solution trouvée pour le Défilé 2014 est alors pour le moins baroque : les MJC et centres sociaux interpellent à l'unisson la Ville de Lyon pour que les coûts réels soient pris en compte, et lui demandent une subvention de 100 000 euros. Le comité de pilotage décide d'accorder l'équivalent de deux enveloppes financières au projet lyonnais retenu, mais sans l'énoncer comme tel, pour ne pas créer une jurisprudence.

LE « POT COMMUN » EN DÉBAT

La disproportion des apports financiers aux groupes (complémentaires à l'enveloppe forfaitaire) est un autre serpent de mer du comité de pilotage. Les élus de la Ville de Lyon appellent régulièrement à rééquilibrer un « budget déjà largement financé à l'origine par des crédits lyonnais et rhodaniens » (Bilan du Comité de pilotage du 30 novembre 2001).

La place grandissante des groupes « régionaux » pose aussi des questions. La Ville de Lyon, et assez rarement la Métropole, ont pu estimer qu'au regard de la contribution de la Région (20%) au pot commun, les groupes régionaux pourraient être moins nombreux. La Région conteste cette analyse, faisant valoir qu'elle participe au budget commun, mais soutient aussi des équipes artistiques et des équipements qui portent les projets et les groupes du Défilé, sur les lignes culture ou CUCS ou dans le cadre des CDRA.

Compte-rendu du Comité de pilotage du Défilé du 26 juin 2001

« Il y a une forte disproportion entre les financements accordés par les collectivités locales à leurs projets, selon que ces derniers sont lyonnais ou extérieurs. Au départ la Ville de Lyon finance le pot commun et ses 7 ou 8 groupes (36 000 F chacun en 2000), tandis que les autres villes n'ont qu'un projet à financer et ne participent pas au financement global de la manifestation (Ville de Décines 400 000 F, Ville de Villeurbanne 350 000 F par exemple pour 2002).

De plus, les projets hors-Rhône peuvent solliciter leurs Conseils généraux, Préfectures, D.D.J.S. etc., ce que ne peuvent faire les groupes rhodaniens alors que paradoxalement la majorité des fonds du Défilé proviennent de financeurs de ce département. Le jour J, il y a un risque de « sentir » cette disproportion.

Plusieurs idées sont avancées :

- Interpeller le Réseau des Villes de Rhône-Alpes qui avait directement pris en charge à la place du Comité de pilotage le financement des trois projets hors-Rhône en 1998 (Bourg, Chambéry, Grenoble). Cette année les projets des huit villes du Réseau ont d'ores et déjà été retenus : Roanne, Saint-Étienne, Annecy, Chambéry, Grenoble, Valence, Bourg et bien sûr Lyon.
- Une meilleure mutualisation des fonds, notamment par une participation des collectivités (« ticket d'entrée ») au pot commun,
- Deux niveaux de financement différents selon l'origine géographique du projet et son « taux » de financement local,
- Auto-financement des projets largement financés par leur(s) collectivité(s), comme des groupes invités, donc sans l'apport du Comité de pilotage. »

Autre question souvent posée au début du Défilé : pourquoi Lyon est-elle la seule commune de l'agglomération lyonnaise à participer au pot commun, d'autres communes ne pourraient-elles pas contribuer ?

Bilan du Comité de pilotage du 14 mars 2002.

« Pascale Bonniel-Chalier revient sur la question du financement Ville de Lyon en expliquant que la diminution de la subvention envisagée ne constitue ni un retrait ni une suspicion envers un projet que la Ville apprécie. Elle remarque que la Ville de Lyon a le plus grand mal à financer « ses » groupes, contrairement à d'autres communes, et pose à nouveau la question de la participation des autres communes au pot commun. Enfin, elle souhaiterait que l'on valorise la participation des divers services de la Ville (logistique, espaces verts, etc.). »

En raison du mode de financement du Défilé, la Métropole de Lyon finance les projets de territoires situés à l'extérieur de son périmètre. Quand, lors d'une édition du Défilé, cinq projets localisés dans l'Isère sont retenus, cela signifie que ces cinq projets recevront une enveloppe forfaitaire issue du « pot commun », que le département de l'Isère n'abondera pas. Ils pourront demander à leur intercommunalité, ou au Conseil départemental de contribuer à leur financement complémentaire, alors que le contraire ne sera pas vrai, puisque la Métropole n'apporte pas de finan-



↑ Le Défilé _ Opéra (2014) © Métropole de Lyon-Jacques Leone

Le financement du Défilé, miroir de son histoire

1996

Le Défilé repose beaucoup sur le bénévolat. Dans bien des groupes, les seuls à être rémunérés sont le chorégraphe (salarié par le Défilé de février à septembre) et le régisseur. Il manque notamment des locaux de grande capacité aux groupes lyonnais pour les répétitions (Bilan de la coordination administrative 1996).

1998

Les élus du Front national qui ont accédé à la tête de l'exécutif régional suite à un accord avec Charles Million (UDF) s'opposent au financement du Défilé ayant pour thème « La Méditerranée, un cercle ouvert sur le monde ».

Pierre Vial, premier vice-président F.N. de la commission culture a expliqué lors de la session plénière du Conseil Régional, le 28 juillet 1998 qu'en refusant une subvention supplémentaire de 400 000 francs, son parti a voulu envoyer un signal fort pour refuser d'aller vers une société multiculturelle et multiethnique.

2004

Des participants chouchoutés : la participation au Défilé est gratuite et donne aussi lieu à des prestations diverses pour les défilants. Lors du Défilé, les participants de l'agglomération sont transportés gratuitement par les TCL.

Des locaux sont mis à disposition pour l'accueil des groupes (collèges, lycées, etc.). 4 500 sacs-papiers froids sont distribués par un prestataire et autant de t-shirts du Défilé sont offerts aux participants. Le service billetterie de la Biennale leur donne la possibilité de choisir parmi 22 spectacles. 1960 invitations ont été ainsi offertes aux participants, pour une valeur d'environ 29 400 €. (Le Défilé 2004 – Bilan de l'équipe de coordination)

2016

Une hausse des dépenses de sécurité : en raison des attentats, des dépenses nouvelles arrivent. Le surcoût sécurité lié au plan Vigipirate renforcé est de l'ordre de 80 000 € sur les éditions 2016 et 2018. Le jour du Défilé, environ 400 agents de sécurité sont mobilisés, contre une centaine quelques années auparavant.

2020-21

En raison de la pandémie, les financeurs augmentent l'enveloppe accordée à chaque groupe parce que certains d'entre eux ont dû prolonger des contrats à durée déterminée ou recourir au chômage partiel.



1 Défilé des Terreaux à Bellecour, via la rue de La République (2010) © Métropole de Lyon-Jacques Leone

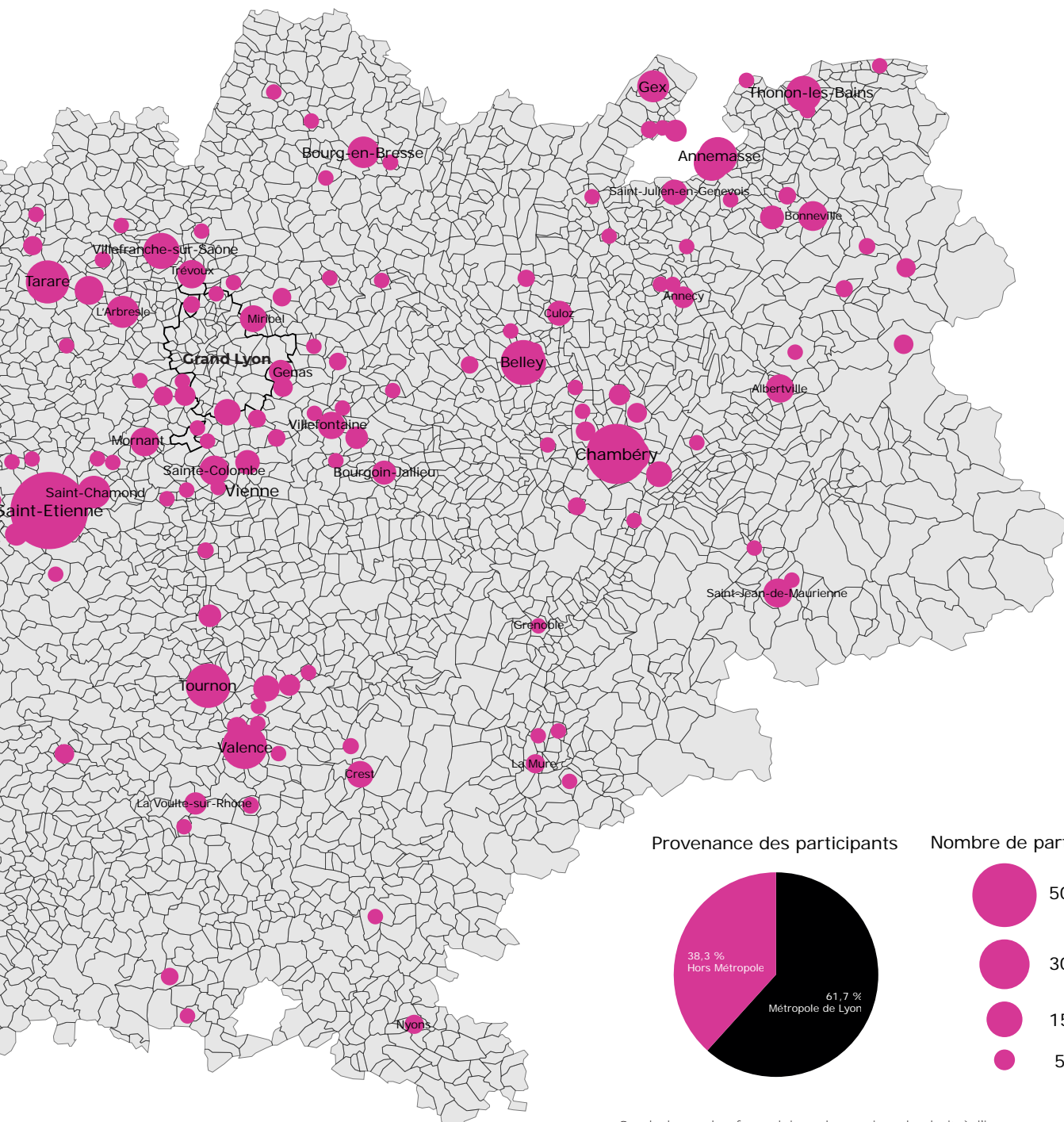
partie 4

QUI PARTICIPE AU DÉFILÉ ? DES TERRITOIRES ET DES PUBLICS

Cette partie propose des clés de lecture sur la participation au Défilé.

Quels sont les territoires qui participent, selon quelles modalités, quelles dynamiques ?
Que révèlent cette géographie de la participation et les évolutions historiques de la distribution du Défilé dans la métropole et au-delà ?

Qui sont les participants ? Comment se compose ce public, dont on défend la mixité et les échanges ?
Comment évolue-t-il au cours du temps ?



Sur la base des formulaires de cession de droit à l'image remplis par les participants, de 3500 à 4000 par édition, cette carte représente le niveau de participation par codes postaux (parfois une seule commune, parfois plusieurs) sur les cinq éditions allant de 2010 à 2018.

LES TERRITOIRES DU DÉFILÉ

Pour chaque édition, le Défilé se prépare au sein d'ateliers disséminés dans et à l'extérieur de l'agglomération lyonnaise.

Alors que des communes telles que Lyon ou Villeurbanne sont comme «abonnées» à l'événement, d'autres, comme Saint-Fons ou Givors dénotent par leur absence. Quels sont les territoires mobilisés par le Défilé ? Quelles évolutions peut-on constater ?

MODALITÉ DE SÉLECTION DES PROJETS ET DE RECRUTEMENT DES PARTICIPANTS

Lors des premières éditions, 17 à 28 projets sont sélectionnés (point culminant pour l'édition 2000), autant de groupes qui auront l'honneur de défiler dans les rues de Lyon. Depuis 2012, leur nombre est limité à une douzaine. Il s'agit d'un choix de la direction artistique.

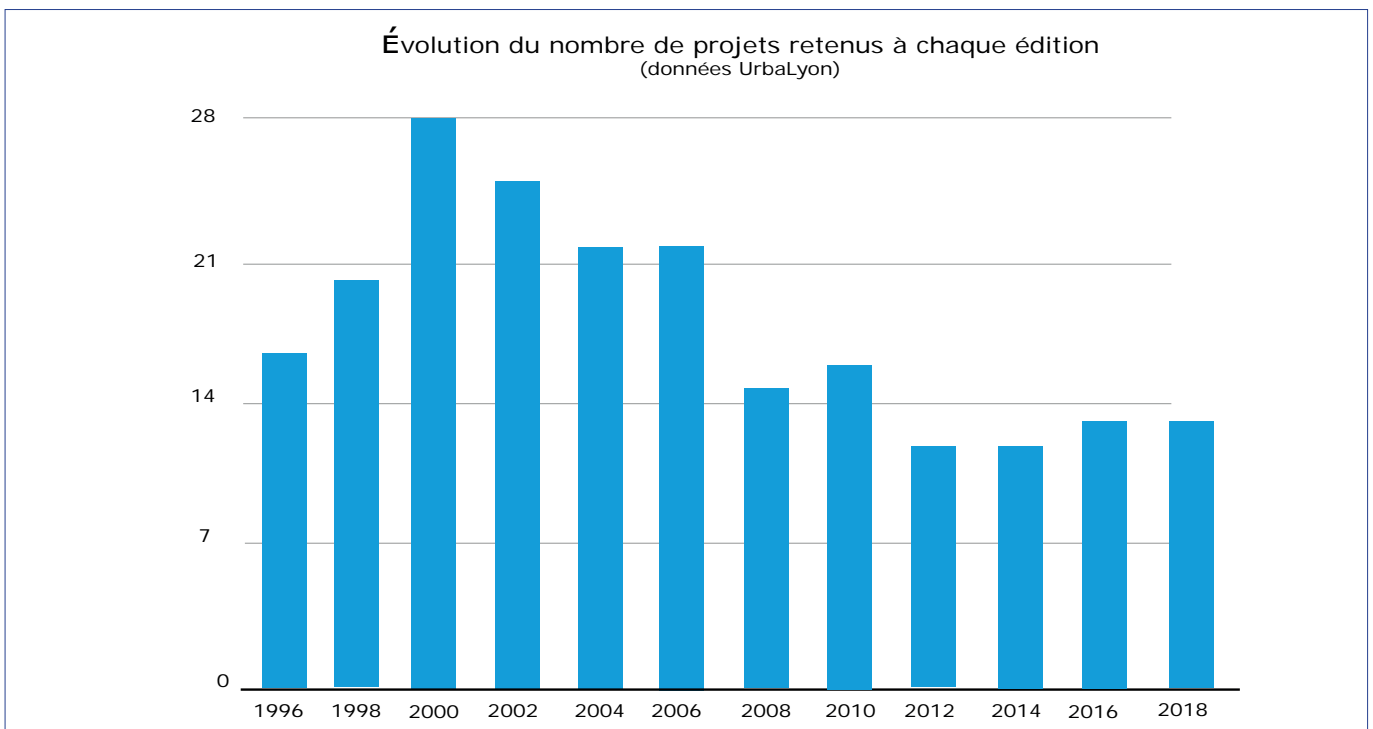
À de notables exceptions près (comme les projets de Kadia Faroux), chaque groupe est rattaché à un projet, à un opérateur, et à un territoire dans lequel l'opérateur cherchera des institutions partenaires, des collectivités pour abonder le budget du groupe, et recrutera les participants aux ateliers²².

Au moment de la sélection, les chefs de projet de la Biennale de la danse veulent savoir quel est le «terrain de jeu» de chaque projet, autrement dit : quelles sont les communes impliquées. La détermination de l'aire géographique de recrutement des participants est un élément clé de la communication produite par l'équipe de la Biennale de la danse.

À l'automne, les années impaires, affichettes et flyers sont diffusés par les opérateurs dans les équipements culturels, écoles de danse, MJC, à Lyon et en Rhône-Alpes : «Oyez Oyez, Brondillants/Vénissians/Villeurbannais... Venez vous inscrire au Défilé ! Oyez oyez, habitants du Trièves et de la Matheysine, du Pays Viennois ou du Val de Saône, des ateliers danse vont s'ouvrir»...

Pour autant, chaque projet se donne ses propres règles : pour s'inscrire au groupe de Bron, il faut habiter la commune, ou y travailler, ou y étudier, ou être adhérent d'une association. Ces règles sont susceptibles de changer lors de l'édition suivante, en fonction par exemple du nombre d'inscrits.

Parfois, la commune demande à l'opérateur de réserver à ses habitants un pourcentage des places dans les ateliers. Dans d'autres, comme Vaulx-en-Velin lorsque Maurice Charrier était maire, la participation importante de personnes étrangères à la commune est vue comme un signe d'amélioration de leur image.



À chaque projet correspond donc un territoire, dont les contours peuvent devenir flous en fonction des critères de recrutement. Bien des groupes laissent une place aux « extérieurs » s'ils sont prêts à faire des kilomètres, et que les participants sont mobiles. Ils l'ont même été de plus en plus entre 1996 et 2021, selon les données d'UrbaLyon.

Quand une commune ne prend pas part à une édition, les habitants désireux de participer malgré tout se reportent sur un autre groupe, privilégiant, selon les cas, la proximité géographique ou l'accessibilité en transport en commun, l'attachement à un chorégraphe ou à un projet, ou encore la présence d'amis ou de membres de leur famille.

UNE TENDANCE DES TERRITOIRES À S'UNIR

Le territoire impliqué sera, selon les groupes, un arrondissement de Lyon, une commune, une intercommunalité, un département, ou encore l'union de plusieurs de ces entités. On a pu voir s'associer deux communes, comme Vaulx-en-Velin et Sainte-Foy-lès-Lyon, trois, comme Saint-Priest, Corbas et Décines, et parfois des communes bien plus nombreuses, une commune et un département, comme Chambéry et la Savoie, un arrondissement lyonnais et l'agglomération toute entière... Les possibilités sont nombreuses.

Des associations entre villes ont pu créer des liens inattendus, et bousculer certaines représentations. Le cas le plus frappant est celui de Vaulx-en-Velin et Sainte-Foy-lès-Lyon, très éloignées géographiquement et socialement, et pourtant parties sept fois ensemble au Défilé.

Ces associations de territoires ont été encouragées par la Biennale dès les années 2000 pour mutualiser les coûts et massifier les participants. Des opérateurs et chorégraphes ont aussi opté pour cette solution afin d'éviter de porter seuls un projet aussi lourd, ou pour diversifier leurs sources de financement. À l'inverse, des communes ont toujours tenu à partir seules, par principe (Vénissieux), ou par surabondance de participants potentiels (Lyon, Villeurbanne, Bron).

22. Dans de très rares cas (Bourg et Cap 3 B en 2014, Ain et Université Lyon 3 en 2020-21), des groupes ont associé un territoire et une institution.

23. Lors du Comité de pilotage du 31 janvier 2013, Philippe Delpy, délégué du préfet à la Politique de la ville, interpelle sur les projets intercommunaux qui risquent d'induire la perte des publics prioritaires.



↑Le Défilé rue de la République (2014)©Métropole de Lyon-Jacques Leone

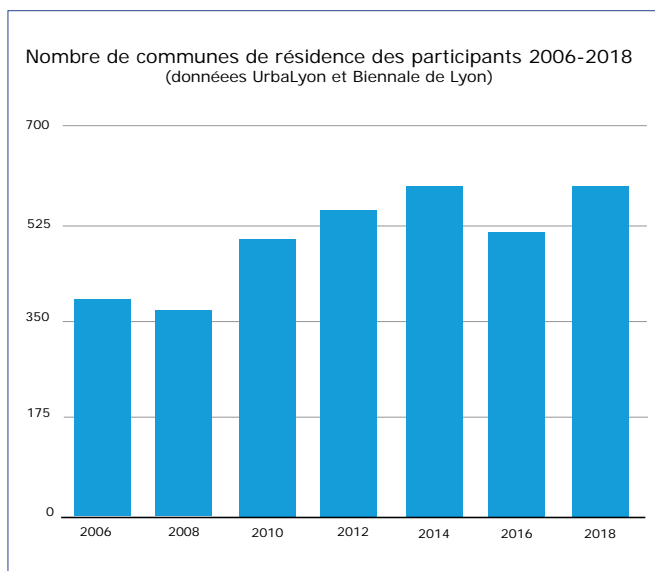
Pour ces raisons, les projets « interterritoriaux », inexistantes lors des éditions 1996 et 1998, ont été de plus en plus nombreux jusqu'à constituer la moitié des groupes sélectionnés. Par ailleurs, les territoires représentés lors du Défilé ont été de plus en plus vastes : les projets portés par des quartiers et arrondissements lyonnais ont laissé la place à des projets de villes, ou à des projets accordant une large part aux intercommunalités et départements. Ce choix a pu être contesté. Certains membres du comité de pilotage du Défilé ont pu s'alarmer d'une recherche d'inter-territorialité qui fait passer au second plan la recherche de publics défavorisés socialement²³.

Participation de Lyon au Défilé : la peau de chagrin

Lors du premier Défilé de la Biennale, 10 groupes du Défilé sur les 17 présents viennent d'arrondissements de Lyon ! 4 groupes viennent même du 1^{er} arrondissement, celui des Pentes de la Croix-Rousse. Dix ans plus tard, en 2006, les arrondissements de Lyon sont moins nombreux, avec 6 groupes sur les 22 du Défilé. À partir de 2012, ils disparaissent quasiment. Lyon n'est plus représentée que par 1 ou 2 groupes sur les 12 du Défilé (en 2020-21, on note une légère remontée : 3 groupes).

DES PARTICIPANTS ORIGINAIRES DE CENTAINES DE COMMUNES

Lors d'une édition « normale » du Défilé, c'est-à-dire hors attentats (2016) ou Covid (2020-21), les participants du Défilé sont issus d'environ 600 communes de la région Auvergne-Rhône-Alpes.²⁴



CES TERRITOIRES QUI PARTICIPENT LE PLUS

Toutes les communes ne sont pas égales en matière de participation au Défilé. Selon leur sociologie, leur histoire, leur place au sein de la métropole, ou encore leur relation au Défilé, elles peuvent être amenées à s'investir plus ou moins régulièrement.

Certains territoires participent systématiquement au Défilé. C'est le cas de trois communes : Lyon, Villeurbanne et Vaulx-en-Velin. Bron n'a manqué qu'un Défilé, Vénissieux et Rillieux-la-Pape, trois seulement. Pour les élus de Lyon, Villeurbanne, Vaulx-en-Velin ou Vénissieux, une non-participation est difficilement concevable.

Lyon est aussi la ville qui accueille le Défilé, qui a contribué à sa naissance, et dont la population en Politique de la ville est la plus nombreuse dans l'agglomération. Pour ces raisons, ses élus s'assurent qu'un groupe au moins représente la ville.

Les autres communes fidèles au Défilé ont aussi un grand nombre d'habitants dans leurs quartiers en géographie prioritaire (Vénissieux : 24217, Villeurbanne : 13946, Bron : 10589, etc. – données 2018²⁵).

Pour Villeurbanne et Bron, il convient d'ajouter le soutien politique sans faille des élus au Défilé, et pour Vaulx, la longue présidence du comité de pilotage du Défilé par son maire, Maurice Charrier.

Si un territoire revient édition après édition, cela veut-il dire que les participants sont issus de ce même territoire ? Pas forcément. Le groupe Drôme-Ardèche, par exemple, est revenu à huit reprises au Défilé, mais avec des opérateurs et des chorégraphes presque toujours différents.

Leur implantation a influencé la provenance des participants. Ils venaient surtout de la Drôme et de l'agglomération valentinoise en 2000 et 2002, quand l'opérateur était l'association La Source du chorégraphe Régis Bourquin, et bien plus de l'Ardèche par exemple, quand l'opérateur en 2014 était l'Union départementale des MJC.

DES COMMUNES « CLÉS » : QUAND LA BIENNALE VA À LA RENCONTRE DES ÉLUS

L'équipe de la Biennale intervient pour assurer la présence de « communes clés », de par leur taille dans l'agglomération lyonnaise et leur nombre d'habitants situés dans les quartiers prioritaires. Pour cela, elle va à la rencontre des élus de ces communes lorsqu'elle décèle le risque d'une non-candidature ou d'une candidature qui pourrait échouer à franchir le cap de la sélection (projet enclenché trop tard, ou trop faible).

Lors du comité de pilotage du 21 janvier 1998, l'absence de Lyon 9^e et Vénissieux est constatée. Le comité décide alors de contacter la municipalité vénissienne « pour tenter de faire évoluer la situation, sachant que Traction Avant et ACAPI sont prêts à s'investir » (CR).

Semblable mésaventure se produit à Vaulx-en-Velin : quand Mediactif cesse d'être l'opérateur du Défilé en 2017, à la suite d'une reprise en main municipale, les coordinateurs rencontrent l'adjointe à la culture pour l'inciter à déposer une candidature solide.

24. Données issues des formulaires de cession de droit à l'image recueillis par la Biennale auprès des participants des ateliers, croisées avec les données recueillies par l'Agence d'urbanisme auprès des opérateurs.

25. Données <https://sig.ville.gouv.fr/Territoire/69266>

CR du Comité de pilotage (Bilan) du 14 mars 2017

Quand les chefs de projet signalent au comité de pilotage les démarches entreprises pour obtenir les candidatures des villes :

« Une attention particulière est portée à certains territoires prioritaires de la Métropole de Lyon :

-Saint-Priest : pas d'adjoint à la culture, pas de DAC, pas de chargé de mission culture et départ du directeur de la MJC, opérateur depuis de nombreuses années, interpellation du directeur de projet ORU.

-Vaulx-en-Velin : départ de l'opérateur historique du Défilé depuis 1996 (Médiactif) ; interpellation de la directrice du GPV et rendez-vous mi-mai avec l'adjointe à la culture.

-Saint-Fons (absent du Défilé depuis 1998) : souhait des élus de participer, possibilité d'intercommunalité avec Feyzin.

-Vénissieux : rendez-vous avec l'adjoint à la Culture mi-mai »

Les efforts déployés par les chefs de projet et le directeur ou la directrice de la Biennale ne suffisent pas toujours à obtenir la présence des communes souhaitées. Le comité de pilotage du 30 novembre 2001 le constate : « Le projet de Saint-Fons ne peut se mettre en place, faute d'opérateur d'une part et de soutien (financier et/ou logistique) de la Mairie d'autre part ».

Bien des projets ne voient pas le jour, des élus ne souhaitant pas s'engager, pour de nombreuses raisons. Certains refusent notamment d'engager leur commune dans le Défilé pour ne pas servir politiquement le maire de Lyon, auquel reste associé le prestige du Défilé, ou pour marquer une opposition à des politiques de la Métropole.

L'absence du Défilé de certaines communes de l'agglomération peut surprendre au regard de la part de leurs habitants dans des QPV. C'est le cas de Civors (8088 habitants dans ces quartiers), Saint-Fons (7853), ou encore Tarare (1611) ou Oullins (1254), qui n'ont participé qu'une ou deux fois en 25 ans.

LA PRÉSENCE CROISSANTE DES TERRITOIRES HORS MÉTROPOLE

Les groupes « régionaux » (hors métropole de Lyon) représentent la moitié des groupes lors des deux dernières éditions, 2018 et 2020-21, alors que de 1998 à 2004 par exemple, ils en représentaient plutôt le quart ou le tiers. C'est l'aboutissement d'un long cheminement, non anticipé au départ. Lors du premier Défilé, aucun groupe n'est extérieur à l'agglomération.

Pour la deuxième édition, la Biennale reçoit des candidatures spontanées de territoires hors métropole. Des financeurs du comité de pilotage s'en réjouissent : la Région, la DRAC mais aussi le FAS, agissent à l'échelle de la région. Tant mieux si le Défilé s'étend ainsi ! Guy Darmet y voit aussi un signal encourageant. Le Copil valide alors cet élargissement. Cette modification n'est pas (et ne sera jamais) vraiment discutée, sauf sur son volet financier puisque les groupes extérieurs bénéficient du budget commun du Défilé, essentiellement abondé par des collectivités lyonnaises.

Cet élargissement surprend le comité de pilotage par son ampleur, et il travaille à le contenir. Au moment de la sélection des groupes au Défilé 2012, devant le faible nombre de candidatures lyonnaises intra-muros (deux seulement) et l'afflux de candidatures hors Rhône (plus de la moitié), il est décidé de n'en retenir qu'une par département (CR Copil du 29 sept. 2011). Quand il s'agit de préparer le Défilé 2018, le comité de pilotage constate que la part des candidatures extérieures a encore grossi. Des 19 candidatures reçues, 12 sont régionales (hors Rhône).

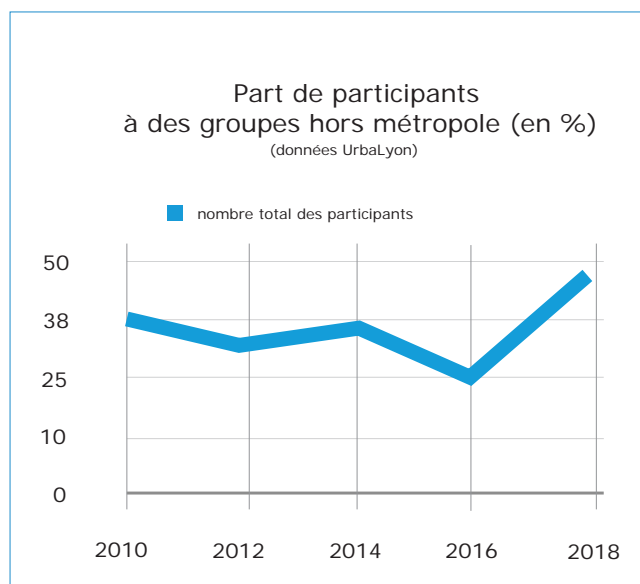
Les données produites par l'Agence d'urbanisme (depuis 2010) indiquent néanmoins une relative stabilité de la part de participants hors métropole sur les éditions 2010/2012/2014, une baisse en 2016 et une nette croissance en 2018. Cette année-là, 47% des participants se sont impliqués dans des groupes situés hors de la Métropole, une part en progression de 22 points entre les deux éditions. Au total, si l'on ajoute à cela que 16% des participants aux ateliers proposés par l'un des six groupes de la Métropole de Lyon résident en dehors, cela signifie que les habitants de la métropole sont désormais à parité –voire moins nombreux– à participer au Défilé que ceux qui habitent à l'extérieur.

Cette présence des territoires extérieurs s'appuie sur la montée en puissance des Conventions territoriales pour l'éducation artistique et culturelle (CTEAC), permettant le financement par l'État et la Région de résidences d'artistes pluriannuelles. Le Défilé peut alors être utilisé par ces compagnies comme outil de mobilisation des publics ou objectif final de la résidence, et permet le développement de leurs participations (deux groupes CTEAC en 2018 et 2020). Le Défilé retrouve ainsi une part de son rôle dans l'intervention sociale de l'État et des collectivités, alors qu'il le perd progressivement en milieu urbain.

ÉVOLUTIONS RÉCENTES DES PUBLICS PARTICIPANTS

Si le Défilé rassemble à chaque édition environ 200 000 spectateurs, son premier public reste ses 3 à 4 000 participants : il se compose des défilants (danseurs, musiciens et circassiens), mais aussi des fabricants de costumes, de chars et des décors, des photographes et vidéastes, des porteurs d'eau, et des soutiens logistiques divers.

Un regard sur les chiffres des éditions récentes (fournis par l'Agence d'urbanisme depuis 2010) permet de mieux cerner ce public et les dynamiques de ses évolutions.



UN ÉVÉNEMENT DONT IL A FALLU CONTENIR LA CROISSANCE

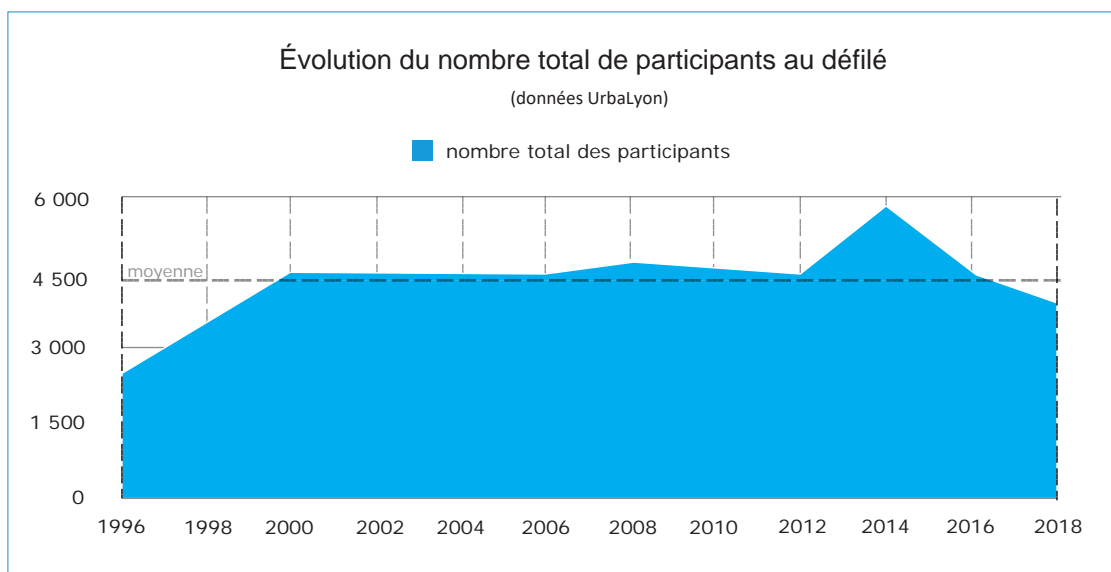
Le nombre global de participants (défilants et autres bénévoles) a rapidement augmenté pour se situer au-dessus de 4 000 chaque année.

Ce nombre reflète la volonté des organisateurs d'un événement massif, présentant des milliers de défilants dans les rues de Lyon. Dès la première édition, un nombre «plancher» de 150 défilants par groupe est fixé, permettant de garantir un Défilé homogène et de grande ampleur dans les rues lyonnaises, impliquant également un nombre important d'autres participants autour d'eux (décors, costumes, etc.).

L'année 2014 est marquée par une affluence record, en raison de l'augmentation régulière de la taille des groupes : trois groupes dépassent cette année-là les 500 défilants ! C'est aussi un effet du jumelage de Lyon avec Turin, pour le Défilé de marionnettes (*Les Honorables Délégations, Attention v'là l'gratin*), sous la direction de Denis Plassard : 400 Turinois défilent alors aux côtés des 400 Lyonnais pour ce seul groupe, tandis qu'un autre groupe vient du Grand Genève.

En 2016, la décision est prise de limiter les collectifs à 500 défilants et de sensibiliser les groupes à cet enjeu. Le contexte des attentats amène également une certaine proportion de participants à renoncer au Défilé, bien que tous les groupes soient présents dans le stade de Gerland.

En 2018, cette nécessité de maîtrise des effectifs est intégrée, ce qui aboutit à une légère baisse.





↑Préparatifs au Palais des Sports de Gerland (2016)©Métropole de Lyon-Thierry Fournier

L'ambition actuelle, aux dires des organisateurs, est de poursuivre un travail qualitatif de diversification des publics, et de continuer à contenir cette potentielle augmentation du nombre participants.

DES PUBLICS TRIBUTAIRES DE LA GÉOGRAPHIE PRIORITAIRE

La présence des habitants des quartiers populaires est un enjeu majeur, formulé dès la première édition, au cœur du rôle que le Défilé veut jouer dans la cité. Cette présence s'objective essentiellement à travers la participation d'habitants en géographie prioritaire, dispositif permettant l'implication des acteurs et des crédits de la Politique de la ville.

Effet de cette volonté, à chaque édition, entre un cinquième et un quart des participants sont originaires des QPV des communes participantes.

Les communes ayant participé le plus souvent au Défilé sont celles de l'est lyonnais, de Vaulx-en-Velin à Feyzin en passant par Villeurbanne, Bron, Vénissieux et les 3^e et 8^e arrondissements de Lyon. Cette proportion correspond à la part d'habitants en QPV de l'agglomération.

Un débat traverse cependant de longue date le comité de pilotage : pour les collectivités locales et les organisateurs, on peut se réjouir que ce taux de participation reflète la morphologie d'ensemble du territoire. Le Défilé est un événement pour tous ! Mais l'État s'interroge régulièrement : si le Défilé concerne autant les habitants des QPV que les autres politiques publiques, doit-il être considéré comme une politique à destination des quartiers prioritaires ? Ou ne doit-il pas plutôt faire l'objet d'un financement de droit commun, l'objectif de la Politique de la ville étant de faire davantage pour les QPV ?

Copil 2004

« Si, au lancement de cette opération qui s'adressait alors prioritairement aux publics des grands ensembles urbains et qui a permis d'affirmer toute la richesse des multiples cultures de l'agglomération lyonnaise, il était logique que l'État marque un soutien important, cela l'est moins aujourd'hui.

En effet, le Défilé est devenu une grande fête urbaine qui semble avant tout devoir être soutenue par les collectivités territoriales de par sa reconnaissance établie et son large rayonnement ».

En 2005, le sous-préfet à la Politique de la ville et à la cohésion sociale Pascal Othéguy disait encore constater que le Défilé « a de plus en plus de mal à mobiliser les publics les plus en difficulté », et qu'il tendait « à être accaparé par des groupes sociaux dont les codes leur permettent d'accéder à ce type de sollicitation ».

Bien que l'on ne dispose pas d'outils de lecture précis (profession des participants, niveaux de revenus, etc.), la forte présence des classes moyennes dans le Défilé est sans doute une réalité. Les participants sont en tous cas entre trois quarts et quatre cinquièmes à ne pas résider dans un quartier prioritaire. Le Défilé est ainsi davantage un événement mixte qu'un événement populaire, au sens social du terme, ou qu'un événement « des quartiers ».

Les interrogations régulières sur ce point reflètent certainement un décalage dans l'interprétation des objectifs du Défilé et un pas de côté par rapport aux expériences habituelles de mobilisation de la culture par la politique de la Ville.

Si les démarches classiques de recrutement des participants en zones prioritaires et d'intervention d'artistes « en banlieue » existent, elles sont diluées dans les participations de publics multiples (ruraux, centres-villes) et finalement moins visibles que ne le laissent supposer les formes de communication de la fin des années 1990, vantant « l'arrivée de la banlieue place Bellecour », ou le « déferlement des quartiers sur la rue de la République ».

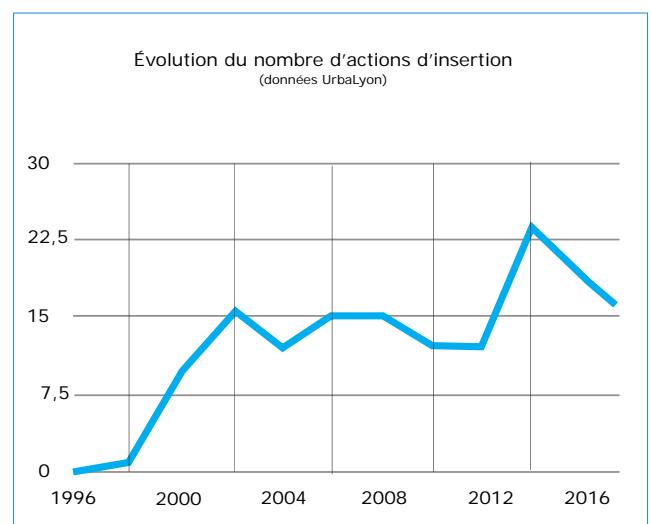
En 2014, la part des participants résidant en QPV diminue. Cela correspond à une évolution de la politique nationale de définition des quartiers prioritaires : de nouveaux seuils et critères amènent plusieurs communes ou quartiers à sortir de cette géographie, et à perdre les moyens financiers et humains qui y étaient liés (Feyzin, par exemple, est passé de 2 QPV à 0).

Même si la Métropole est parvenue à conserver des quartiers en veille active (QVA), certains groupes ont donc continué à participer au Défilé mais n'ont plus été comptabilisés comme QPV. Il a été plus difficile pour eux également de mener sur le terrain le travail de mobilisation des habitants (jeunes notamment) étant donné l'effet induit de réduction des moyens humains, institutionnels et financiers (perte de crédits liés à la sécurité, à la lutte contre la délinquance, mais aussi au classement REP et aux actions éducatives).

À partir de 2016, la baisse relative de la part de participants issus des QPV s'explique également par la proportion croissante de groupes situés en dehors de la métropole : davantage rurales ou périurbaines, les communes concernées sont moins classées en Politique de la ville, bien que les difficultés socio-économiques puissent y être réelles.

On peut enfin observer une dynamique de spécialisation socio-économique, au niveau de la fréquentation des ateliers : la proportion des habitants des quartiers Politique de la ville tend à augmenter au sein des ateliers de fabrication, notamment de costumes, par rapport à celle des habitants hors quartiers prioritaires.

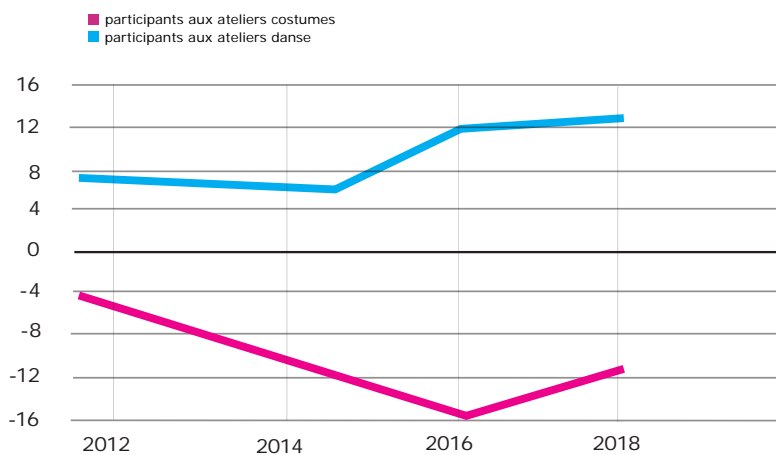
Pour l'atelier « danse », la dynamique est inverse, avec une croissance plus importante de la part de participants hors QPV. Il peut s'agir, là encore, d'un effet des nouveaux découpages de la Politique de la ville, certains groupes de danseurs situés dans des quartiers anciennement prioritaires sortant en 2014-2016 de cette catégorie, mais il peut également s'agir d'une moindre orientation vers la danse – structurelle cette fois – des publics des quartiers populaires.





↑ Groupe de l'Université de Lyon répétant pour le Défilé sous la direction de Fred Bendongué (2018) © Métropole de Lyon-Thierry Fournier

Ateliers costumes et danse: évolution comparée de l'écart entre participants issus des QPV et hors QPV (données UrbaLyon)



Dans les ateliers costumes (en bleu), l'écart augmente, indiquant une augmentation de la part des participants issus des QPV. À l'inverse, dans les ateliers danse (en rose), l'écart se creuse montrant la surreprésentation croissante des participants hors QPV.



↑Défilé rue de la République (2008)©Métropole de Lyon- Jacques Leone

LE PUBLIC EN INSERTION, SOUS PRESSION DES POLITIQUES DE RETOUR À L'EMPLOI

Depuis sa création, le Défilé implique un public en insertion, qu'il s'agisse d'insertion sociale, professionnelle, ou de formation. Le Défilé de la Biennale de la danse est à l'origine de la création d'une structure spécifique, la «Mission Insertion Culture d'Allies-Maison Lyon pour l'Emploi», qui œuvre depuis 1998 à «l'interpénétration des champs de l'insertion, de la culture et des arts afin de (re)dynamiser les parcours d'insertion d'habitants de la Métropole de Lyon».

Le public accueilli dans ce cadre est très divers : jeunes de 16 à 25 ans accompagnés par une mission locale ou des éducateurs de prévention, demandeurs d'emploi de longue durée, bénéficiaires du RSA, personnes en parcours PLIE, travailleurs handicapés ou résidents d'un territoire Politique de la ville en difficultés socio-professionnelles, femmes victimes de violences, ou encore demandeurs d'asile.

À chaque édition, c'est une centaine de personnes qui profitent ainsi de la sociabilité et des activités du Défilé. Les opérateurs des groupes sont accompagnés dans cette direction par les organisateurs, qui les invitent et les guident vers les structures locales permettant cette ouverture sociale.

Ce volet insertion est cependant particulièrement soumis aux aléas des politiques publiques nationales et locales d'insertion et d'emploi, et à l'évolution de leurs financements : disparition ou changements de modalités des contrats aidés (emplois-jeunes et autres), évolution des budgets des structures d'insertion alloués par l'État, les collectivités ou le service national de l'emploi, évolution de la conditionnalité des aides à l'insertion, etc.

Ainsi, la baisse constatée du nombre de personnes accueillies et du nombre d'actions d'insertion lors des éditions 2016-2018 est essentiellement liée aux transformations de la politique nationale d'insertion, désormais davantage centrée sur le retour rapide à l'emploi et sur l'insertion professionnelle que sur les actions d'insertion sociale ou de levée des freins périphériques à l'emploi.

Cette évolution amène également les bénéficiaires de minima sociaux ou du chômage à privilégier des engagements directement liés à leur insertion professionnelle (stages en entreprise par exemple), plutôt que des aventures enrichissantes mais moins valorisées par leurs référents.

La présence de certains publics en insertion, de moins en moins portée par les exécutifs et les organismes, repose ainsi de plus en plus sur des volontés locales militantes, et de moins en moins sur des dispositifs portés institutionnellement.

PRÉSENCE PUIS DISPARITION DU PUBLIC DES DÉTENUS

L'implication dans le Défilé de personnes détenues dans les établissements pénitentiaires de la région va se développer au cours des années 2000. Un projet est d'abord proposé à la maison d'arrêt de Montluc en 2002, puis quatre stages d'une semaine sont organisés auprès d'hommes et de femmes, impliquant 44 participants en 2008.

Cinq ateliers sont organisés dans le cadre du Défilé en 2010, élargis à de nouveaux établissements de Rhône-Alpes (Lyon-Corbas, Villefranche-sur-Saône, Saint-Étienne-LaTalaudière, Valence), et mobilisent une centaine de personnes détenues. Consacrant le développement de cet axe d'intervention du Défilé, une ligne budgétaire spécifique est créée en comité de pilotage, dédiée au financement de ces actions, abondée par la DRAC, le service Pénitentiaire d'insertion et de probation (SPIP) pour le ministère de la Justice et pour moitié par la Biennale.

En 2014, la baisse régulière des financements du Défilé associée à la baisse des ressources humaines dans les établissements pénitentiaires rendent la réalisation de ces projets plus complexe : le personnel de justice n'est plus assez nombreux pour les suivre, et le Défilé est contraint de réduire ses champs de dépenses. Cette ligne budgétaire, bien identifiée et isolée, est donc finalement supprimée malgré l'intérêt perçu pour les personnes détenues de cette participation à une dynamique de création et à un projet collectif.

La poursuite, désormais hors du cadre du Défilé, des actions en détention de certains artistes (comme la costumière « historique » Corinne Lachkar) montre néanmoins l'attachement persistant à ces initiatives.

Compte-rendu du Comité de pilotage du 7 juillet 2009

« Un débat s'engage sur le cofinancement par le Défilé des actions en milieu carcéral.

Stéphanie Claudin et Xavier Phélut expliquent que les projets culturels en détention sont présentés par chaque SPIP départemental et validés en début d'année par une commission, composée des financeurs (Administration pénitentiaire, DRAC, Région, DRDJS, ACSE, Délégation Régionale aux Droits des Femmes et de l'ARALD).

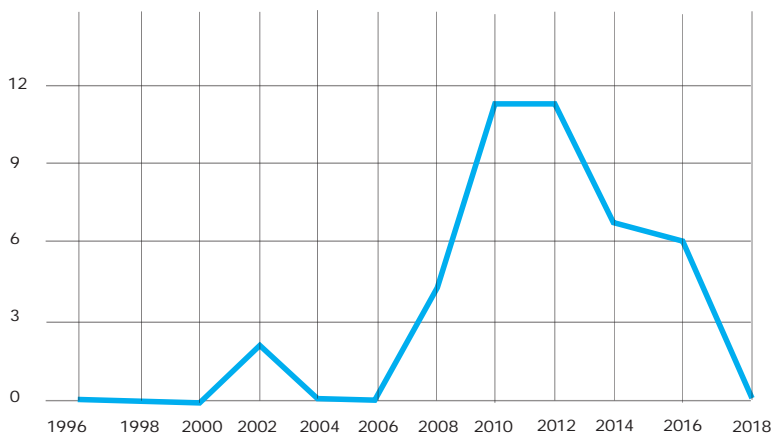
Pour mémoire, en 2008 cinq ateliers ont été organisés dans le cadre du Défilé, trois à Saint-Paul-Saint-Joseph (hommes) et deux à Montluc (femmes). Cette opération a été un succès, tant pour les artistes que pour les détenus et le SPIP. Il a donc été décidé en accord avec la Direction interrégionale des services pénitentiaires (DISP) d'étendre le dispositif à l'ensemble de la région en 2010.

Toutefois, ils précisent que la somme réunie en 2008 pour l'organisation de cinq ateliers, soit un peu moins de 10 000 € répartis entre l'Administration pénitentiaire, la DRDJS et l'association socioculturelle des prisons de Lyon, ne saurait couvrir à elle seule l'ensemble des développements envisagés pour 2010 (jusqu'à 6 établissements sur toute la région Rhône-Alpes, au lieu de deux en 2008 à Lyon).

La somme de 15 000 € a donc été provisionnée dès le premier comité de pilotage en mars 2009, pour assurer la mise en œuvre de ces développements et ainsi « compléter » les financements mobilisés par chaque SPIP départemental auprès de la DISP Rhône-Alpes Auvergne.

Maurice Charrier rappelle combien ces actions en détention sont importantes et font partie de la cohésion sociale. »

Évolution du nombre d'actions réalisées en détention
(données Biennale de Lyon)



Malgré la correspondance entre ces démarches et les objectifs initiaux du Défilé, les actions en milieu carcéral ont été tributaires des aléas budgétaires jusqu'à leur disparition en 2018.

BEAUCOUP DE FEMMES, ENCORE ET TOUJOURS PLUS !

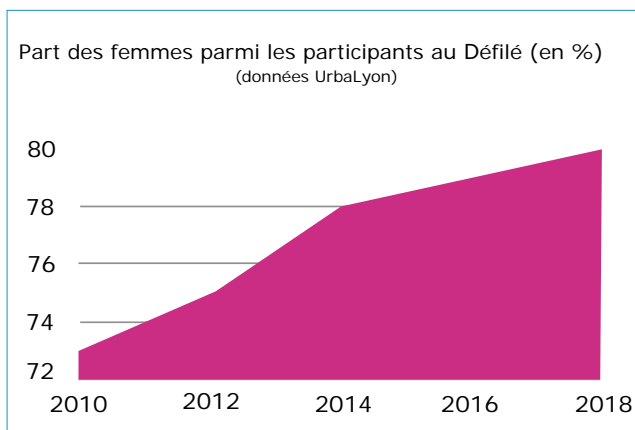
Le Défilé attire majoritairement un public féminin : les femmes constituent environ deux tiers des participants depuis 2010, et cette proportion ne cesse de croître, pour atteindre 80% de participantes en 2018.

Cette dynamique de féminisation n'est pas propre au Défilé, elle s'inscrit dans des phénomènes sociaux plus larges de féminisation des pratiques culturelles, et de la danse en particulier.

Ces effets de genre se constatent également au niveau, plus fin, des ateliers fréquentés par les participants : les ateliers couture-costumes sont fréquentés à plus de 90% par des femmes, et elles constituent la grande majorité des défilants (danseuses et circassiennes), tandis que les ateliers de construction des décors sont fréquentés par plus de 50% d'hommes, qui sont également significativement plus présents dans les ateliers de prises de vue photo et vidéo, ou encore parmi les musiciens. Cette dynamique de spécialisation genrée se poursuit, édition après édition.

Enfin, il est à noter que cette surreprésentation des femmes dans le Défilé en général est tout aussi présente, voire légèrement plus, dans les quartiers Politique de la ville qu'en dehors.

Cette dynamique, bien perçue par les organisateurs, ne fait pas l'objet d'une politique spécifique, les partenaires estimant plutôt positive cette appropriation féminine de l'espace public et l'accès des femmes à des pratiques culturelles. Cette féminisation implique néanmoins que le Défilé, sa réalisation concrète et l'atteinte de ses objectifs (mixité sociale, présentation positive des quartiers populaires, partage festif de l'espace public...) sont essentiellement pris en charge par des femmes.



↑Défilé (2016)©Métropole de Lyon- Thierry Fournier

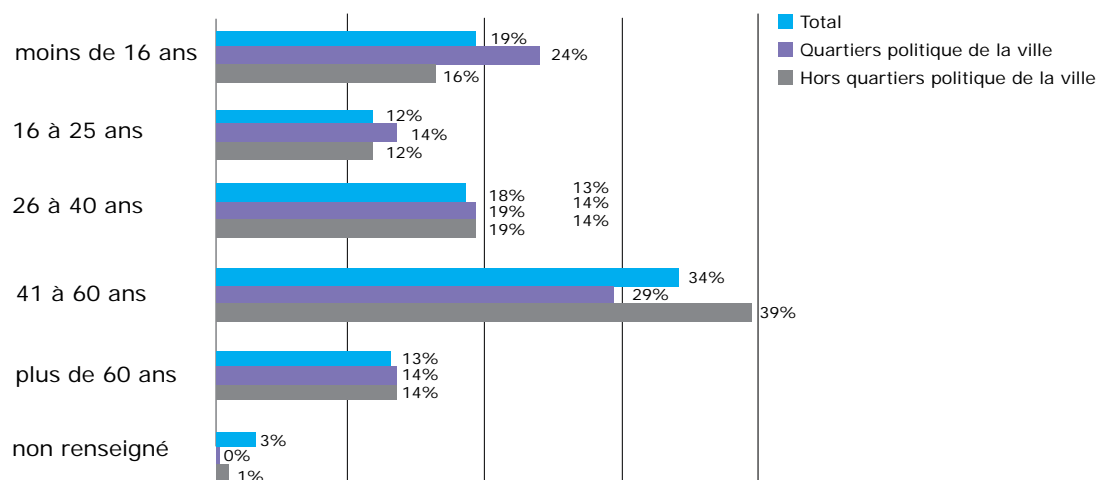
UN ÉVÉNEMENT PROFONDÉMENT INTERGÉNÉRATIONNEL

Le Défilé est un événement réellement intergénérationnel, rassemblant des personnes de tous âges. La moitié des participants dans les groupes des quartiers Politique de la ville a moins de 25 ans, et un tiers a plus de 40 ans (parfois plus selon les éditions). En dehors des QPV, les plus de 40 ans sont majoritaires, mais les moins de 25 ans représentent tout de même chaque année le tiers des participants.

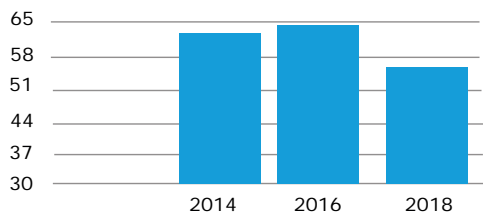
La dynamique montre cependant dans l'ensemble une baisse de la part des jeunes et une hausse de celle des plus de 40 ans sur l'édition 2018. À ce phénomène s'ajoute celui d'une « installation » ou d'une « fidélisation » d'une partie des participants : ils sont de plus en plus nombreux à revenir participer à un deuxième, un troisième voire un cinquième Défilé. Ainsi, la part des primo-participants en 2018 n'était « que » de 56%, tandis que la part de ceux ayant participé à cinq Défilés s'établissait à 12%, croissant régulièrement.

Ce phénomène s'explique pour partie par la participation quasi continue de certains territoires « historiques » du Défilé, sur lesquels le retour régulier de l'événement favorise les participations multiples. Il témoigne aussi des difficultés à « aller vers » un public jeune dans un contexte de fragilisations économique et institutionnelle des acteurs de terrain sur lesquelles s'appuie le Défilé, et souligne l'enjeu que peut représenter à l'avenir le maintien de la mixité générationnelle de l'événement.

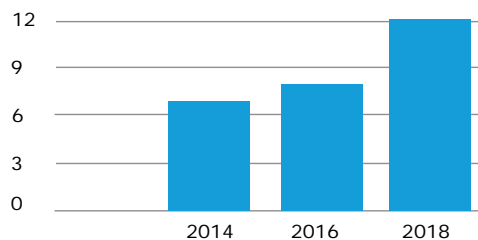
L'âge des participants selon les territoires
sur les 6 groupes de la Métropole de Lyon en 2018
(données UrbaLyon)



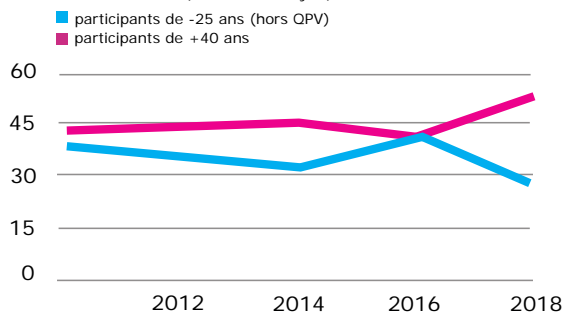
Évolution de la part des primo-participants
depuis 2014 en % (données UrbaLyon)



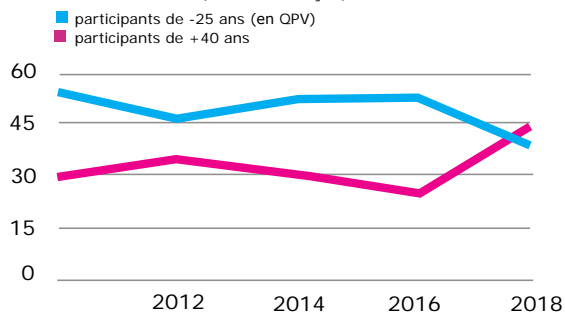
Évolution de la part des participants ayant défilé
5 fois au moins depuis 2014 en %
(données UrbaLyon)



Évolution des âges des participants
résidant hors QPV, en %
(données UrbaLyon)



Évolution des âges des
participants résidant en QPV, en %
(données UrbaLyon)



lecture: la part des participants de moins de 25 ans diminue sur l'édition 2018. Ils étaient majoritaires parmi les participants issus des QPV jusqu'en 2016.

25 ans et toutes ces danses...

1996 - AQUARELA DO BRASIL



Un succès surprise pour la 1^{ère} édition du Défilé, ouvertement inspirée des carnivals brésiliens (4 groupes brésiliens présents), des écoles de samba, et de l'esprit de fête. 2000 personnes défilent devant 200 000 spectateurs, venus assister à cette déambulation festive hors normes.

©Euro T&G

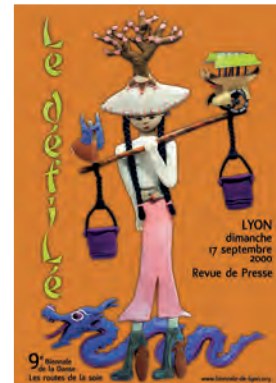
1998 - MEDITERRANEA, UN CERCLE OUVERT SUR LE MONDE



« Le 3^e millénaire sera sud » et « notre Sud immédiat est la Méditerranée » (Guy Darmet) : cette édition affirme la proximité culturelle des pays qui bordent ce carrefour entre Europe, Afrique et Asie. Les élus FN de la Région suppriment les subventions d'un Défilé jugé trop « idéologique ».

©Studio Desperado

2000 - LES ROUTES DE LA SOIE, ROUTES DU RÊVE, ROUTE DE DIALOGUE



Alors que la dimension politique du Défilé se confirme, les groupes sont invités à donner leur vision de ces routes, réelles ou imaginaires, et des échanges qu'elles engendrent. 28 groupes régionaux, 4500 participants, 200 000 spectateurs et 150 000 téléspectateurs en direct sur France 3.

©Studio Desperado

2012 - ENTRE CIEL ET TERRE



Le thème évoque la capacité à s'élever à travers l'art. Passage de relai entre Guy Darmet et Dominique Hervieu, nouvelle directrice de la Biennale de la danse. Création des tutti, des Cinébals et conclusion place Bellecour avec une immense Tarentelle.

©Les Graphiquants - Photographie : Fatina Faye et Agathe Riedinger

2010 - LA VIE EN ROSE !



Le Défilé aborde avec légèreté mais profondeur la question d'un monde meilleur, d'une société plus solidaire, ouverte à de nouvelles utopies, lors du dernier Défilé dirigé par Guy Darmet. 4500 participants, 250 artistes professionnels, 16 compagnies et plus de 3 heures de Défilé.

©Anima productions

2014 - HAPPY BIRTHDAY MISTER DÉFILÉ !



Pour la 10^e édition, retour aux sources d'inspiration avec le carnaval de Rio, des Pointillés brésiliens, la samba, les chars et un « Lac des cygnes » Sud-africain place Bellecour. Record de participation avec 5872 participants dont 4940 défilants.

©Claire Rolland & Frédéric Houvert

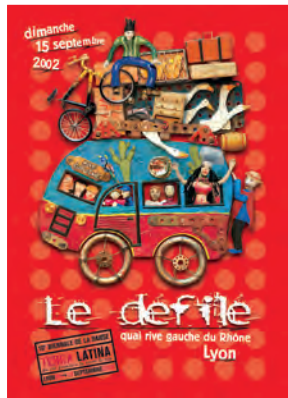
2016 - ENSEMBLE !



La danse pour retrouver du lien et le sens du « commun ». La présentation du Défilé fait référence à l'utopie chère à Rousseau de « rassembler les hommes pour les rendre meilleurs ». Suite aux attentats, le Défilé prend ses quartiers dans l'enceinte du stade de Gerland.

©Marie Gatti Biennale de Lyon - Photographie : Stéphane Rambaud

2002 - DU RIO GRANDE À LA TERRE DE FEU, SUR LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ



Les Incas, les paysans sans terre, Simon Bolivar et le sous-commandant Marcos, la fête mexicaine des morts et le carnaval de Rio, autant de références lancées aux groupes pour produire leur projet, en vue d'un Défilé investissant les quais du Rhône pour deux éditions.

©Studio Desperado

2004 - L'EUROPE DES GRANDS RÉCITS



Raconter l'Europe à travers ses grands récits : mettre en évidence des siècles de culture accumulée et une multiplicité de points de vue nourrissant des imaginaires communs. Le Grand Lyon se voit attribuer la compétence Culture, notamment pour l'organisation des grands événements.

©Esprit Public - Photographie : Christian Ganet

2008 - LÉGENDES D'AVENIR



Le thème se veut un jeu de mot : « légende » fait référence habituellement au passé, alors qu'en latin sa racine signifie « ce qu'il faudra dire ». Il s'agit de parler du futur et du monde à transmettre à nos enfants. Naissance des Pointillés, chorégraphiés par Mourad Merzouki.

©Korem/Vizual Update



2006 - LE MONDE DES VILLES, LES VILLES DU MONDE



Si la ville s'est étendue, ouverte à la diversité des cultures, elle reste au cœur de bien des interrogations auxquelles l'imaginaire se propose de répondre. Retour rue de la République pour les 10 ans du Défilé et émergence de l'idée des Pointillés pour rythmer le cortège entre chaque groupe.

©Poste 4

2018 - UN DÉFILÉ POUR LA PAIX



Alors que l'on commémore le centenaire de la Première Guerre mondiale, l'esprit de paix veut répondre aux tensions croissantes dans le monde. Élargissement du périmètre administratif de la région en direction de l'Auvergne, sollicitée pour des candidatures.

©(LA)HORDE - Photographie : Stéphane Rambaud

2021 - AFRICA 2020



Le thème s'inscrit dans la saison Africa 2020 portée par l'Institut français, et célèbre la richesse culturelle de ce continent. La pandémie entraîne le report 2021. Les groupes présenteront leurs chorégraphies sur scène, au Théâtre antique de Fourvière.

©Clément Sanna/ Biennale de Lyon - Photographie : Thanh Ha Bui



25 ans de Défilé : Revue de presse & reflets d'une confluence

Au fil des différentes éditions, et que ce soit à travers la presse locale ou nationale, ce qui saute aux yeux du lecteur, c'est l'homogénéité du traitement journalistique auquel a systématiquement droit le Défilé de la Biennale de la danse de Lyon.

Quels que soient les termes, tous les articles sont unanimes : parler de cet évènement, c'est évoquer la cohésion sociale, le métissage, la fraternité, pour ne pas dire le « vivre-ensemble ».

Alors quoi ? Le Défilé, une manifestation bien-pensante, un marronnier que l'on ressort du tiroir tous les deux ans, pour raconter la fable d'une France toujours unie alors que partout, elle ne serait que fractures, séparatismes, « clashes » et crises ?

Ou au contraire, ce Défilé ne serait-il pas l'utopie en acte d'une société qui ne va pas si mal et prête à se prendre en main ?

Du *Progrès* jusqu'au *Monde*, le récit est le même. Peut-être est-ce simplement la preuve que les sources se recoupent : de l'image de ville bourgeoise et monotone, qui colle encore à Lyon dans les années 90, la métropole s'émancipe dans la rue.

Elle y révèle son vrai visage, celui d'un territoire où l'on sait travailler ensemble, fabriquer les différents motifs d'un même mobile, coudre à mille mains la même étoffe, dans le respect de l'héritage social et populaire trop souvent négligé de ce bassin de vie qui a connu sa Commune, ses canuts, jusqu'à une marche pour l'égalité et contre le racisme, dont ses habitants furent les initiateurs.

À chaque édition, le Défilé s'écoule à travers la ville, confluence des périphéries proches et lointaines qui viennent irriguer le centre. Et on y danse, on y danse, et on y danse encore, et on ne peut que s'en réjouir !

**LE PROGRES
LYON MATIN**

DIMANCHE

8 SEPTEMBRE 1996
RHÔNE-LYON
7,30 F
X 69

Le « Hip-hop » des banlieues au cœur de la Biennale

Considérée comme l'une des capitales mondiales de la danse, Lyon reste fidèle à sa réputation en accueillant cette semaine le Brésil, dans le cadre de la Biennale Internationale de la Danse. Originalité de cette édition 1996, deux à trois mille jeunes issus de Bron, Vénissieux, Saint-Priest ou Vaulx-en-Velin investiront les quartiers « chics » de Lyon pour un grand défilé, véritable « melting-pot » coloré. Plongeon dans une culture de banlieue, celle du hip-hop, qui arrive en ville...

S. GIRARD, PAGE 6

PHOTO PHILIPPE LOUÏE

Quelques jours avant le premier Défilé de la Biennale de la danse, c'est avant tout l'émergence du hip-hop, porté par la jeunesse des quartiers populaires, qui fait la Une de la presse. On ne s'attend pas encore à l'affluence historique que cet évènement connaîtra...

Le Progrès, 1996

Le « mouv' » des banlieues arrive en ville

Ils seront entre 2000 et 3000 dimanche prochain à débarquer dans les quartiers «chics» de Lyon. Venu de Vénissieux, Saint-Priest, Bron ou Vaulx-en-Velin, ils défilent entre les Terreaux et Bellecour, dans le cadre de la Biennale de la danse. Issus pour beaucoup du mouvement hip-hop, ils formeront un grand «melting-pot» coloré

C'est un pari osé que Guy Darmet a pris en choisissant d'amener près de 3000 jeunes de banlieues rue de la République !

Dans les quartiers chics de Lyon, entre les Terreaux et Bellecour, ils danseront, chanteront et défilent à la manière des milliers de brésiliens qui font vivre chaque année le Carnaval de Rio. Sauf que c'est leur culture, le hip-hop qui sera le roi de la fête (huit des dix sept chorégraphes travaillant sur le projet sont issus du mouvement).

Même si d'autres «familles» auront aussi droit de citer : la culture antillaise ou africaine, la danse contemporaine... Comme pour bien insister sur son désir de voir la «danse urbaine» émerger, Guy Darmet ira même jusqu'à organiser «un bal hip-hop» de 18 à 20 heures, sur la place Bellecour ! Sur un podium de 400 mètres carrés, Des Nasty, disc-jockey parisien pionnier dans le milieu, assurera la musique. Quatre micros seront laissés à disposition des «chanteurs», ces rappeurs qui privilégient une autre danse, celle des mots... A la manière de leurs «maîtres», Solar, Ménélik, ou Jimmy Jai, ils feront résonner leurs textes, ils raconteront leurs vies : le chômage, le racisme, les cités, la mal de vivre, la violence, l'interloppance, la délinquance... Mais aussi l'amitié, l'interculturalité, leur identité française, l'amour...

«Un sacré pied de nez !» commentent certains.

L'opération a même reçu l'aval du ministère de la culture qui a retenu le Défilé dans sa liste des 29 sites pilotes, dans le cadre des «projets culturels de quartiers».

Comme à Rio

Quand le directeur de la Maison de la danse s'est rendu il y a presque deux ans au Brésil pour puiser l'inspiration de la septième biennale qui démarre jeudi, il a été conduit par des amis dans les «favelles». Il a alors découvert comment chaque quartier, chaque école de samba préparait sa participation au célèbre carnaval. Il a compris comment toute une ville se mobilisait, comment l'ensemble de la population s'impliquait.

Il a partagé les efforts de chaque groupe pour être le plus beau, le meilleur, le plus applaudi. Il a palpé cette ambiance de «défi». Dès lors, il n'avait plus qu'une idée : faire la même chose à Lyon, à l'occasion de la Biennale qui pose cette année ses valises au Brésil.

De retour en France, c'est face à son poste de télévision que Guy Darmet a le «déclic». Le journal de 20 heures diffuse un reportage sur le carnaval de Nice. Devant la caméra, les danseurs d'Accorrap expliquent comment ils sont parvenus à intégrer des jeunes de quartiers réputés difficiles à la manifestation réputée plutôt conservatrice... C'est désormais une certitude. Lyon aussi aura son défilé avec dix milliers d'habitants de l'agglomération



Photo: PHILIPPE JUILTE

participeront, à travers dix sept projets présentés par des professionnels et incluant des amateurs.

Des vieilles connaissances

Guy Darmet connaît bien Mourad, Eric, Kader et les autres danseurs aujourd'hui professionnels de la compagnie Accorrap née à Saint-Priest il y a quelques années.

C'est en février 93 qu'il repart pour la première fois ces «b'tis gars de banlieues» dans son bureau.

«Quand il nous a demandé si nous connaissions la Biennale, si nous savions que Lyon était l'une des capitales mondiales de la danse, nous l'avons tous regardés avec de grands yeux écarquillés, sans vraiment comprendre de quoi il nous parlait», raconte avec humour, Eric Mezzino, l'un des danseurs d'Accorrap.

«Le vous porte candidats pour la prochaine biennale. Je vous

dois six mois pour monter un dossier», leur lance pourtant Guy Darmet, en guise de pari, là encore.

La première soirée d'Accorrap dans le cadre de la Biennale 94 affiche «scomplet».

Il apprécie particulièrement l'émergence spontanée et populaire de cet art venu de la rue, qui a échappé de nombreuses années aux circuits traditionnels de promotion et de programmation.

Au fil des années, Rhône-Alpes devient l'un des berceaux de la danse hip-hop en France.

DOSSIER REALISE PAR SOPHIE GIRARD

Le hip-hop est apparu au début des années 80 dans le Bronx



«Pour faire du hip-hop, il faut avoir la rage»

Apparu au cœur du Bronx dans les années 70, le hip-hop arrive en France au début de la décennie 80. C'est par la télévision que le «virus» se propage. Tous les dimanches après-midi, à peine l'émission de Sidney terminée, les gamins des cités se retrouvent aux pieds des tours ou dans les cages d'escaliers

Le hip-hop, des cages d'escaliers aux parquets cirés

«H-I-P-H-O-P». C'était le cri de ralliement de milliers de gamins de banlieues au début des années 80.

Chaque dimanche après-midi, ils se branchaient sur TF1 où Sidney, grand «black» à la casquette vissée sur la tête invitait des jeunes à danser. Vêtus de vêtements de sports souvent trop larges pour leurs frères d'écoles d'adolescents; coiffés parfois de bonnets; systématiquement chaussés de grosses baskets (de marques de préférence), ils «breakaient» ou «smurfolaient» tour à tour, au milieu d'un cercle de garçons et filles.

Une sorte de «défi» où chacun essayait de faire mieux que le précédent, d'aller plus loin dans la performance.

Dans les foyers français, on les regardait avec étonnement tourner sur la tête, s'agiter frénétiquement...

Dans les cités, n'après Sidney» était devenu un rite immuable. Les gamins se précipitaient dehors de chez eux pour se retrouver aux pieds des tours, ou dans les cages d'escaliers quand il faisait froid.

Sur quelques cartons posés à même le sol, ils essayaient de reproduire les «passes» qu'ils venaient de voir à la télé.

Pour éviter la «rouille»

C'était à Armstrong à Vénissieux, ou à Bel Air à Saint-Priest. Ce leur était de «rouiller». Les premières compagnies sont créées, dont certaines en région Rhône-Alpes.

L'émission télévisée s'arrête. Le mouvement semble s'essouffier. Et puis dans les années 90, une nouvelle génération prend le relai. Surtout les garçons, les filles sont plus rares. Les pe-

tités frères des fans de Sidney veulent s'en sortir. Ils apprennent à leur tour les «passes». Certains s'ouvrent à d'autres pratiques. Comme les danseurs d'Accorrap, une bande de «copains d'école» qui a fréquenté à l'école du cirque.

Le mélange des genres est étonnant. Les gamins s'amuse. Jusqu'au jour où, dans une soirée entre amis, l'un d'eux se met à danser, suivi de ses camarades.

Tout le monde s'écarte pour mieux les regarder.

C'est la révélation. De fêtes en tarmesses d'écoles, ils font leurs premières «représentations». Des «acteurs sociaux» comme on dit, les repèrent, leur donnant les moyens d'aller plus loin en leur mettant notamment les maisons de quartiers à disposition pour s'entraîner.

L'association «Inter-Service-Migrants» prend conscience du mouvement qui agite les cités d'une façon positive et constructive.

En 94, Accorrap est programmée dans le cadre de la Biennale de la danse avec sa première création, après de nombreux stages auprès de danseurs professionnels. D'autres compagnies éclatent au grand jour : Traktion avant, B.Boys Breakers... Des noms se font connaître : Samir Hachichi, Fred Bendongué, Zoro... Jean-Pierre Thorn, un réalisateur parisien vient tourner un film dans la région, «Génération hip-hop», des journaux se mettent à parler hip-hop.

La culture du futur

«Le secteur culturel d'ISM dont la mission est la promotion des artistes issus de l'immigration s'est rapidement intéressé à cette culture urbaine en majorité nourrie par les jeunes maghrabins», explique Gilbert Hu-

gouvieux, «madame hip-hop». C'est bien souvent sous sa «pression», que des jeunes danseurs ont eu accès aux «temples» de la culture.

«Nous les aidons à émerger avant qu'ils ne volent de leurs propres ailes» poursuit-elle.

«La culture hip-hop, c'est le futur», affirme aujourd'hui certains pour répondre à ses détracteurs, nombreux, qui la taxent de simple phénomène de mode.

La culture hip-hop, ce n'est seulement la danse. C'est aussi le «graffi» (peinture murale) et le rap (chanson avec des textes improvisés ou non). C'est aussi un état d'esprit, une façon de vivre.

Aux quatre coins de l'agglomération lyonnaise notamment, les stages se multiplient actuellement. Les filles sont aussi entrées dans la danse en créant leurs propres compagnies, ou en intégrant celle des garçons. Nombreux sont ceux qui s'ouvrent à d'autres styles en invitant dans leur création des danseurs classiques par exemple.

En janvier, la maison de la danse de Lyon accueillera la quatrième édition des rencontres de danses urbaines «Danse, Ville, Danse» qui avait émigré cette année à la Villette à Paris, brequant les projecteurs des médias nationaux sur le «mouv'».

Nourrie du quotidien des banlieues, cette culture a permis à certains de s'en sortir : «si on n'a pas la rage, on peut pas faire du hip-hop».

Il ne reste plus qu'à souhaiter à ces réelles étoiles, qu'elles ne soient pas filantes...

Et que les «politiques» qui se penchent parfois avec empressement sur le berceau du hip-hop ne viennent pas trop broutiller les cartes...



Le hip-hop, «l'anti-rouille» dans banlieues

Ils entrèrent dans la danse

Dix sept groupes représentant sept arrondissements de Lyon et six communes du Grand Lyon, auxquels s'ajoutent quatre troupes brésiliennes de danseurs professionnels, viendront former le défilé du dimanche 15 septembre. En attendant, chaque formation répète dans son coin, sous la direction artistique du chorégraphe Patrice Papellard. Voici la liste des créations conçues pour la Biennale.

- «Le bestiaire imaginaire», chorégraphe Claude Decallot, Lyon 1^{er}.
- «La bande», chorégraphe Fred Bendongué, Lyon 7^{ème}.
- «Des étoiles dans le désert», chorégraphe Elhadi Cherifa, Vénissieux.
- «La danse des images, la marche des mots», chorégraphe compagnie Accorrap (Kader Attou, Eric Mezzino, Gilles Rondot), Bron.
- «Fiashe Do Brasil», chorégraphe Nubia Pierre assistée de Kika Ponciano, Lyon 1^{er}.
- «Mermoz en têtes», chorégraphe Sôda Pop et Hélène Taddéi, Artmouv'in Saillance, Lyon 8^{ème}.

- «Téhéku», chorégraphe Mamadou Diallo, Lyon 1^{er}.
- «Imagine la ruée», chorégraphe Lisa Gimenez, assistée d'Antoine Kete et de Samir Hachichi, Lyon 1^{er}.
- «Etats-Unis», chorégraphe Denis Piassard, Lyon 8^{ème}.
- «La danse des cinq continents», chorégraphe Fifi M'Burnba, Lyon 7^{ème}.
- «TV Brazil», chorégraphe Jean-Claude Carles, Villeurbanne.
- «Macadam Miron», chorégraphe Samir Hachichi, Pierre Bénichu.
- «Uma Bola nas favelas», chorégraphe Fathia Bouinoul, Lyon 8^{ème}.
- «De Saint-Priest à Rio», chorégraphe compagnie Kafu, Saint-Priest.
- «Le souffle du métissage», chorégraphe Laurie Andriampanjain, Lyon 8^{ème}.
- «Voyage Métiassa», chorégraphe Freddy Eugène, Vénissieux.
- «Lyon, roi de l'univers», maître d'œuvre, Pierre Mattant.
- «Le défilé», dimanche 15 septembre, de 15 à 18 heures, entre les Terreaux et Bellecour. Renseignements au 72.40.26.26.



C'est en 1984, que Guy Darmet eut l'idée d'une Biennale internationale de la danse à Lyon. Ce n'était pas un hasard : depuis dix ans, il présidait aux destinées de la Maison de la danse. Et, depuis plus longtemps encore, il avait la danse dans la tête et le cœur

La danse de Guy

C'est peu dire que Guy Darmet est «toque de danse». Autrement dit, complètement dingue de rythmes, maboule de tutus, fou des nouveautés, filé de têtes.

Petit, il se voyait avocat. Mais les ballets du Marquis de Cuevas, son premier coup de cœur, en ont décidé autrement. Depuis, cet allumé de l'entrechat défend les intérêts de la danse, sans parti-pris et sans frontières. Soixante ans de Maison de la danse, et six éditions de biennale, lui en ont certes fait voir de toutes les couleurs, mais Guy Darmet continue de scruter l'horizon : pour boucler la nouvelle biennale consacrée au Brésil, il a cavalcé sur les trottoirs de São Paulo, tombé la cravate au carnaval de Rio, affronté les bidonvilles de Recife et, remarquable pousse, survécu aux cuites à la batida. Entre samba et favela, entre magique et tragique, le Maître de Cérémonie a rassasié son légendaire goût des métissages. Entrons dans la danse.

Pourquoi «Aquarela do Brasil» ?

Pour moi, ça évoque un croquis de voyage, un réveil d'impressions sur mes huit voyages au Brésil. «Aquarela do Brasil» est aussi le titre d'une chanson que tout le monde fredonne sans connaître le titre. C'est enfin une façon de détourner les trop clichés propres au Brésil : le carnaval de Rio, le football et la violence. Ces éléments existent, mais c'est comme résumer la France au béré, à la baguette et au litron de rouge.

Le Brésil, c'est d'abord la fête ?

Oui, et je voulais que les Lyonnais dansent sur toutes les traditions populaires, et pas seulement celui du carnaval de Rio. Chaque région possède sa vitalité propre : le Macaratu, le Cuzumbó, ou le Ballet de Bahú qui représente le Nord est... Sans oublier le Grupo Dança Pernambuco, qui réunit des jeunes danseurs et musiciens issus des quartiers pauvres, et traduit la formidable énergie des favelas de Recife.

Plus ça va, et plus la biennale joue sur la notion de «tolérance».

On pourrait presque dire qu'elle devient de plus en plus un acte politique. Mais cela a été possible à partir du moment où la biennale a atteint son objectif premier : devenir un grand moment de rencontre festif populaire, où la danse sous toutes ses formes gagne un public différent.

De plus, on a pu choisir des thèmes qui véhiculent des messages d'ouverture et de connaissance de l'autre. Il est évident, même si je le dis sur le ton de la plaisanterie, que j'aurai le plus grand mal à m'investir sur une biennale consacrée à la Suisse ou au Luxembourg : j'ai besoin de pays ayant des racines vivantes, qui mettent en valeur l'importance culturelle et la qualité humaine des métissages. L'intolérance est un fleau, y compris le fait d'ignorer les «étrangers» vivant sur notre territoire, mais le culturel peut contribuer à le faire reculer.

C'est devenu, au fil des ans, une priorité personnelle. Sans doute parce que je vieillie, et qu'une certaine bêtise m'agresse de plus en plus. En tout cas,

je veux poursuivre dans cette voie. L'édition 98 portera d'ailleurs sur la paix en Méditerranée.

A ce titre «Aquarela» est la suite logique de «Mama Africa».

L'essentiel, à nouveau, est de montrer comment un pays métrisse a pu apporter autant de richesses. Trois puissances culturelles sont en présence au Brésil : les Indiens natifs, les Africains «importés», et les Européens. La danse contemporaine est plutôt blanche, car issue des grandes villes du sud, où il vaut mieux être blanc et fortuné pour vivre de sa passion. Il existe néanmoins des compagnies, comme «Rubens et Babo», qui affirment leur négritude dans une mégapole telle que Rio.

Vos coups de cœur ?

J'en ai trente, c'est évident, mais il y a deux compagnies de danse contemporaine auxquelles je crois beaucoup : Marcia Milhazes et Lia Rodrigues.

Propos recueillis par DAVID S. TRAN

L'histoire des biennales

Guy Darmet et la Ville de Lyon ont eu l'idée de créer la «Biennale internationale de la danse» en 1984 : la première édition, «An american story», consacrée aux ori-

gines de la modern dance a lieu du 4 juin au 17 juillet 84.

Ont suivi : La danse allemande (13 septembre/ 5 octobre 1986); Quatre siècles de danse en France (13 septembre/ 6 octobre 1988), le XX^e siècle aux Etats-Unis (13 septembre/ 6 octobre 1990), Pasion de Espana (12 septembre/ 4 octobre 1992) et Mama Africa (13 au 29 septembre 1994).

BIENNALE DE LA DANSE

« Branchez, zappez, on va rêver »



La parade de rue sera rythmée par de la samba, méliée de reggae, rap, funk et raggauffin

Cent cinquante danseurs et presque autant de musiciens sont attendus sur la seule partie villeurbannaise du défilé de la Biennale de la danse. Une parade concoctée par des associations et groupes locaux sur le thème «TV Brasil» et sur tous les rythmes d'Afrique et d'Amérique du Sud réunis

Lyon à l'heure brésilienne, c'est pour bientôt. La 7^e Biennale de la danse, concoctée sous la houlette de Guy Darmet se déroulera en effet du 12 au 29 septembre prochains. Temps fort de cette grande fête chorégraphique, le «Défilé des Tarreux à Bellecour» aura lieu le dimanche 15 septembre entre 15 heures et 16 heures. Il est l'un des 29 projets pilotes du programme «Culture Ouverte» sélectionnés par le ministère de la Culture. Il rassemblera des centaines de musiciens et de danseurs venus de Lyon et de six communes alentour. Parmi eux, Villeurbanais.

«On travaille sur le défilé depuis février», explique Michel Bourin qui est aussi le régisseur de la Folia, la fête des associations programmée en juin. De la rencontre initiale avec Guy Darmet, directeur artistique de la Biennale et instigateur du défilé, l'idée a germé d'un travail sur l'image. Et plus précisément sur la «télé», parce qu'au Brésil, le phénomène revêt une ampleur extraordinaire. La fête made in Villeurbanais s'appelle d'ailleurs «TV Brasil». Un thème décliné en musiques, en danses et en images, bien évidemment. Une demi-douzaine d'associations villeurbannaises ainsi que l'École nationale de musique participent à l'aventure. Et le terme n'est pas trop fort pour désigner les aérés des répétitions, groupe par groupe, et, depuis fin juin, tous ensemble. Tous, c'est-à-dire, autour de Via Samba — l'école de samba qui anime depuis trois ans la Folia —, différentes associations culturelles de la cité : Coris Vivants du Brésil, Transculture, Eureka, Nostrano et le COO.

De la Folia au défilé

Voilà qui explique qu'on retrouve un peu le même schéma carnavalesque que celui organisé par la Fo-

lia, mais sur un scénario différent et sur des rythmes qui s'inspirent, tout en s'évadant du schéma traditionnel de la «batucada», pur produit de la musique brésilienne. La parade de rue sera ici rythmée par de la samba méliée de reggae, rap, funk et raggauffin... Des couleurs musicales déposées sur la palette du défilé par Cesar Allan, auteur de «Branchez, zappez, on va rêver» — véritable «hymne» du défilé — et de «Aquarela do Brasil», musique officielle de la Biennale. Ambiance favela d'abord, danses urbaines, africaines, brésiliennes ensuite, le tout sur fond de pailettes et de multiples clés d'œil dénonçant cinquante et business télé, entre soaps, reality shows et money... Rien de grave toutefois dans cette manifestation, bien au contraire, puisque le défilé sera clôturé en une «longue batucada colorée, hirsute» et percutante, ils ne seront pas moins de 60 percussionnistes pour la seule partie villeurbannaise, ainsi que les neuf cuivres du brass band, version américaine, de Gilbert Dejet, professeur à l'ENM.

Jean-Claude Carite est le chorégraphe de l'ensemble mis en scène et dirigé techniquement par Michel Bourin, Kai Babel et Henri Andron. Les costumes sont de Anne Darmet et les maquillages de Nathalie Bazin. Et, ainsi que se plaît à le souligner Michel Doum, l'ensemble des acteurs de cette parade a trouvé un soutien très actif de la part du service de la vie associative de la commune, et un accueil sans faille au Centre culturel. Depuis le 1^{er} septembre, le rythme des répétitions s'est assésifié. Tout devrait être prêt pour le 15 septembre, et chacun n'espère plus qu'un peu de clémence climatique.

DANIÈLE DEVINAZ

Départ du défilé, le 15 septembre à 15 heures, devant l'Opéra de Lyon. Transports en commun recommandés.



Maisa Gra et Michèle de Castro, deux «purs produits» brésiliens, made in Villeurbanais

Ambiance favela, danses urbaines, africaines, brésiliennes, le tout sur fond de pailettes

Le Défilé mettra un peu de temps à s'émanciper de sa figure tutélaire, Guy Darmet, pour affirmer son identité propre.

Au moment de lancer dans la rue des milliers d'amateurs, c'est bien la dimension sociale et politique du projet qui est au cœur de son discours.

Le Progrès, 1996

Lendemain de fête : on multiplie les regards pour tenter de donner une vision globale d'une première parade foisonnante !

Le Progrès, 1996



BIENNALE DE LA DANSE

Une foule de spectateurs s'est défilée de la place des Terreaux à la place Bellecour



PHOTOS JACQUES MOUGINOT ET MARC TALLEC

Des mois de travail dans les quartiers et les banlieues de Lyon pour une farandole méliée de cultures, d'âges, d'origines



La fête brésilienne a pris possession de la ville



Vu de la rue...

Observer le défilé n'étant visiblement pas chose aisée, les plus malins ont opté pour le système D... D, comme débrouillé, mais surtout comme déniché, de percheroirs. Ainsi, pour tenter de voir ou d'apercevoir, quelques couleuvres et quelques danseurs, certains ont-ils tenté d'utiliser tous les recours possibles pour prendre du recul ou mieux encore, de la hauteur. Les plus veinards sont entrés dans les immeubles longeant la rue ou les places concernées, pour investir balcons et fenêtres, les plus connus ont eu accès aux tribunes installées place Bellecour. Les plus prévoyants ont sorti un tabouret et les plus acrobates ont escaladé les devantures des rez-de-chaussée ou le sommet des kiosques installés sur la voie piétonne ou encore les quelques échafaudages existant sur leur passage.

... Et vu d'en haut

Point de tabouret ou de numéro d'équilibriste... les élus et personnalités diverses ont eu moins de problème pour découvrir le spectacle : ils avaient droit à des tribunes dressées sur la place Bellecour. D'où parfois leur difficulté à comprendre les mouvements de mauvaise humeur du «peuple», celui de la manifestation «populaire» qui n'y voyait guère.

La salsa des banlieues

Des tribunes où l'on notait certes la présence du préfet, d'élus lyonnais mais aussi de maires de l'agglomération, venus soutenir «leurs troupes» : un défilé pacifique de jeunes danseurs, venus montrer à Lyon l'autre salsa des banlieues. Pour ceux qui n'auraient pas encore compris que notre culture est aujourd'hui, comme hier, méliée...

Tout vert

Outre les musiques et les danses, ce sont aussi les couleurs qui étaient au centre du défilé. Pas un mètre qui n'y échappe... Ainsi, et c'est sans doute pour cette circonstance, les eaux de la fontaine située place de la République, ont troqué, leur coutumière transparence contre un vert lumineux, histoire de ne pas oublier, après-midi, l'atmosphère était toute brésilienne...

Sortir de sa... colline

Sacrées reines ! Mais oui, ceux qui les attendaient, ont eu droit à ces reines dont certaines avaient une carrure de reine... Une vingtaine de «Drag Queens» a rajouté un peu de sel et de poivre à ce défilé évidemment bien peu lyonnais. Au point que des spectateurs leur lançaient : «revenez pour le 8 décembre, ça décoiffera un peu plus !». «Sympha de voir Lyon sortir de sa coquille», ou plutôt de sa colline... La basilique centenaire n'en croyait pas ses oreilles, d'autant que la samba a dû battre le nombre de participants de la traditionnelle fête lyonnaise (on parlait de 250 000 personnes!). Mais il y a un défilé, et... défilé.

Encore un petit pas

Si Guy Darnet a réussi son pari - et ce n'était pas évident - il restait encore à franchir. Arrivé, en tenant compte des difficiles questions de sécurité, à faire entrer les Lyonnais dans la fête. Dernière les barrières, on pouvait être spectateur mais pas acteur. La piste n'était pas la rue, si l'on n'appartenait pas aux groupes ou troupes «officielles». Certes Lyon n'est pas Rio ; un grand pas vers le soleil a déjà été réalisé, alors continuons les répétitions.

Investissement

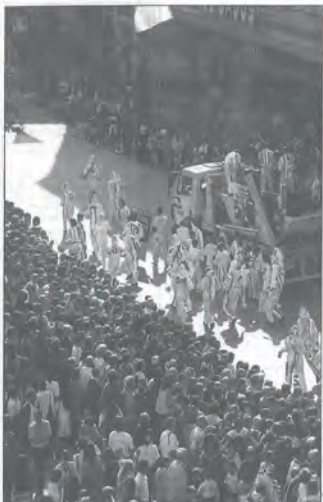
Coup de chapeau à tous les bénévoles qui se sont pigés au rythme de cette biennale. Des semaines, voire des mois de travail dans les quartiers de Lyon, dans les banlieues, pour donner, hier, cette farandole méliée de cultures, d'âges, d'origines. Samba certes, mais aussi hip hop et tout autre style d'expressions, ont fait une ronde accordée. Il faut souhaiter que leur travail mais aussi leur goût à faire ensemble la fête, ne s'arrêtent pas au défilé. Déjà de nombreux groupes parlent de continuer à répéter pour défilé à nouveau, dès cet été à Lyon ou dans les villes de l'agglomération.

à la halle

ba-cha-cha-lambada-etc n'a pas fait medi, sous l'énorme voûte métallique de la halle Tony-Garnier

Il n'y a jamais si le «Grand bal spectacle du carnaval» a été aussi réussi sous la voûte étoilée et sur du théâtre antique de Fourvière. Le thermomètre a conduit judicieusement la direction de la halle cette nuit-samba-cha-cha-lambada-etc. Malheureusement de la halle Tony-Garnier. Mais peu de bien tentée et bien foirée. Au lieu, bien sûr mais aussi un dispositif scénographique. En fait une scène ordinaire, frontalière aux artistes et au public. En début de soirée se disait que Carlinhos de Jesus entouré de l'école de samba Imperatriz et d'Isabella dos Santos allait faire des miracles. Car il en faut espérer métamorphoser ce volume démesuré difficile à estimer (entre 2000 et 3000 personnes) et quelques centaines dissimulés sur tout gradins), en tout cas, sans commune mesure disponible dans cette configuration (plus des dispositions, on espérait tout de même pas cette troupe aguerrie aller entraîner les Lyonnais qui ne demandaient que mieux, à de rares exceptions près. On attendait près d'un monde descendu de l'imposant pied-à-terre affolant (et certes plaisant) de couleurs et rythmes stimulants ; mais chacun chez soi. En bas. En plus, la sonorisation montrait des sons fétides désagréables pour des oreilles habituées. Décourageant. Heureusement le grand réchauffeur d'hier après-midi a remis les pen-

JEAN-MARC DURAND



Bénie soit la danse

À la primatiale Saint-Jean, hier, traditionnelle messe des artistes

Rythmes de samba et percussions, hier, sous les voûtes gothiques de la primatiale Saint-Jean pour la rituelle messe des artistes qui s'inscrit toujours, depuis 1992, le premier dimanche de la Biennale de la Danse. Après l'Espagne et l'Afrique, c'était au tour du Brésil de venir proclamer avec une ferveur particulière : «je danse donc je suis». Une cérémonie aux couleurs tropicales avec le corps de ballet de Salvador de Bahia. Ces chanteurs et danseurs ont l'habitude, dans leur pays, de participer aux liturgies. À la cathédrale, porteurs des Orichas, les emblèmes de plusieurs de leurs saints protecteurs, ils ont communiqué avec les fidèles lyonnais. Préface au grand rassemblement de l'après-midi, grand messe populaire avec le défilé de la place des Terreaux à Bellecour, l'office du matin fut célébré par Mgr Maurice Delorme, entouré du père René Auboyer, délégué pour le diocèse aux affaires culturelles et des pères Bernard Colombo, Robert Serby et Michel Rose, tous les trois ayant séjourné au Brésil et connaissant la spiritualité et la diversité de ce vaste pays. Dans l'assistance, on notait également la présence de nombreux Brési-

liens vivant à Lyon. Parmi les officiels : Christian Philip, représentant le maire de Lyon, l'adjoint à la Culture, Denis Trouzet, et bien sûr Guy Darnet, inventeur de la Biennale et le grand maître des cérémonies de cette manifestation qui, tous les deux ans, propose aux Lyonnais et pas seulement, la Biennale aujourd'hui a dépassé de loin les frontières de l'Hexagone - de découvrir et de rencontrer à travers le langage de la danse, un langage sans frontières, d'autres peuples et d'autres cultures. La danse est l'art par excellence qui, en touchant le cœur, la sensibilité et le sens du beau, nous fait connaître la diversité et la richesse de l'autre. Et, pourquoi pas, le chemin qui mène à Dieu ? Le père Delorme, dans son homélie, devait développer ce thème. «La danse, soulignait-il, comme tous les autres arts, peut nous faire pressentir l'essentiel de la beauté de Dieu». Un éclat de cette beauté doit être offert, hier, par les artistes brésiliens dont la prestation, une sacrée prestation, à la messe de la Biennale fut justement appréciée et saluée par des tonnerres d'applaudissements à la fin de la cérémonie.

M.-J. D.

6199

954197



LYON FIGARO



la vie lyonnaise

LUNDI 16 SEPTEMBRE 1996. CAHIER RÉGIONAL N°3. NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT.

Biennale de la danse.

Le carnaval de Lyon

Amateurs et professionnels, brésiliens et lyonnais, danseuses de samba et adeptes du hip-hop, le grand défilé de la septième Biennale de la danse ressemblait à une joyeuse sarabande. Eclectique et cosmopolite à souhait. Elle a réuni des dizaines de milliers de Lyonnais qui ont regretté toutefois les temps morts entre chaque passage.

Des dizaines de milliers de Lyonnais, 150 000 selon la police, ont suivi, hier après-midi, dès quinze heures, le défilé de la Biennale de la danse de Lyon. Une foule compacte qui ne se contentait pas d'être présente des deux côtés des barrières installées rue de la République, mais se faufilait dans les rues voisines dans l'espoir d'apercevoir un char ou une danseuse au costume rutilant. Encadrées par trois compagnies brésiliennes, le défilé ne comptait pas moins de dix-sept formations rassemblant amateurs de clubs de danse, de musique ou de capoeira de tous les quartiers et les communes du Grand Lyon. Chars qui ont malheureusement défilé de façon trop espacées. Les spectateurs ont attendu en moyenne dix minutes entre chaque passage. S'impatientaient et en oubliaient parfois d'applaudir.

Un grand carnaval urbain

Ceux qui voulaient voir une réplique du carnaval de Rio auront été déçus. Il s'agissait là d'un grand carnaval urbain, cosmopolite et éclectique, qui mêlait professionnels et amateurs, salsa et rap, et où le pire cotoyait souvent le meilleur... Mais il fallait y penser. Et l'initiative a été retenue par le ministère de la Culture comme l'un des vingt-neuf projets pilotes dans le cadre du Pro-



D. BARRIERE

Le meilleur a souvent cotoyé le pire. Mais l'idée est bonne. Elle a été retenue par le ministère de la Culture comme l'un des vingt-neuf projets pilotes dans le cadre du Programme culturel de quartier.

SUITE PAGE 15

Satisfecit accordé par l'édition lyonnaise du Figaro, pour un Défilé qui l'amène à vanter les valeurs du cosmopolitisme et du hip-hop !

CULTURE

Lyon, un carnaval bien à soie

Troisième édition dans le cadre de la Biennale de la danse.

Le carnaval de Lyon s'étoffe

La troisième édition, hier, a attiré 150 000 spectateurs.

Lyon envoyée spéciale

Deux religieuses quittent le défilé dominical pour rejoindre la colline fervente de Fourvière. «C'est un... envoiement, oui, c'est le mot», conduent-elles, ravies de cette manifestation païenne et carnavalesque. Le matin même, des athées sortaient de la cathédrale, tout aussi contents d'avoir assisté à la messe des artistes. Lyon se perdrait-elle dans ses collines? Cela arrive tous les deux ans, avec la Biennale de la danse, qui a débordé de théâtres pour gagner la rue avec son défilé. **Structuré.** Pas moins de 4 500 participants se sont déversés dans la rue centrale et piétonne de la République pour traverser la presqu'île des Terreaux jusqu'à Belle-

cour. Le syndrome Zidane n'a pas attendu la Coupe du monde pour se répandre ici, puisque les participants viennent de tous les quartiers de la périphérie et des communes environnantes, cela depuis six ans.

Juchés sur des poubelles accrochées à des réverbères, perchés aux balcons, les spectateurs avaient trouvé toutes les solutions possibles pour assister à ce que l'on peut désormais appeler un rendez-vous populaire. La troisième édition de cette rave à lyonnaises s'est structurée. Les artistes — chaque groupe d'amateurs travaille avec des professionnels — intègrent peu à peu la dimension de la rue. Chars, échasses, oriflammes, attirent l'œil, alors que les premières éditions tâtonnaient,

trop proches du sol ou peu audibles. Tout n'est pas au même niveau artistique, et les débordements gérés de Rio n'ont pas encore transporté les Rhônains mais, au pays des soyeux, on prend son temps et on se la joue plutôt à l'italienne.

Diversifié. Ouvert par le coloré Cirque chinois de Taiwan, le défilé s'est intensifié avec le travail du chorégraphe Abou Lagraa, un mélange détonnant et amusant avec danseurs juchés

sur des podiums roulants et petits moines tibétains très décontractés. On s'est laissé aussi emporter par Denis Plassard et son groupe de Décines, voyageurs déambulant sur des véhicules de fortune, fabriqués maison, ou affalés sur de grands matelas douillents. Les futuristes

de Vincent Loubert et de Jean-Claude Carles se sont amusés avec les clichés de science-fiction, promenant leurs personnages pollués et cassés sur des machines de chantier. Bref, il y en a eu pour tous les goûts.

Seules les étoffes de soie exposées dans les rues adjacentes avaient triste mine, ressemblant à des coupons abandonnés dans un bac à soldes. Dommage, elles auraient pu transformer la rue Edouard-Herriot en une rue du Sud, avec le linge pendu aux fenêtres. Ce sera peut-être pour dans deux ans puisque, désormais, le défilé est la fête des Lyonnais avec son pendant catholique qu'est le 8 décembre, dévolu à la lumière et à la Vierge

MARIE-CHRISTINE VERNAY

Lyon de notre correspondant

Inutile, dimanche, de chercher un balcon dans le centre de Lyon. Ils sont tous réservés depuis de longues semaines. Le défilé de la Biennale de la danse traverse en effet la presqu'île et des dizaines de milliers de spectateurs sont attendus pour cette manifestation qui, en deux éditions, a su conquérir la ville, faire émerger de nouveaux lieux de création et récupérer une partie de l'énergie artistique installée en banlieue.

Les premiers chars sont entrés dans la ville en 1996. Jusque-là, la Biennale se contentait de «grandes fêtes populaires et gratuites», comme la Feria de 1992, année où l'Espagne était à l'honneur. Quatre ans plus tard, place au Brésil, le directeur artistique de la manifestation, Guy Darmet, se rend à Rio pour figurer son programme. Là-bas, il se laisse impressionner par le travail social des écoles de samba. «A son retour, raconte Xavier Phellu, coordinateur du défilé, il a eu l'idée de croiser ça avec le phénomène hip-hop, très fort en banlieue lyonnaise.» Dès la première année, 100 000 personnes se déplaceront pour voir les 16 troupes engagées. Rebelote l'année suivante, avec 21 groupes et un peu moins de monde, du fait d'une pluie torrentielle.

Réseau. Cette année, 29 villes participent au défilé. Un tiers de Lyonnais, un tiers de banlieusards, le dernier venu du reste de la région. Le cahier des charges demande de réunir un minimum de cent participants amateurs, autour d'une équipe professionnelle. L'opérateur peut être une MJC, une association, une mairie, un théâtre... Le comité lui alloue une somme de 109 000 francs, dont 20 000 doivent depuis cette année être consacrés au travail plastique. Puis chacun cherche le complément. «Avec le succès du défilé, les groupes ont de plus en plus de facilités à trouver des parrains», assure Xavier Phellu. Certains fournissent le matériel: les camions qui porteront les chars, quelques kilomètres de tissu. Le plus petit budget tourne à 130 000 francs, le plus gros à 800 000. Puis les groupes ont neuf mois pour monter leur spectacle, construire le char... Les métiers, origines et compétences se croisent.

L'intérêt de la démarche réside surtout dans la capacité à mettre en réseau des gens très différents à l'échelle d'une ville. Certaines fournissent un lieu, ce qui facilite les brassages, sociaux et artistiques. Pour les autres, Lyon a mis à disposition un espace baptisé Friche 2000, près du palais des sports. Depuis le début du



Le groupe Mémoire de soi(e) en répétition à Villeurbanne.

mois, les répétitions s'y mêlent aux concerts, performances théâtrales et repas en plein air. A Villeurbanne, la ville a offert une ancienne école. A Oullins, une usine désaffectée. Margaux Carrière travaille là, avec la troupe de théâtre de rue Zanka, qui intervient sur de gros événements, mais aussi au cœur des quartiers, dans la formation et l'insertion sociale. En 1998, elle avait monté son défilé avec des amateurs souvent classés

«public en grande difficulté». La qualité de leurs costumes et de leur prestation avaient scotché

Cette année, 29 villes participent au défilé. Un tiers de Lyonnais, un tiers de banlieusards, le dernier venu du reste de la région.

le public sur les trottoirs de la presqu'île, en ouverture du défilé. Cette année, Zanka clôturera.

Une vingtaine des jeunes qui participent à l'événement ont suivi Margaux Carrière pendant un mois à l'école de l'Opéra de Pékin. Après le défilé, ils poursuivront leur «parcours d'insertions», afin de trouver une voie

parmi tous les métiers du spectacle.

Histoire locale. Pour décliner le thème de cette année — «les Routes de la soie» —, Margaux Carrière a travaillé sur le mouvement, la légèreté du tissu. A Décines, ville située à l'est de l'agglomération lyonnaise, le travail s'inspire plutôt de l'histoire ouvrière locale. La ville s'est développée au début du siècle, lorsque les immigrés arméniens, espagnols et italiens sont venus travailler dans la nouvelle usine de soie artificielle. En tête de son cortège, la ville a mis deux percheros qui tirent une 4 CV, qui tracte elle-même une caravane remplie de musiciens arméniens. Plus loin, derrière le char qui ferme la marche de Décines, des tisseurs distribueront au public des bobines dont les fils resteront attachés au convoi. En se dévidant, ils créeront des traînées de couleurs. La tête du défilé quitte la place des Terreaux, dimanche, à 14 heures. L'arrivée est prévue vers 19h30 sur la place Bellecour

OLIVIER BERTRAND

Pour son lectorat national, mise en perspective du local au global de *Libération*, qui s'attache à une description précise de la troisième édition, pour mieux en souligner la dimension universelle.

BIENNALE DE LA DANSE



Pendant les répétitions, début septembre. Un pas de deux entre deux personnes se sont impliqués dans le long travail de préparation du défilé.

Villeurbanne ou les routes de l'adaptation

Tout était à inventer. Fruit de la collaboration entre la Ville et l'association ARALIS, la création villeurbannaise fait rimer défilé avec fraternité.

SOUVENIR, les projets naissent de rencontres. A Villeurbanne, c'est celle de la Ville et de l'association ARALIS qui aura été le moteur de « Mémoire de soleil », la danse défilé. Une rencontre presque obligée entre une ville qui a accueilli de nombreux immigrés au fil du siècle écoulé, et ARALIS, dont le vocation est l'insertion, notamment en direction des personnes à un handicap d'adaptation à la société française.

Services Migrants) et des jeunes issus des migrations loyales liés à des personnes âgées dans des foyers ARALIS. Sur le site de « Léo-Lagrange », une ancienne école primaire du quartier Saint-Jean, les uns et les autres ont suivi une remise à niveau et une formation à différentes disciplines artistiques. Parallèlement au stage, des ateliers de danse et de musique étaient mis en place dans la ville, au sein de structures à caractère social et sportif d'habitat.

En juin, tout ce petit monde, plutôt âgé, plutôt jeune, s'est retrouvé à Léo-Lagrange pour le travail en commun. Au

total, un peu plus de deux cents personnes se sont ainsi impliquées dans un long travail de préparation. Avec des enthousiasmes communicatifs et quelques très rares moments de découragement. Tout était à inventer. Les chorégraphes d'inspiration « modern-jazz-hip-hop », les rythmes des percussions, les formes des 137 costumes, les accessoires...

Sous la houlette d'intervenants qualifiés, l'opération a été menée à bon port avec un niveau de qualité qui n'a rien à envier à celui d'une production professionnelle. Les chorégraphes aux couleurs d'épices ont été taillés en parures fluides et mouvantes. Une vingtaine d'hommes ont découvert les joies des percussions, les éléments féminine de l'équipe et quelques garçons - celles de la danse d'ensemble.



Chorégraphes d'inspiration « modern-jazz-hip-hop », rythmes des percussions, formes des 137 costumes, accessoires... l'opération a été menée à bon port avec un niveau de qualité qui n'a rien à envier à celui d'une production professionnelle.

Lyon : La Martinière ouvre le bal

Les Lyonnais ont eux aussi tissé leur toile pour ce défilé soit une réussite. Une dizaine de groupes ont travaillé des mois durant pour être à la hauteur de l'événement. Revue des effectifs.

DANS L'ÉCOLEUR ANTOINETTE, ce groupe dirigé par Anne Catherine Girard, professeur d'arts appliqués au lycée de la Martinière, amorce la couleur. Un accompagnement qui est filé à l'occasion de la Biennale de la danse consacrée aux routes de la soie, en même temps que sa généralité car l'homme avait décidé de léguer une partie de sa fortune à la ville de Lyon pour ce qui serait son lieu de sépulture. Un double honneur, donc, pour ce jeune Lyonnais apprenant à tisser, qui s'engageait à l'âge de seize ans dans la Compagnie française des Indes orientales. Succesivement soldat, ingénieur, organisateur, dessinateur, géographe, négociant,

commerce, trafiquant, conseiller d'un nabab, Claude Martin finit sa vie comme l'un des hommes les plus riches de l'Inde. Mort en septembre 1700, c'est ce bicentenaire qui est filé à l'occasion de la Biennale de la danse consacrée aux routes de la soie, en même temps que sa généralité car l'homme avait décidé de léguer une partie de sa fortune à la ville de Lyon pour ce qui serait son lieu de sépulture. Un double honneur, donc, pour ce jeune Lyonnais apprenant à tisser, qui s'engageait à l'âge de seize ans dans la Compagnie française des Indes orientales. Succesivement soldat, ingénieur, organisateur, dessinateur, géographe, négociant,

une dynamique entre la richesse de son univers chorégraphique et la sensibilité expressive des élèves du lycée. Dans le rôle principal, le danseur italien Angelo Mikeli et peintre par la scène, a été accompagné d'un imaginaire partagé de la route et du merveilleux, s'avancera une cavalcade de femmes, d'hommes et d'objets marchant entre l'Est et l'Ouest, parfois aux rythmes d'une mélodie de rue écrite par Battista Luini et interprétée par l'Harmonie de Calais, parfois dans l'humour, vagabonde des Improvisations du Big Band de Châlons-Boulogne.

SÉBASTIEN ORTOLA

3° : l'association Awal tisse sa toile d'araignée



Les percussionnistes accompagneront l'araignée tout au long du défilé.

L'ASSOCIATION AWAL sera de la fête ce dimanche. Créée en 1991, cette association qui compte plus de 100 membres a organisé une action de proximité dans le 3° arrondissement, depuis novembre 1998 et participe à toutes sortes de manifestations qui encouragent l'entraide.

Dans cette optique, une centaine de personnes de tous âges se mobilisent pour le défilé de la Biennale de la danse à travers des ateliers de danses, percussions et arts plastiques. Fidèle à la thématique de la soie, Awal a mis sur pied le projet « Tisse », dont la signification berbère renvoie à la toile d'araignée. Comme elle, ce projet symbolise le tissage entre différents éléments, la rencontre entre musique traditionnelle, danses berbères et expressions contemporaines, hip-hop et capoeira. Pour ce projet, le chorégraphe Bou-Bakar Chalaane s'est entouré de Kamelia Mechi pour la danse berbère et de Philippe Sador pour la capoeira.

Les danseurs habillés en costumes traditionnels ont créé avec l'aide du centre de loisirs de l'Église de Montchail, au son des percussions orchestrées par Said Akhefi, percussionniste de renommée internationale. Accompagnés de deux pantins géants, cette araignée recouverte d'une toile rouge et blanche sur des parties de près de six mètres de haut sera tractée par les enfants ayant participé à sa réalisation. À l'issue du défilé, le corps de l'araignée s'ouvrira pour un grand lâcher de ballons.

LAURENCE JAUNIER

6° : le fil qui se défile

« Le Bonheur, la fil qui se défile » tel est le projet des chorégraphes Rim Adi Ermasse et Trididi qui font danser le 6°. Un spectacle qui nous entraîne sur le chemin de la méditerranée à l'ouest de la Chine, puis transmet d'Orient en Occident, le fil de soie est un vecteur d'échange, un lien économique et culturel. La métamorphose et le lien sont donc les deux thèmes abordés dans ce projet artistique. Composé d'une population d'acteurs très différents, le défilé sera l'occasion de faire se rencontrer des personnes de tous les âges, pour une dizaine d'acteurs accompagnés par des étudiants dansant autour du char imaginé par eux des ateliers des Beaux-Arts de Grenoble. Les jeunes acteurs participent également au défilé en se tenant à tous vents des pétales de rose, semés et parfumés épais.

5° : le rêve de Nordin

C'est le rêve de Nordin, conte de Marc Collin, que danseurs l'équipe artistique du 5° arrondissement a mis en scène. Le conte raconte l'histoire d'un homme qui se réveille dans un cocon. Le chorégraphe conçu par Céline Gouyé, diplômée du centre Mieux dirigé par Maurice Béjart, à Bruxelles, est une invitation au voyage où les danseurs vivent une aventure, découvrent et s'émerveillent. Le tout est entrecoupé de scènes orientales aux mille couleurs chatoyantes qui se retrouvent dans les costumes de Nordin, de vernis et de cr, imaginés par Florence Gligarini. Quant au cocon créé par Myriam Groussin, il est travaillé par la compagnie leu 5°. Elle fait vivre l'astre lumineuse sur des percussions rythmant le voyage.

16 - www.leprogrès.fr

« Le plus plaisir quand on défile, c'est le regard du public »

Le premier défilé « brésiliens » de 1996 a donné naissance à un livre d'images et de témoignages intitulé « Quand la ville danse ». En voici quelques commentaires, glanés çà et là, au fil des pages. Danse avec les mots.

Mes mots collectés par Sonia Bove, des bonnes informations glanées par Gilberte Hugouvioux, une orchestration des données par Philippe Du Jardin, quatre-vingt heures d'entretien, avec les acteurs du défilé « Aquarela do Brasil », une mise en page « dansants » de Bruno Thiry. Le livre. Quand la ville danse marche sur les traces de ce rituel d'aggrégations qui fut le premier défilé de l'histoire de la biennale de la danse.

À l'image de ce grand rasoir urbain du 15 septembre 1996, le livre revêt un habit de carnaval mélange de libre expression et de défilement consenti. Les pages se défilent, les textes se chevauchent les uns les autres, les photos paraissent au rythme d'un chorégraphe imaginaire et désordonné. Il ne manque que le son, un bouquin sans sonnerie sur le thème urbain d'une procession qui est largement fait entendre. Les témoignages recueillis ont une enquête orale - donnant du cœur à l'ouvrage et du rythme au livre. Personnalités et inconnus se répondent en toutes lettres, sans avoir échangé de mots, s'expriment, un jeune chorégraphe s'enflamme : « Je dis souvent que ce défilé, le plus fort, s'est passé autour. Plus que le défilé, le fait qu'on boive un coup après, que chacun amène une petite tarte, boive un canon de rouge comme ça, le soir, après avoir regardé. Ou ça, y a un truc, une atmosphère qui se crée entre les gens ». Faire la fête en criant,



Le livre revêt un habit de carnaval, mélange de libre expression et de défilement consenti. Les textes se chevauchent les uns les autres, les photos paraissent au rythme d'un chorégraphe imaginaire et désordonné.

« Il y a un peu de politique dans tout ça ». Cet autre donne un coup de chapeau au méliage des gens et des genres : « Ça parlait des cinq continents. Je trouve que l'inondée, je trouve des Chinois, des Japonais, des Anglais, des Européens, des Blancs et tout... Tout est là, tout est à la Voulon-héin ! ». En fait, une jeune danseuse relance l'idée black, blanc, beur. Moi, je suis maghrébine mais je n'ai pas hérité à me trimballer en Wonderbra, parce que je tiens à m'imposer. Je n'aime pas qu'on m'intéresse, et voilà ! ». Le défilé comme moyen d'affirmer ses idées ? Une question répétée qu'il s'agit aussi de sortir de sa banalité, et puis aller danser, aller montrer aux autres ce qu'on s'est fait justement. C'est une sorte de manifestation. Il y a un peu de politique dans tout ça je pense ». De la politique, du beau monde, mais aussi quelques béneols et coups de chaud. « Les gens ont une sale mentalité à Lyon. Je sais pas d'où ça vient. Peut-être qu'il y a de l'arunum enrichi quelque part, et ça intervient sur

le mental des gens ». Plus profondément, « Je m'imaginais que c'était horriblement long ce défilé. Il fallait surtout que ça tienne la route au niveau de l'énergie ». Evoué un musicien, soudain, par une danseuse qui renchérit : « Le pire, je crois que c'est l'arrivée à Bellecour. Les choses se terminaient un peu en queue de poisson. On arrivait... on arrivait... on nous faisait signe qu'il fallait s'arrêter. Or c'était là qu'il y avait le plus de monde ». Et puis, finalement, le petit miracle qui a transformé les mille défauts en un événement

DAVID S. TRAN

La danse, c'est aussi écouter la différence

Pour le défilé, la compagnie Milieux intègre des personnes à mobilité réduite. Ils seront quelques uns à défilé au milieu des danseurs et à participer à la chorégraphie.

« LA DANSE est un art qui s'adresse à tous ». C'est par cette phrase que Marion de Castellane, directrice artistique de l'association Milieux présidée par Julia Grangé, explique le démarche de la compagnie d'intégrer des personnes à mobilité réduite dans le défilé de la Biennale.



La répétition au Palais des sports.

C'est donc au cœur du spectacle « Hyponos et Képhos » conçu par Marion qui évoluent Nathalin, Georges, François et quelques autres. Ils ont déjà trouvé leur place parmi une castaune de danseurs dans ce spectacle déambulatoire qui mène à la fois le symbole du soleil levé et celui du rêve. Tout un programme de concertos et d'agilité. Autour du char qui représente un scarabée, chaque personne en fauteuil sera reliée à un accompagnateur par un système de berrons qui déroulent un tissu stretch. Une chorégraphie relie les figures et les musiciens installés sur le char qui rythment les déplacements.

« Il y a une place prévue pour chaque personne puisque le spectacle intègre aussi des échoueurs, des ardoises et de nombreux enfants », explique Marion de Castellane. Cette initiative a également pour but de se poursuivre après la

Le défilé en direct sur France 3

Sept caméras, trois milliers, 1 HF et 3 fixes, réparties sur le trajet du défilé, permettront de découvrir cette manifestation dans sa quasi globalité. Franck Giroud et Jacques Patry présenteront de Castellane et ses compagnies alors qu'elles descendront la rue de la République en direction de Bellecour. Bernard Vasseur assurera la réalisation, avec les moyens Moyens techniques de France 3 production Lyon. A cette occasion, une cassette couvrant 200 minutes de cette grande parade populaire sera éditée par France 3 et disponible à la vente au prix de 90 francs. Références au 04.78.14.80.00.

Le défilé de la Biennale, dimanche 17 septembre entre 15 h 30 et 17 heures sera diffusé en direct sur France 3 le dimanche 16 septembre à 16 heures - 17 h 30 comme habituellement.

GISELE LOMBARDO

Pour Le Progrès, le Défilé est chaque année l'occasion d'une mosaïque de récits reflétant la diversité des territoires impliqués.

En 2000, la revue *Cassandra/Horchamp* analysait, en des termes aujourd'hui parfois datés, le Défilé de la Biennale de la danse de Lyon comme une réussite exemplaire d'association entre ambitions créatives et objectifs d'inclusion.

À Lyon, le Défilé de la Biennale de la danse est le symbole d'une rencontre possible entre le centre et la périphérie d'une agglomération. Un catalyseur social qui s'est imposé face à ses détracteurs. Tous peuvent participer, à une seule condition : n'en remplir aucune. Rencontre avec deux compagnies (sur vingt-neuf).

LYON A ENFIN SURMONTÉ L'ANGOISSE qui précédait la première déferlante de la banlieue en centre ville de 1996 et les querelles avec le Conseil régional en 1998. Celui-ci avait tenté d'empêcher le Défilé en annulant les subventions. « Est-ce pas justement le symbole de la fraternité qu'on veut censurer ? » demandait Guy Darnet, directeur de la Biennale et de la Maison de la danse à Lyon, en 1998. C'était juste après que le budget prévu pour le deuxième défilé de ce type, dans le cadre de « Paris Quartiers d'été » eût été supprimé. Après le succès de 1997 aux Tuileries, on n'en a plus jamais revu. À ce moment déjà, à Lyon, l'antagonisme centre-périphérie est dépassé. Dans les groupes (29 cette année), la rencontre se fait entre participants de différentes conditions sociales, de pratiques artistiques et d'âges différents. « Depuis le premier défilé, les gens revendiquent un accès à la culture plus libre qu'à l'échelle institutionnelle », Malek Cherifi, chargé de l'accueil des compagnies, s'échauffe. « Aujourd'hui, Lyon n'est toujours pas capable de relier sa périphérie au centre, alors qu'on parle de rapprocher les différents pays européens. À Venissieux, il y a une fausse station de métro, construite dans l'idée du prolongement de la ligne, lequel ne s'est jamais réalisé. Le tramway ne va pas jusqu'à Vaulx-en-Velin, etc. On parle de métropole. Alors arrêtons de ne percevoir qu'un centre feutré, entouré d'une deuxième couche identifiée à des zones de non-droit ! Des événements comme le Défilé peuvent faire évoluer les mentalités mais les politiques ont du retard. Ils y vont timidement et les gens en ont assez. On ne peut pas vivre toute sa vie dans la frustration. La culture peut faire passer ce message. »

Parmi les créations, de plus en plus nombreuses, faisant de non-artistes des « acteurs d'un jour » (Cassandra 36/3), le Défilé de la Biennale de la danse de Lyon occupe une place particulière par la régularité de l'événement, le nombre des participants (5000, pour soixante nationali-

tés) et le budget (5 millions de francs). La troisième édition s'est déroulée en septembre dernier sur le thème général de la Biennale 2000 les Routes de la soie, reliant la danse d'Asie, d'Asie mineure et de la Méditerranée.

Vu de l'intérieur, le travail de préparation à l'allure d'un melting-pot social qu'on fait mijoter entre six et dix-huit mois. La condition initiale, c'est l'absence de sélection.

Marion de Castellane, l'une des vingt-neuf chorégraphes impliqués cette année, inclut des handicapés qui « peuvent moins tricher avec le mouvement et la forme. Par rapport à l'intention, ils sont plus justes que les danseurs professionnels. J'aimerais travailler plus avec eux. Les contraintes artistiques d'une telle création sont complexes – il faut avancer de 33 cm par seconde. Il faut des années pour gérer les contraintes et trouver un rôle approprié pour chacun. L'univers des handicapés m'a été ouvert par une amie qui vit en fauteuil et qui assure la régie plateau. »

Marion privilégie la justesse de l'intention dans

Melting-pot lyonnais

« Lyon n'est toujours pas capable de relier sa périphérie au centre, alors qu'on parle de rapprocher les différents pays européens. »

son rapport à la personne. « Quatre personnes sur cinq qui m'appellent, suite aux annonces, s'exclament d'avance : "mais je ne sais pas danser... ça fait deux ans que je ne danse plus etc." Alors que la réussite

est là quand tout le monde participe avec une belle intention. » Ce qu'elle tait, c'est son perfectionnisme qui multiplie les désistements en cours de route.

La Compagnie Milieux, menée par Marion, a créé une boucle de vingt minutes à la dramaturgie évolutive, seul véritable spectacle du défilé, prêt à être présenté hors de ce contexte. Parnü les groupes de danseurs évoluent des échassiers, des porteuses d'eau et un griot psalmodiant sur le thème de la liberté, suivi d'un char avec musiciens et chanteuse africaine. Peu de rapport avec l'Asie, sinon les costumes jaunes des danseurs ou leur maquillage en motifs à fleurs. Le miracle,

c'est qu'il y a là une danse simple et complexe qui se nourrit de danses africaine, contemporaine, jazz et hip-hop, mais ne ressemble à aucune d'entre elles. Chez Marion, les mouvements sont porteurs de sens dramatique. Son « corps de ballet » est jeune, homogène et habile. Après la danse classique, Marion a rejoint les Black Blanc Beur et participé à la création de Käfig, autre compagnie phare du hip-hop français. Au Défilé, elle n'épargne pas à ses danseurs des corps à corps avec le bitume.

La compagnie Louxor présentait un projet futuriste sur fond musical techno : char-navire, grue et échassiers, fortement nourri de l'esthétique-récup', classique du théâtre de rue. Dans les deux groupes de danseurs, des adultes au ventre rond tourment, plient les jambes ou écartent les bras

à côté de collégiens ou de jeunes noirs ou beurs. Les participants ont entre dix et quarante ans. À raison de deux à trois répétitions par semaine de mai à septembre, le groupe a le temps de se souder. « Nous avons mis les annonces dans les boulangeries, les bibliothèques, les maisons de quartier... pour toucher les gens les plus divers. Mais nous ne sommes pas là pour donner la main à chacun. C'est à eux de venir l'un vers l'autre. » dit Hélène Solène, coordinatrice de la compagnie.

« Le premier jour Jean-Claude Carles, le chorégraphe, a demandé à tous de danser, de s'exprimer comme ils le voulaient et a ainsi repéré ceux qui étaient plus danseurs que d'autres. Puis il leur a demandé d'aller vers quelqu'un d'inconnu et de danser ensemble. Pendant le travail les questions d'origine sociale s'estompent : tout le monde est en jogging. Il n'y a pas de compétition vestimentaire. C'est dans la diversité des réponses aux propositions du chorégraphe que les participants découvrent des horizons. » Le 17 septembre 2000, le spectacle de Louxor a électrisé les spectateurs du Défilé. ▲

T.H.

Proximité et bienveillance pour le principal quotidien local, qui voit dans la préparation de l'évènement une occasion régulière de mettre en avant l'engagement citoyen de ses acteurs.

Le Progrès, 2002

Pour chaque groupe, la participation au Défilé est récompensée localement par des articles que l'on imagine conservés avec soin !

Biennale de la danse : de si pacifiques guerrières ...

Parmi les 250 danseurs de la partie villeurbannaise du défilé de la Biennale, Catherine, Viviane et leur petit groupe représentent les guerriers dorés. Une fresque sur les Mayas qui leur a demandé de longs mois de travail.

« IL NOUS FALLAIT BIEN cette répétition générale... »

Le défilé villeurbannais n'en est qu'à sa moitié, et Catherine, Viviane et leur petit groupe représentent les guerriers dorés. Une fresque sur les Mayas qui leur a demandé de longs mois de travail.

Mais déjà, les guerriers dorés repré-

sentent possession du bitoums, aux rythmes latino-américains des tambours et autres flûtes.

Les guerriers dorés ne sont qu'une petite partie de ce défilé. Vera Lopes, l'une des chorégraphes, a voulu les voir symboliser « le lien entre le physique et le spirituel, au sein de l'Empire Maya. Ils sont les représentants du serpent à plumes, le dieu Tzucucé, et des étoiles ».

Un rôle essentiel dans la longue carrière d'artiste villeurbannaise, que Catherine et Viviane ont abordé avec sérieux.

Tous ensemble

La première est fonctionnaire des Douanes. Difficile sans doute pour les collègues de la reconnaître, dans son costume d'or et sous son maquillage. C'est d'ailleurs l'une d'entre elles qui l'a motivée pour cette aventure. « Elle m'a dit qu'il y avait beaucoup de danseuses, et moi, après 15 ans de danse classique, je suis aujourd'hui dans un groupe de ballet polonais et professeur de danse sur glace au FCIL. Viviane, elle, est partagée entre une activité de maintien à domicile, et son atelier de création à Rillieux-la-Pape. Danseuse lors des deux dernières éditions du défilé de la Biennale, elle pensait bien cette année se consacrer exclusivement à la fabrication des costumes. Finalement, elle les a également endossés, sans renchigner... Trois à quatre répétitions hebdomadaires depuis juillet

DAVID BLANCHARD



LES GRATTE-CIEL DANSENT LATINO

Rythmes latins, grandes fresques sud-américaines : après les routes de la Soie, le défilé de la Biennale de la danse est placé cette année sous le signe de la Terra Latina. Vera Lopes et Tzucucé Balletier, les deux chorégraphes, et leurs 250 danseurs et danseuses ont présenté hier en fin d'après-midi aux Villeurbannais et en avant-première leur défilé de la Biennale. Derrière le Peuple, des Mayas aux Zapotèques, sous les ombres destructrices des conquistadors, des dictateurs, et de l'Amérique à l'entraineur, toute l'histoire de l'Amérique du Sud a défilé dans les rues du centre-ville. Parmi la fresque admirative, un spectateur attentif : Guy Darmet, directeur de la Maison de la Danse, qui a semblé très satisfait du travail des Villeurbannais.



Catherine et Viviane, les guerrières, aux côtés de deux autres danseurs du défilé villeurbannais, Marvin et Alexia.



Les différents tableaux de défilé représentent autant de visages de l'Amérique du Sud d'hier et d'aujourd'hui.

Du pain et des roses

Parmi les nombreux partenaires de la part villeurbannaise du défilé de la Biennale, l'association "Du pain et des roses" s'inscrit parfaitement dans l'objectif que s'est fixé le CCO pour cette manifestation.

Nous avons constaté qu'il existe des difficultés à atteindre cet objectif, explique le président, Michel Thion, car les structures existantes ne s'occupent que du problème social ou que du volet artistique.

L'association a pris le parti de mêler les deux aspects, partant du principe que l'art s'adresse avant tout aux autres. « Un poème qui reste enfoncé dans un placard, ce n'est pas de l'art. En revanche, quand il est lu à quelque'un, il devient artistique. C'est ce regard au monde que nous cherchons à faire partager. » Rien n'est laissé au hasard et ce sont des professionnels qui

interviennent auprès des personnes en exclusion. L'art ne s'invente pas. En revanche, n'importe qui peut avoir une démarche artistique. « Pour de grande endosseur qui nous avons travaillé, ces réalisations les font sortir d'eux-mêmes. C'est très important car ils se sentent valorisés aux yeux des autres et selon leur propre regard. »

Et la préparation du défilé de la Biennale n'est pas la seule implication de l'association. D'autres actions ponctuelles sont déjà à son actif, malgré son jeune âge. Le matin de 1^{er} janvier, quelques bénévoles avaient arpenté les pentes de la Croix-Rouge, distribuant des roses aux passants, lutte pour le plaisir d'être à la rencontre de l'autre. A Du pain et des roses : la promotion de l'acte grand.

M.M.

DANSE

Des Uginois à la Biennale

Un an de travail pour ces jeunes ugiinois. Un an de répétitions et d'entraînement. Un an pour préparer et mettre au point le défilé, le grand défilé : celui de la Biennale de la danse à Lyon. Une des plus grandes parades dansées d'Europe.

Née en 1996 lors de la Biennale brésilienne, elle a très vite gagné ses lettres de noblesse et une réputation tant au niveau international que dans le cœur des Lyonnais et des Rhônalpins. Alors, c'est peu dire que les dix jeunes ugiinois se sont entraînés dur dur pendant des mois et des mois, et ce, tous les week-ends, afin d'être prêts pour le jour J, le dimanche 15 septembre.

Ils sont partis le dimanche matin tôt pour participer au défilé qui a eu pour thème "Du Rio Grande à la Terre de Feu sur les



Les jeunes encadrés par les animateurs et chorégraphes.

chemins de la liberté". Un incroyable voyage à travers l'histoire, la culture, les coutumes, le quotidien de ce continent pour le

moins contrastant qu'est celui de l'Amérique Latine. Ainsi, vingt-cinq groupes ont offert leur vision contemporaine de ce conti-

nent, de ce peuple qui semble avoir attaché au fil des siècles, à faire de la danse le moyen d'expression par excellence.

Ainsi, nos jeunes, avec quinze autres structures différentes et environ 150 jeunes tous encadrés par les chorégraphes de la compagnie Alexandra N'Possee, de Chambéry, ont constitué le groupe "Extravadancia". Un projet chorégraphique qui a voulu redonner à l'homme, à tous les hommes, cet instrument d'expression des libertés, le seul langage universel qui permet de danser, de revendiquer et de rassembler.

Une journée exceptionnelle et extraordinaire pour tous ces jeunes qui ont eu le privilège de partager et de se rassembler pour un spectacle qui s'est voulu être une rencontre entre les différents peuples et cultures.

Sandrine FAVRE

BIENNALE DE LA DANSE/«LE DÉFILÉ FAIT PLUS FORT QU'UN MATCH À GERLAND»

Pourquoi la ville danse

Le défilé connaît un succès phénoménal. Un phénomène qu'explique Stéphanie Claudin, qui l'organise avec Xavier Phélut, depuis la première édition, en 1996

«Comment expliquez-vous le succès croissant du défilé ? Tous les sociologues et ethnologues vous parleront de rituel d'agglomération, de mobilisation urbaine... De bien grands mots pour désigner un ovni qui dépasse la raison ! Parler de succès grandissant, c'est oublier que le défilé a attiré deux cents mille personnes dès sa première édition, en 1996, sur le thème du Brésil. Tout le monde a été pris de court, les organisateurs comme les pompiers et les forces de police. Il n'y avait pas eu de précédent, pas de

communication gigantesque, et pourtant, la foule s'est rassemblée d'instinct le long du parcours. Au fond, je crois n'y a pas de réelle explication. C'est un truc qui nous échappe. Une énigme. Et ne perdons pas de vue qu'il n'y pas d'autre événement semblable dans la région.

«Qui compose la foule ? Parmi les badauds, il y a un noyau dur, qui a certainement composé l'essentiel des 70 000 personnes qui ont applaudi le défilé de 1998 sous une pluie battante,

quand les autres ont déserté. On dit qu'il y a 4 500 participants au défilé, mais en comptant les costumiers qui ne sont pas créditées et les ateliers qui ont mis la main à la pâte, on arrive facilement à 6 000 participants. Chacun de ces 6 000 personnes draine un potentiel énorme de spectateurs, amis, famille etc. Sans oublier que les générales et les répétitions créent une émulation dans les quartiers et les villages : les habitants de ces territoires ne manqueraient le résultat final pour rien au monde ! D'où la

multiplication des « bus de supporters », qui arrivent des départements voisins ! L'emprunte volontairement un terme au football, parce qu'on se retrouve dans le même cas de figure qu'un match à Gerland, mais avec plus de monde. On vient applaudir son groupe, on vient soutenir l'effort collectif. On retrouve les notions de spectacle et d'épreuve.

«Défiler sur le quai du Rhône a-t-il permis d'accueillir plus de monde ?

La rue de la République était dépassée par les normes de sécurité. La rive gauche, qu'on a investie depuis 2002, a été autant une bouffée d'oxygène qu'un tremplin : on touche aussi des riverains, alors que la rue de la République essentiellement des bureaux fermés le dimanche. Cette année, on leur a distribué 1,5 kilomètre de tissus pour se confectionner des décors et participer encore davantage à la fête.

David S. Tran



La Biennale 2002 avait connu un immense succès populaire. Archives Vincent Dargat

Lyon défile à des rythmes différents

Malgré les discours sur la cohésion sociale, le moteur de l'insertion est resté en panne. C'est ce qui ressort d'une enquête menée en 2002

La machine qui paraissait bien huilée s'est tout à coup enrayée à cause d'un grain de sable. Ou plutôt deux. Christine Détrez et Pierre Mercklé, enseignants chercheurs à l'Ecole Normale

Supérieure de Lettres et Sciences Humaines à Lyon s'intéressent depuis quelques années à la Biennale de la danse. L'édition de 2001 leur a donné l'occasion d'étudier de plus près les pratiques des

amateurs de danse, en particulier celles des participants au défilé. « Tout est parti des discours très cohérents tenus par les élus, les organisateurs ou les décideurs culturels et les tra-

vailleurs de Philippe Dujardin (1) : la ville qui se célèbre elle-même, invitait sa banlieue.

« Les classes favorisées sont sur-représentées. Les ouvriers et les employés sont relégués à la confection des costumes »

Bref tout un processus d'intégration était en marche. Les deux sociologues ont voulu en savoir plus et ont réalisé une enquête quantitative en questionnant les danseurs du défilé. Au cours du printemps 2002, ils ont retrouvé 1600 des 2400 participants, pour ainsi dire les deux tiers.

Jeunes et favorisés Le résultat ? « Inattendu, explique Pierre Mercklé. Premier constat massif : la population ne ressemble pas beaucoup à l'image qui en a été donnée par les organisateurs. On a affaire à une population très jeune ; les personnes

âgées, à part dans quelques groupes constitués, ne participent pas »

Deuxième constat : l'absence presque totale du sexe masculin puisque les jeunes femmes constituent 85 % des danseurs. « Enfin, continue Pierre Mercklé, les classes favorisées sont sur-représentées alors que les ouvriers et les employés sont relégués à la confection des costumes et à la construction des décors. Le raccourci d'une société où on retrouve la division du travail et la hiérarchie sociale.

« Attention, tempère Christine Détrez, nous travaillons avec des statistiques. Elles n'annulent pas du tout les expériences personnelles. Individuellement, il arrive qu'on se trompe. » Heureusement.

Agostina Hfvert > NOTE (1) Philippe Dujardin, enseignant chercheur à Lyon, a publié un ouvrage intitulé « Quand la ville danse, la naissance d'un défilé, 7^e Biennale de la Danse de Lyon. Editions lyonnaises d'Art et d'histoire 2000.



Les jeunes femmes constituent 85% des danseurs selon l'étude effectuée par deux chercheurs. Archives Vincent Dargat

Sur le thème des mythes européens, succès du cinquième défilé de la Biennale

La danse fédère Lyon et sa périphérie le temps d'un après-midi

LYON de notre correspondante

Une reine gigantesque de 4 mètres portant une tripotée de poupons dans ses bras ouvre le cortège. Derrière, des femmes, des hommes et des enfants, jeunes et vieux, de toutes les couleurs, entament une chorégraphie rythmée par des chants en français ou en romani. Les chanteurs portent des costumes à double face, fleuris d'un côté, noirs de l'autre. Dans leur dos, des portraits en noir et blanc sont accrochés. Qui sont ces hommes et femmes ? Des déportés ? Ces photos ont été extraites du fichier anthropométrique instauré au début du XX^e siècle par le gouvernement français pour répertorier les Tziganes. Un tracteur recouvert d'immenses cartes de tarot emmène les musiciens aux sonorités tristes et gaies.

SUR LE BITUME, LE BONHEUR

Le groupe de Vénissieux a choisi de célébrer l'Europe à travers le peuple sans frontières des Tziganes. Tout le long des 1 600 mètres du parcours du défilé de la Biennale de la danse de Lyon, ce bel ensemble de 250 participants soulève, l'enthousiasme des 200 000 spectateurs massés le long des quais du Rhône. Ce dimanche 19 septembre, Vénissieux, commune déshéritée de l'Est lyonnais, incarne superbement l'esprit de ce rendez-vous instauré tous les deux ans depuis 1996 : la diversité. Ses participants viennent de tous les horizons, chômeurs, RMistes, cadres, étudiants, particuliers ou membres de centres sociaux, de

foyers ou encore de collège. Depuis un an, au centre associatif Boris-Vian, ils ont préparé, avec la chorégraphe Fatima Bouinoual, leur pièce, intitulée *Nomades et odyssée*. Sur le bitume, le bonheur se lit sur chaque visage. « C'est une aventure incroyable. Chacun s'est approprié le projet, je les vois se transcender. Ce défilé est une reconnaissance de leur histoire », se félicite le coordinateur David Collet.

Cette année, pour la cinquième édition du défilé, Guy Darnet, le directeur de la biennale de la danse, avait choisi un thème risqué, l'Europe à travers les mythes et les grands récits. Vingt-deux groupes issus des quartiers de l'agglomération lyonnaise, mais aussi de la région, soit 4 500 danseurs, ont tenté le pari. A l'image de Vénissieux, les groupes ont travaillé les thèmes du métissage, du voyage, de l'odyssée, du travail, de la souffrance, se réappropriant l'histoire d'Alice au pays des merveilles, celle de Faust, de Roméo et Juliette, ou encore de Pénélope. Parfois trop statiques, parfois drôles ou émouvants, certains groupes, comme celui de Meyzieu, dirigé par Jean-Claude Carles, avec sa machine tentaculaire dévouée de cerveaux et ses danseurs tout de gris et de blanc, ont offert une chorégraphie parfaitement huilée, digne des meilleures compagnies des arts de la rue. Malgré les années, le défilé de Lyon n'a rien perdu de sa spontanéité ni de sa pertinence, unique moment de communion entre les quartiers délaissés et le cœur de Lyon.

Sophie Landrin

Devenu progressivement un rendez-vous incontournable de la vie culturelle métropolitaine, le Défilé s'affirme comme le porte-voix d'un message de paix et de fraternité, dans les quartiers, les villes et même à l'échelle de l'Europe.

Le Progrès et Le Monde de 2004

BIENNALE DE LA DANSE

Les plus beaux récits



Un p'tit air de peplum et d'esclavage avec les Vaudais.



Il y avait 400 enfants parmi les 4000 participants.



L'Europe des mythologies, des couleurs et des confettis.

SUR LE PAPIER, cette « Europe des grands récits » invitait du beau monde à défilier auprès des 4000 participants, dont 400 enfants et 50 handicapés : Roméo et Juliette, Jules Verne, La Fontaine, Lewis Carroll, le Minotaure etc. A l'arrivée, il fut beaucoup question de gens du voyage, d'enfance maltraitée, de pouvoir, d'argent et de tentation.

L'Europe des enfants maltraités, de la guerre et du plaisir rabelaisien

Quelques groupes resteront dans la mémoire. L'Arbreste nous conte une légende celte, ses druides, ses bardes, ses esprits de la forêt et ses superbes gnomes remplis d'écaillés. Le groupe formé par les amateurs du 1^{er} arrondissement de Lyon s'est payé la tête de Pantagruel en cinq exemplaires : cinq tronches au carré, géantes, narguent une horde de nonnes iconoclastes et extravagantes. De Villeurbanne, voici un immense cheval de « 3 » qui pénètre sur les quais, avec des acrobates dans son ventre grillagé et transparent. Rillieux, pour sa part, déjoue le mythe de Faust en empruntant les parchemins de traverser : si vous désirez « le grand amour, gagner des millions ou explorer l'univers, signez ici » propose de grandes affiches, gardées par des tentatrices SM sur échasses. Irigny réinvente aussi l'écriture en toutes lettres : en bosniaque, « Je lui accorde une goutte d'eau, il me donne la mer » se dit « Traih mu jednu kap vode, on mi daje more ». Meyzieu imagine un dictateur carapacé dans un monde en noir et blanc. Et Vénissieux accroche des portraits d'enfants tziganes, disparus ou maltraités, dans le dos de ses chanteurs. L'Europe comme on n'osait l'imaginer.

D.S. Tran



Le temps des Gitanes ? Vénissieux revisite l'odyssée de la Reine de Nomades.



La musique adoucira-t-elle les mœurs européennes ?

Textes
David S. Tran, Solenn Paulic
Photos
Jean-Marc Collignon, Tim Somerset
Merci à France 3 pour les moyens techniques mis à notre disposition.



Pantagruel aurait-il la grosse tête ? Carrément, si on en croit le groupe de Lyon 1^{er}

Au-delà de l'engagement humain qui le porte, le Défilé propose aussi des partis pris artistiques reconnus et traités en tant que tels.

Le Progrès, 2004



A Lyon, lors du Défilé de la Biennale 2004.

Danse. Dirigés par des chorégraphes professionnels, une centaine de bénévoles seront dans les rues ce dimanche. Yamina Yahia raconte.

A Lyon, le Défilé gagne le centre de la Biennale

Biennale de la danse de Lyon
Dimanche 17 h 30, de la place des
Terreaux à Bellecour en passant par la
rue de la République.
Rens.: 0472002170
www.biennale-de-lyon.org

En 1996, le Défilé, timide, investissait le centre-ville avec des groupes de différents quartiers de Lyon mais aussi de la périphérie. Le concept d'agglomération devenait réalité, foulant le pavé de la rue la plus commerçante et symbolique, haut lieu de rendez-vous, la rue de la République. Guy Darmet, directeur de la Biennale, déjà épris du Brésil et de ses expressions culturelles et artistiques, avait rêvé d'un carnaval comme à Rio, avec les écoles de samba mais version lyonnaise. Il ne savait pas que, dès la première édition, le Défilé allait trouver du répondant, autant du côté des participants que du public. **Symbolique.** Dix ans plus tard, même si nous ne sommes toujours pas à Rio, qui reste un déclencheur mais pas un modèle, le Défilé fait le plein d'adhérents. Des gens de toutes catégories sociales, de toutes origines, de tous les quartiers qui, pendant six mois, répètent, donnent de leur temps bénévolement pour le seul plaisir de construire avec d'autres. Cette année,

22 groupes de 150 à 300 personnes, toujours sous la houlette de chorégraphes professionnels, se partagent la rue de la République. Yamina Yahia, 45 ans, qui connaît fort bien, pour les avoir vécus, les mouvements nés dans les banlieues lyonnaises, de la «marche des Beurs» à la naissance de la culture hip-hop, notamment à Vénissieux, est un pilier du Défilé. Elle participe à la manifestation depuis sa création et a entraîné toute sa famille et ses proches dans l'aventure. Sa mère coud les costumes, et pour cette édition, chante et danse en plus. Ses deux filles, de 18 et 14 ans, même si elles font une pause cette fois-ci, sont aussi accros, comme plein d'autres qui n'avaient aucune idée de ce que pouvait être la danse. Yamina est ravie. Elle défille avec Aurélien Kairo, des Zurbama-teurs: «Je suis contente, dit-elle, que le Défilé revienne rue de la République car c'est le centre, qu'on soit de Lyon ou d'autres villes de l'agglomération, un lieu symbolique, connu, où tout le monde converge. Mais Yamina-Yahia, qui habite Solaise à 15 km de Lyon, ne serait pas engagée autant, au point de passer bien des



Yamina Yahia, 45 ans, compte parmi les piliers de la manifestation.

soirées à répéter, si elle n'avait senti et constaté une exigence artistique. **Exclus.** Habituee du théâtre du Mouvement où elle prend des cours, le Défilé est aussi un moyen pour elle d'avoir des cours gratuits avec des chorégraphes et pédagogues compétents. Avec son groupe de copines, elle se déplace ainsi d'un lieu à l'autre, d'un chorégraphe, le suivant. Là, elles intègrent dans le groupe du VII^e arrondissement. Elle a aussi travaillé pour la manifestation, côté coulisses, chargée d'une mission d'insertion et d'accès à la culture et de com-

munication en direction des personnes dites «en difficulté». «Cette mission, estimée-elle, devrait être prioritaire, au cœur du Défilé, sa pierre d'angle, de fondation. Elle regrette, qu'au niveau de l'information, les prétendus exclus de la société soient en certains stigmatisés dans le Défilé. Mais elle a confiance en l'équipe dirigée par Stéphanie Claudin et Xavier Phélot. Même si pour le public le Défilé semble éphémère, le rassemblement pendant plus de six mois l'an. «Je crois que c'est ce qui me touche et me motive: pouvoir vivre avec des gens que je n'aurais jamais l'occasion de rencontrer autrement». Elle est heureuse de constater que certains ont, via le Défilé, trouvé du travail, des stages ou tout simplement un rendez-vous dans la journée «ce qui, mine de rien, structure la vie». Elle déplore juste qu'après le «carnaval», rien ne soit prévu: «C'est dur. C'est comme lorsqu'une compagnie finit un spectacle ou une tournée. C'est le vide. Pour certains qui investissent tout dans cette expérience, c'est redoutable!». Petite, tonique, perfectionniste, elle sera déguisée en uniforme hip-hop, casquette comprise. **MARIE-CHRISTINE VERNAY**

danse du dragon

Depuis la parade-surprise de 1996, le défilé de la Biennale suscite encore un peu plus chaque année ferveur urbaine et élan populaire. Aujourd'hui, 29 cortèges défilent dans le centre-ville.



15 septembre 1996. Une création collective écrite tous les chorégraphes de la biennale «Aquarelle du Brésil». Cette pièce, unique au son girare, ne possède ni titre ni affiche ni salle de spectacle. Elle se déroule hors-champs, dans l'artère piétonne la plus en vue de Lyon, entre la place des Terreaux et la place Bellecour. Soudain, c'est la déflagration: les dix-sept groupes prennent possession du centre-ville. Des chœurs, des costumes, des fanions, de la musique, des plumes, des bestioles étranges, des maquillages colorés, des défilés où il y a une parade de bruit et de bonheur. Les cantines de danseurs - presque tous des amateurs parvenus par des professionnels de la région - offrent un événement dans la lignée du carnaval de Rio. Guy Darmet, directeur de la biennale de la danse et initiateur du projet, est aux anges: le succès de la parade, confirmé par une foule passant de deux cent mille personnes métrépolisées par le plaisir de danser, dépasse largement ses attentes. Il s'agit d'une fête populaire, et il se retrouve prêt à prendre véritablement plaisir à l'agglomération de Lyon. **Sur un air au nombre. Du jérémy.** La pluie, qui a sapé le moral de l'édition «méditerranéenne» de 1998, n'a pas eu raison du défilé. Bien au contraire. La version de l'an 2000 promet de combler les lacunes artistiques, et de voler encore plus grand. Le budget est le double de l'édition précédente. Les soyaux lyonnais, mobilisés par «les routes de la soie», ont non seulement fourni des costumes aux différents groupes, ils ont également décoré la procession avec trois cents lanternes de soie aux couleurs de leur collection l'été 2001. **Quatre-vingt-cinq groupes en plus.** Ils sont au nombre de 29, et viennent de Vaulx-en-Velin, Bourgnon-Denis, Bourgoin-Jallieu, Orléans, Chambéry, Faysin, Grenoble, Cluses, Higny, Rillieux-la-Pape, Valnoire, Vénissieux, et de différents arrondissements de Lyon. Les chorégraphes, géants, familiers des grandes scènes ou simplement assésés, ont travaillé avec des partenaires: Denis Planchard, Véronique de la Grange, Delphine Goussier, Abou, Lesgras, Sociopols, Zé Manchin, Pierre Deloche et les autres. Le drame, lui, en verra toutes les couleurs: «des contemporaines, hip-hop, ballades indiennes... Mais aussi des dragons, des chassiers, et créatures bizarroïdes et aux fantasmagories n'ayant d'autre rôle que les éléments de la réalité: un mouchoir blanc, blanc, jaune, rouge, bleu, vert et les autres. **Autant dire que ce 17 septembre ne sera pas un drôle comme les autres. La danse du dragon débute à 17 heures au coin de l'opéra de Lyon, l'arrivée du 29 cortège est anticipée au alentours de 19 h 30 à Bellecour. Pas question de se défilé: la possibilité de filer un mouvement, Lyon, capitale de la soie et de la danse, d'être ce qui attend pour être heureux? **DAVID S. THOMAS****

Vaulx-en-Velin : de l'usine au défilé



Comment créer une chorégraphie mimant l'Histoire? Il suffit d'observer et l'usine finit par danser. **V**aulx-en-Velin est une ville riche en hommes et en danses de différentes origines. Près de 50 nationalités y cohabitent. Et pour les habitants de Vaulx-Velin, leur passé est lié à une seule réalité: la soie. L'impression de l'usine Rhône-Poulenc a été cette diversité, et les cultures se sont mélangées pour créer la Vaulx d'aujourd'hui. **C'est ce mélange que le chorégraphe Winship Boyd a choisi de mettre en valeur. La fabrication de la soie réunissait les ouvriers et les danseurs sans s'exprimer aujourd'hui. Les instruments utilisés pour la musique seront en PVC, en bois ou en métal. Des matières sans «noblesse» attribuées au monde de l'usine, mais recyclées par les ouvriers de la soie artisanale. La danse sera alors pour rôle de miroir: les rituels de la fabrication de soie. Pour s'approcher le plus possible de la réalité, l'équipe organisatrice a visité le musée de la soie à Grenobles. Et c'est constaté que tout ce travail était silencieux - du moins en ce qui concerne les machines. C'est là qu'intervient ce que Winship Boyd appelle des «thèmes artistiques»: pour que l'Histoire puisse se faire entendre, elle doit être bruyante. C'est la multitude de sons qui parcourent la groupe: ombrelles, balais, papiers, les cris des danseurs qui rythment la marche du défilé. **L'usine danse** Chaque groupe représentera ainsi une étape de la fabrication. Une des idées majeures du contrat était de souligner le contras-**

te entre le travail de l'usine et la douceur du tissu», explique Winship. Les costumes des danseurs en symboles expriment cette bipolarité, symbolique du résultat de la fabrication. Les mouvements, légers, doux, purs, et «métrés» en vif leur. Les longues manchettes de blanches et les symboles qui brillent, couleur or, des enfants, munis de bâtons de plus, symboliseront le fil. Ce espace silencieux correspond à la dernière étape de la fabrication, où les formes complètent les fils un par un pendant des jours entières. Le groupe des Soies présentera la filature: les manchements et les sons y sont bruyants. **Les danseurs porteront des pantalons, car à ce moment de la fabrication, le soie est à l'état cru et très dangereux pour les ouvriers. Enfin, le défilé est la première phase de la fabrication, sera dansé par le groupe hip-hop. **SANDRA MOURIER****

Une "ferveur urbaine" et un "élan populaire" pour une manifestation qui réveille autant le passé social de l'agglomération que son présent solidaire.



Danse : les coulisses du Défilé

Quelle grande manifestation populaire marque le coup d'envoi de la Biennale de la danse ? Le Défilé bien sûr. Le 9 septembre dernier, plus de 4 500 participants et 300 000 spectateurs ont enflammé le pavé lyonnais. Parmi les 12 groupes du cortège, le projet *Les étoiles scintillent* réunissait des habitants de La Mulatière, de Feyzin et de Saint-Genis-Laval. Retour sur cette belle aventure intercommunale.

Karla Pollux

de la compagnie De Faktò



« Aurélien Kairo, co-chorégraphe du projet, s'est inspiré du poème philosophique de Nietzsche *Ainsi parlait Zarathoustra* pour créer

Les étoiles scintillent. J'ai tout de suite eu envie de vivre ce défilé avec un grand cortège d'amateurs. L'engouement des Lyonnais pour la danse est frappant, il y a beaucoup de générosité des deux côtés. Organiser le projet sur les trois communes a pris du temps mais une synergie s'est construite. Au début, les habitants ne se sentaient pas capables d'apprendre et d'exécuter les trois chorégraphies assez énergiques, mais ils ont réussi. Nous avons fait trois pré-défilés dans chaque commune et l'appréhension a fait place au plaisir et à l'esprit festif. »



Nathalie Martinet

danse et accessoires



« Avec 3 collègues de l'Observatoire de Saint-Genis-Laval, nous étions motivés et j'ai embarqué ma famille. J'ai suivi les cours de danse avec

ma fille de 10 ans et entraîné ma seconde fille, mon mari et mes parents ! J'ai apprécié la disponibilité des chorégraphes, très pédagogues et la bonne ambiance. C'est une fierté d'en être arrivé là... »

Amélie Feugnet

animatrice couture



« C'est mon 3^{ème} défilé et je suis toujours partante car c'est humainement très riche. Avec Clémentine Cadoret, la plasticienne décoratrice,

nous nous sommes organisées pour intervenir auprès des publics de 7 à 77 ans dans les différentes structures. Récupérer du carton et autres matériaux, fabriquer les pochoirs, les ceintures, peindre les bracelets, les diadèmes... Les participants se sont investis pour transformer des vêtements de tous les jours en plus de 250 costumes ! »

« Pour moi, c'est ça la culture » a déclaré Aurélie Fillipetti, ministre de la Culture enchantée par ce grand rendez-vous populaire et artistique qu'est le Défilé de la Biennale de la danse.

Jocelyne Condat

professeur de percussions

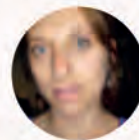


« Nous avons constitué un groupe et nous sommes équipés de percussions de batucada. Nous avons proposé des rythmiques pour nous

accorder aux cuivres de la fanfare et à la partition composée par Jean-Baptiste Boley. Puis nous avons répété avec les danseurs et la chorégraphe est venue nous apprendre à jouer en défilant. C'est jubilatoire d'avancer au milieu des battements. »

Céline Thyriot

maquillage



« J'ai entendu parler des ateliers maquillage par le relais d'assistantes maternelles et la nounou de mon fils s'est impliquée aussi.

Avec l'aide d'un maquilleur professionnel, nous avons élaboré une douzaine de modèles et nous nous sommes exercés les uns sur les autres. Puis, chacun a eu sa mission : s'occuper des visages, des bras, des jambes, de telle ou telle couleur. Une expérience très sympa. »



toutes les photos sur
→ grandlyonmag.com

RENCONTRE **Libération**

UNE PARADE DANSANTE POUR VIVRE «ENSEMBLE»

Par
MAÏTÉ DARNAULT
Correspondante à Lyon
Photo
BRUNO AMSELLEM

Mixité sociale, culturelle et géographique de la région Auvergne-Rhône-Alpes... Le défilé de la Biennale était en phase avec l'esprit du festival.
Reportage.

Il s sont assis en cercle pour un dernier brief avant l'entrée en piste. Tenue de rigueur : un jean et un tee-shirt noir sur lesquels sera enfilée, ôtée et retournée tout au long de la chorégraphie la blouse imaginée par la costumière. Ce samedi 10 septembre, à Villeurbanne, c'est la répétition générale du groupe du quartier des Buers, l'une des douze formations d'amateurs venus de toute la région Rhône-Alpes pour participer au défilé inaugural de la Biennale de la danse de Lyon.

Cette grande déambulation, qui s'est tenue dimanche au Stade de Gerland, est l'un des rituels phares de l'événement. Le thème de cette année : « Ensemble ! » Une manière de signifier les attaches entre danse « savante » et pratique populaire, d'inscrire un art jugé parfois élitiste dans la cité. Créé il y a vingt ans, le défilé de la Biennale est en effet intimement lié aux objectifs de désenclavement, de mixité sociale, culturelle et géographique de la politique de la ville, et comporte également un volet insertion à destination des publics particulièrement marginalisés. Au total, près de 5000 amateurs encadrés par 250 artistes – chorégraphes, plasticiens, musiciens – se succéderont le jour J.

D'ici là, il faut continuer à s'entraîner. A Villeurbanne, Sylvie, Marie-Kenza et Martin discutent à l'ombre d'un arbre. Sylvie, 40 ans, est comptable. « Je me suis toujours dit que je voudrais participer au moins une fois au défilé », raconte-t-elle. En février, elle

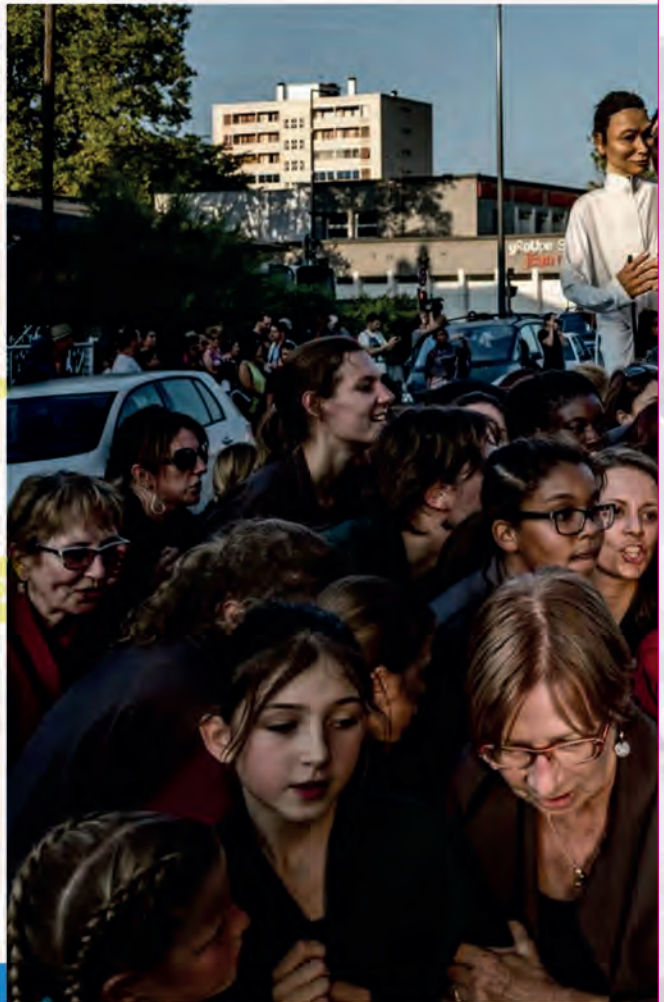
profite d'une réunion d'information pour s'inscrire. Martin, lui, cherchait « un cours de danse gratuit : ce n'est pas simple de trouver une activité régulière, collective et sympa. Et le défilé, c'est un peu Rio à Lyon », sourit cet ouvrier du BTP de 38 ans. Sa cavalière, Marie-Kenza, un an de moins, a pris le train en route, en mai.

Première étape : apprendre « comment bouger, comment occuper l'espace », sous la houlette du chorégraphe Seifeddine Manaï, de la compagnie Brotha from Another Motha. Puis est venue l'étape de création. « Ça a été un ajustement de tous les instants », se rappelle Martin. Différences de niveau, de capacités, d'envie : « On se rendait compte qu'il avait des petits, des grands, des gros, des minces, et que ce n'était pas si simple que ça », ajoute Marie-Kenza. Architecte, elle mène des recherches sur les démarches d'art participatif dans le développement urbain. Elle voulait s'essayer pour compléter ses vues théoriques. Elle n'aurait pas pu mieux tomber.

MARIONNETTES GÉANTES

Les Buers, un quartier de la périphérie lyonnaise connu pour son bidonville rasé en 1960 puis voué à une construction aussi rapide qu'aléatoire, est un condensé de l'histoire des banlieues françaises, faite d'exode rural, d'exil, de rapatriement et d'immigration. De pavillons et de grands ensembles, de cadences à l'usine ou de semaines à rallonge à la boutique, de banquets dans les cours des amicales, de cancons de village et de légendes urbaines, incarnées par des personnages volontiers forts en gueule. Ce sont eux qui ont servi de trame au projet orchestré par le Centre national des arts de la rue, les Ateliers Frappaz, en collaboration avec la compagnie les Grandes Personnes d'Aubervilliers et le bailleur social des lieux, Est Métropole Habitat. A chacun son rôle : Est Métropole Habitat s'est chargé de recueillir la parole de ses locataires lors d'ateliers. Ces récits devaient mettre en scène un « ancêtre » de la famille ou du voisinage, un visage du quartier. Puis des ateliers de sculpture ont permis de

Répétition du défilé, quartier des Buers, à Villeurbanne, le 10 septembre.



●●● modeler, à l'argile, les traits de ces «grands anciens». Cette collecte d'anecdotes a ainsi donné vie à une quinzaine de personnages. Un vote a été organisé et huit d'entre eux ont été élus pour être confiés aux bons soins de la compagnie Les Grandes Personnes. Afin de se transformer en marionnettes géantes, qui se trémoussent désormais aux côtés des 180 danseurs amateurs dirigés par Seifeddine Manaï.

«Ce travail sur la mémoire est essentiel, estime Patrice Papelard, directeur des Ateliers Frappaz. Le symbole est fort : ces ancêtres des Buers sont aujourd'hui les grandes belles personnes qui arrivent tête haute en centre-ville.» Traditionnellement, le défilé de la Biennale se tient des Terreaux à la place Bellecour, au cœur de Lyon. Cette année, pour des raisons de sécurité, il a été confiné au stade de Gerland. Martin reste philosophe : «Au départ, je pensais que le but était le défilé. Puis le groupe s'est forgé. Aujourd'hui, au-delà du spectacle, on a peut-être juste envie d'être ensemble.»

Le signal vient d'être donné, les danseurs se concentrent dans la rue de départ. Les pre-

miers accords live résonnent entre les façades : la parade est suivie d'un camion sur lequel sont juchés les musiciens du groupe lyonnais Out Shape. La cohorte se déplace maintenant à grands pas chassés. Plus d'une centaine de spectateurs suivent, sans compter les habitants accoudés aux fenêtres. Il faut bien «quelques retouches encore, mais l'énergie est là», se félicite Seifeddine Manaï. Il vient de passer une heure à courir le bitume au-devant de sa troupe, pour accompagner les élan, observer les corps.

«J'efface le mot chorégraphe, je me présente comme le chef de chantier pour mieux me faufiler et tisser des liens avec les gens», dit en écho Thô Anothai, autre «maître d'œuvre» de ce défilé inaugural. Sa compagnie s'est, elle,

«Cet accès au corps est très important à leur âge, c'est une ouverture incroyable.»

associée à la compagnie Gambit, de Dominique Guilhaudin, pour piloter une myriade de groupes à travers la Savoie et la Haute-Savoie, à Chambéry, Challes-les-Eaux, Annecy et Annemasse. Ils réunissent près de 400 personnes, dont une partie issue d'établissements scolaires. Ce mardi 6 septembre, la cinquantaine de danseurs venus répéter durant la soirée sur la scène du centre culturel de Bonlieu, à Annecy, sont essentiellement des lycéens. La générale aura lieu dans quinze jours, la veille du défilé.

DES PAS DE BOÎTE DE NUIT

De nouveaux arrivants apprennent les premiers pas dans le studio. Les initiés se cantonnent dans un large couloir bordé d'une baie vitrée. Les enchaînements ne sont pas encore automatiques pour tous et quelques portés laissent à désirer. Mais l'ambiance est studieuse : les élèves viennent d'une classe de seconde «danse et musique». «C'est vraiment bien pour les musiciens d'explorer le domaine de la danse, et les danseurs vont devoir chanter», se félicite Charline, 15 ans, hautboïste.

«Cet accès au corps est très important à leur âge, c'est une ouverture incroyable», confirme l'enseignant qui les accompagne.

Ces adolescents ne sont pas les seuls à bénéficier de cette ouverture. Toujours dans le cadre du défilé, Thô Anothai est également intervenu auprès d'une douzaine de détenues de la maison d'arrêt de Bonneville. Durant une semaine, il a animé un stage en lien avec la chorégraphie faite à l'extérieur. «La majorité de ces femmes n'ont pas idée de ce qu'est la danse contemporaine. Cela s'ajoute le choc dû à l'incarcération, un sentiment d'oubli, d'abandon», rappelle Florent Labre, programmateur culturel de la prison pour l'association Label Vie d'Ange. «Les femmes sont souvent très demandeuses pour le côté gym», ajoute-t-il. Mais en un tour de main, à partir de pas de boîte de nuit, Thô sait les embarquer vers de la technique, de la création, des sensations. Une expérience «intime» parfois bouleversante, qu'il leur sera proposé de revivre sur grand écran, lors de la séance de visionnage du défilé acclamé à Gerland par plusieurs dizaines de milliers de personnes. ◀

UN ENSEIGNANT accompagnant une classe de seconde «danse et musique»



YOANN BOURGEOIS LE CLOU DU SPECTACLE

Le point d'orgue du défilé «Ensemble!» au stade de Gerland était une création du codirecteur du centre chorégraphique de Grenoble.

Sa quête du «point de suspension» constitue une «constellation infinie», dit-il, de créations chorégraphiques. Or, Yoann Bourgeois n'est pas danseur à l'origine, mais circassien. Ce chasseur de vertige, dopé à l'apesanteur, se réjouit «de ne pas être à [sa] place dans un événement dansé». La place lui est pourtant offerte de bonne grâce : il est de coutume de clore le défilé populaire de la Biennale avec l'artiste qui a marqué l'édition précédente. En 2014, ce fut Yoann Bourgeois venu présenter *Celui qui tombe*. En 2016, il donnera donc en avant-première à Lyon *Fugue/Trampoline, variation n°4*, une pièce ensuite jouée pour la première fois durant la Biennale internationale des arts du cirque de Marseille, fin janvier 2017.

«Sa recherche est à la fois très poétique et très accessible, estime Dominique Hervieu, directrice artistique de la Biennale (lire page suivante). Cet homme qui tombe sans cesse et se relève toujours est une réconciliation magique entre l'exigence de la danse contemporaine et l'universalité de l'art.» Le danseur-acrobate de Yoann Bourgeois n'est pas un «acteur comme au théâtre», mais un «vecteur» mû par des forces physiques qui le dépassent. «C'est cela

que je garde du cirque, ce retour à des formes élémentaires, qui me permet de représenter l'humanité telle qu'elle m'apparaît», explique-t-il. C'est par ailleurs un «vrai choc» de présenter une variation : «Il existe dans notre domaine le piège de la nouveauté permanente. Ces tentatives d'approche d'un point de suspension sont pour moi un chantier permanent, j'envisage mon travail comme un artisanat», considère le créateur, nommé en janvier dernier à la tête du Centre chorégraphique national de Grenoble au côté du chorégraphe Rachid Ouramdane. Une codirection d'un CCN inédite et remarquable.

Ses «Fugues», dont la première date de 2010, associent un trampoline et un escalier. Particularité de cette quatrième version : ce dernier sera héliocoidal, pour une «vision circulaire», et tournera sur lui-même, comme une boîte à musique. «Il n'y a pas de mauvaise place ou de place d'autorité dans le cercle, uniquement des places différentes», rappelle Yoann Bourgeois. Alors tout naturellement, lorsqu'il a appris qu'il donnerait son spectacle non pas sur la place Bellecour, mais à Gerland, il y a vu l'occasion d'une nouvelle expérience : «Evoluer dans un stade, lui aussi rond, ne va pas forcément me desservir.» À l'instar de Dominique Hervieu, il se félicite surtout que l'événement soit maintenu : «En ces temps de repli identitaire et sociétal, ces rassemblements populaires sont peut-être moins évidents qu'avant, mais d'autant plus précieux.» Yoann Bourgeois sait aussi être très terre à terre.

M. Da. (à Lyon)

Toujours en dialogue avec son époque, le message du Défilé répond aux crises qui bousculent la société, comme après l'attentat de Nice en 2016.

Le Monde, 2018

Un défilé façon carnaval pour la paix

LE DÉFILÉ DE LA BIENNALE de la danse de Lyon, et ses 4500 participants, retrouve ses atours. Réfugié au stade Gerland en 2016 pour des raisons de sécurité, à la suite de l'attentat de Nice, le revoilà dans les rues lyonnaises. Dimanche 16 septembre, dès 14 h 30, il arpentera les grands axes de son parcours historique, de la place des Terreaux jusqu'à celle de Bellecour, où une performance sur la chanson *Imagine*, de John Lennon, rassemblera les spectateurs. La parade chorégraphiée flirtera avec le bain de foule tendance fête urbaine et flash-mob.

Lancé en 1996 par Guy Darnet, directeur de la biennale et de la Maison de la danse, ce rendez-vous populaire a grandi sur le modèle effervescent du carnaval de Rio. Neuf mois de préparatifs sont nécessaires aux douze groupes basés à Lyon, mais aussi à Saint-Etienne, Vénissieux, Villeurbanne ou Aurillac, qui participent à cette

manifestation. Les 4500 amateurs-danseurs-musiciens travaillent sous la houlette de 250 artistes, dont, cette année, Mourad Merzouki, Fred Bendongué, Aurélien Kairo, Karla Pollux et Sylvie Guillermin, pour finaliser les tableaux sur le thème de la paix, proposé par Dominique Hervieu.

«Echanges d'énergie»

Pour cette édition très spéciale, la chorégraphe a associé deux personnalités comme marraine et parrain : Latifa Ibn Ziaten, mère d'Imad Ibn Ziaten, le premier militaire assassiné à Toulouse par le terroriste Mohammed Merah, le 11 mars 2012 ; et le footballeur Lilian Thuram. «Je souhaitais signifier les valeurs du défilé grâce à deux personnalités incontestables dans leur engagement, contre le racisme, pour Lilian Thuram, et pour le dialogue interreligieux, avec Latifa Ibn Ziaten», explique Dominique Hervieu.

Latifa Ibn Ziaten sera présente. «Nous rêvons d'une société en paix et fraternelle, respectueuse des particularités de chacun, dit-elle. Cette belle société, il faut la construire à travers l'éducation et la culture.» Très enthousiaste, Lilian Thuram, qui a fondé en 2008 la Fondation Lilian Thuram-Education contre le racisme, sera là aussi. «Déplacements, écoute de l'autre : un match, c'est un vrai ballet», affirme le champion du monde 1998. Il poursuit : «Défiler pour la paix, être en mouvement pour aller chercher cette paix, c'est affirmer la vie, et en dansant ! Autrement dit, entrer en communion avec l'autre grâce à la danse et ses échanges d'énergie. J'ai grandi accompagné par le gwoka, l'âme des Antilles et son histoire. Pour moi, danser signifie avoir confiance dans la vie et vivre son corps. Dommage que, dans nos sociétés, on ne le permette pas assez.» ■

R. BU



ÉVÈNEMENT 2023

Biennale de la danse PARTICIPEZ AU DÉFILÉ !

« Le Défilé 2023 construira un pont entre la danse et le sport, des valeurs en partage, un lien entre deux mondes unissant la beauté de leurs gestes. Le sport et les arts développent de nombreuses valeurs communes au premier rang, desquelles les valeurs universelles de l'humanisme. Arts et sport ont tout pour dialoguer, inventer et célébrer un rapport au monde ouvert à la diversité culturelle, à l'inclusion et au mouvement !

Dominique Hervieu
directrice artistique de la Biennale de la danse

La 14^e édition du Défilé ouvrira la Biennale de la danse à Lyon le dimanche 10 septembre 2023. La commune de Faverges-Seythenex a été sélectionnée pour participer à cet événement culturel et festif majeur. Tout au long de l'année, jusqu'au 10 septembre, des ateliers de danse, roller dance, musique et couture vont être proposés aux habitants, adultes, jeunes et enfants, pour participer à la plus grande parade chorégraphique d'Europe !

A moins d'un an des Jeux Olympiques de Paris 2024, le Défilé de la Biennale de la danse célébrera à Lyon la rencontre et le dialogue complice entre la danse et le sport.

Le Défilé de la Biennale de la danse, événement au rayonnement régional et national, est une parade chorégraphique qui génère rencontres et partage. C'est une célébration des pratiques amateurs dans ce qu'elles ont de plus noble : la qualité artistique au service de l'inclusion sociale, l'implication des citoyens par un geste artistique.

Le défilé constitue un formidable terrain d'expérimentations permettant au plus grand nombre de prendre une part active et visible à la Biennale de la danse. Des citoyens de tous âges (à partir de 10 ans) peuvent participer et se former auprès d'artistes et de professionnels du spectacle pendant plusieurs mois, jusqu'au jour de l'événement.

C'est ce qui est proposé à Faverges-Seythenex car notre commune a été sélectionnée, avec la compagnie L'Ogresse, pour participer au Défilé 2023 !

«HOOPS ! Participez au Défilé !»

Retrouvons-nous autour de la fabrication d'une œuvre artistique collective où chaque citoyen a un rôle à jouer !

Vous aimez la danse, le roller, le hula hoop, la couture, la musique ?

Vous avez envie de vivre une aventure collective et artistique ?

Rejoignez-nous pour cette fête d'envergure !

La commune vous propose de découvrir le projet lors de la soirée de lancement organisée :

Judi 26 janvier à 19 heures à La Soierie

Vous pourrez rencontrer les artistes engagés avec la ville dans cette aventure !

Info en mairie : defile@faverges.fr

Des ateliers et des stages (en week-end et soirées) seront mis en place de janvier à septembre 2023 pour préparer le défilé.

Les élèves de l'école Ginette Kolinka ont démarré un cycle roller avec leurs enseignantes pour représenter le roller dance dans le cortège du défilé.

Les artistes intervenants

- Xavier Gresse : chorégraphe, danseur
 - Jim Krummenacker : danseur hip hop, roller dancer
 - Tiko Nicolas Gienza : musicien, human beatboxer
 - Sylvain Julien : artiste de cirque
 - Alice Roudaire : danseuse
 - Méry Coster : costumière
 - Eric Dutrievoz : concepteur sonore et vidéaste
- Et d'autres noms à venir...

Les habitants de Faverges-Seythenex peuvent s'inscrire pour participer au Défilé.
Information : defile@faverges.fr

Cap vers 2023, qui verra le Défilé réinvestir la rue !

Parmi les nouveaux participants, les Hauts-Savoyards de Faverges-Seythenex. L'aventure continue...

Making of

LE CONTEXTE – Au printemps 2020, la crise sanitaire percuta les activités culturelles, et singulièrement le spectacle vivant qui repose fondamentalement sur un principe de coprésence.

La Métropole de Lyon et la Biennale de la danse, qui souhaitaient renouveler le regard sur le Défilé, saisissent le sentiment de manque que créent les confinements pour engager un processus de questionnement sur le Défilé, mais aussi de valorisation de celles et ceux qui en sont les acteurs.

Questionnement : après 25 ans d'existence, que peut-on dire des apports du Défilé aux territoires qui portent les groupes ? Quels vécus des participants et quelles appropriations ? Le Défilé transforme-t-il certaines réalités sociales ou fonctionne-t-il comme une parenthèse enchantée ? Et dans une optique plus prospective, quels nouveaux défis doit-il relever dans le contexte d'une société, de territoires et d'institutions profondément transformés depuis l'édition fondatrice de 1996 ?

Valorisation : le Défilé repose sur des professionnels, des bénévoles, des participants amateurs qui permettent que tous les deux ans nous nous rassemblions autour d'une parade dansée, qui est aussi une fête, un moment de communion, peut-être déjà une tradition. Malgré la météo parfois capricieuse, des attentats, une pandémie et d'autres embûches, le Défilé n'a jamais fait défaut, grâce à ces multiples engagements qui méritent la reconnaissance de la communauté.

LA COMMANDE – Questionner et reconnaître impliquait de recueillir et de croiser de nombreux témoignages. Il fallait donc réaliser une enquête. Celle-ci fut confiée à la direction de la prospective et du dialogue public, qui s'appuya pour ce faire sur trois consultants-chercheurs : Pierre Grosdemouge (sociologue), Julie Jeammaud (anthropologue) et Cédric Polère (sociologue).

L'ENQUÊTE – Ceux-ci ont mobilisé de multiples sources : archives du Défilé, presse, littérature académique, et bien sûr l'enquête de terrain auprès des différents acteurs du Défilé.

L'enquête s'est déroulée du printemps à l'automne 2021. Une centaine d'entretiens ont été conduits, d'une durée d'une à trois heures chacun. L'échantillonnage des entretiens a permis de couvrir :

- La diversité des rôles, statuts et situations au sein du Défilé : participants aux ateliers danse, couture, chers et musique ; chorégraphes ; costumières ; opérateurs ; organisateurs ; élus municipaux et métropolitains ; institutions partenaires ;
- La profondeur chronologique de l'événement : chorégraphes et membres fondateurs du comité de pilotage de 1996 ; participants des éditions récentes mais aussi des premières ;
- L'étendue spatiale de la participation, des banlieues lyonnaises jusqu'à des territoires reculés des Alpes ou d'ailleurs : Trièves-Matheysine, Grenoble, Saint-Étienne, Tarare, Vienne, etc.

Quelques territoires ont concentré un plus grand nombre d'entretiens que d'autres (notamment Bron, Feyzin, Neuville-sur-Saône, Saint-Étienne, Trièves-Matheysine, Vaulx-en-Velin et Villeurbanne) afin de permettre une analyse des dynamiques territoriales du Défilé : conditions de déploiement des projets, effets induits à court terme ou dans la durée.

Il faut noter que, contrairement à ce qui était imaginé au départ, les enquêteurs n'ont pas pu observer le déroulement des ateliers, ceux-ci ayant été repoussés, supprimés ou tenus à huis-clos à cause de la crise sanitaire. Les résultats de l'enquête reposent donc bien davantage sur des propos de participants que sur une observation directe.

LE PILOTAGE – La démarche a été cadrée par un comité de pilotage réunissant les vice-présidents de la Métropole en charge de la Culture, de la Participation citoyenne, de l’Habitat et de la Politique de la ville, ainsi que la directrice, puis le directeur, de la Biennale de la danse.

Au quotidien, le processus de travail était animé par un comité technique réunissant, côté Biennale, les professionnels en charge du Défilé et, au sein de la Métropole, des professionnels de la culture, de la Politique de la ville, de la participation citoyenne et de la prospective.

Le rôle de ce comité technique était de challenger l’enquête et d’imaginer la façon d’en partager les résultats. Dans cette perspective, le 23 septembre 2022, les acteurs historiques et actuels du Défilé ont été invités à prendre connaissance des conclusions de l’enquête. Il s’agissait aussi de travailler avec eux à une mise en dynamique de la démarche elle-même.

LES LIVRABLES – Dès le départ était présente l’idée que cette enquête ne devait pas être considérée comme de la littérature grise à destination des seuls décideurs, mais comme un matériau devant porter la fierté des acteurs et sympathisants du Défilé, et comme une occasion d’entendre et de faire circuler leur parole.

Les résultats sont donc livrés sous la forme de trois cahiers, très imagés, restituant (1) l’histoire de cet événement hors norme (...en mémoires), (2) le vécu intime de celles et ceux qui le font (...en coulisses), et (3) les analyses sociologiques et questionnements pour l’avenir (...en perspectives).



Le 17 septembre 2023, c’est finalement une Célébration du Défilé qui a été imaginée pour accueillir les résultats de ce travail, pour en débattre, et pour «faire mémoire».

Le Défilé de la Biennale de la danse a 25 ans. Cela mérite bien une fête, et quelques pages pour lui rendre hommage...

Jean-Loup Molin,
Directeur adjoint Prospective des politiques publiques





† Le Défilé, Théâtre antique de Fourvière (2021) © Métropole de Lyon-Thierry Fournier

WWW.

Retrouvez
toutes les ressources

MILLENAIRE3.

COM

MÉTROPOLE DE LYON

Direction de la prospective
et du dialogue public

20 rue du Lac, CS 33569
69505 Lyon Cedex 03

MÉTROPOLE

GRAND

LYON

grandlyon.com